

Samyutta Nikāya

(extraits)

(source : <http://majjhima.perso.neuf.fr/>)

Introduction

Les textes ci-après traduits sont réputés avoir été fixés oralement au V^e siècle avant notre ère, avoir été appris par cœur, transmis de génération en génération par des récitants voués à cette tâche, et mis par écrit au I^{er} siècle avant notre ère. Dans quelle mesure les textes mis par écrit sont-ils totalement identiques à la première mémorisation orale ? Les spécialistes divergent sur ce point.

Le Samyutta Nikāya, ou Recueil par Thèmes, est le troisième de la corbeille des suttas – il suit le Recueil Long, Dīgha Nikāya, et le Recueil Médian, Majjhima Nikāya, – et se compose de cinq livres, vaggapāli, dont les titres sont les suivants :

- | | |
|---------------------|---------|
| - Les poèmes | page 2 |
| - La causalité | page 40 |
| - Les ensembles | page 60 |
| - Les six domaines | page 74 |
| - La grande section | page 87 |

De nombreux mots n'ont pas d'équivalents exacts en français, il faut faire des choix. Ici, Bhagavant a été rendu par Maître avec un M majuscule.

Le choix des extraits traduits est purement arbitraire et ne répond à aucune règle connue.

Les références précédant chaque titre donnent les numéros du thème, samyuttam, de la section, vagga, et du récit, sutta.

Les notes de bas de page et les petites lettres entre parenthèses tantôt proviennent de l'ancien commentaire Aṭṭhakathā, tantôt proposent des traductions alternatives de certaines expressions n'ayant pas de bons équivalents en français.

Livre 1

Les poèmes

Ce volume traite de onze thèmes successivement :

1. Les divinités (devatā)
2. Les fils des dieux (devaputta)
3. (Le roi du) Kosala
4. Māra
5. Les nonnes
6. Brahma
7. Les brahmanes
8. Vaṅgīsa
9. Dans la forêt
10. Les génies (yakkhas)
11. Sakka

Thème 1

Les divinités¹

1.1.3. Destin

Le Maître séjournait, près de Sāvatthi, dans le parc Anāthapiṇḍika du bois Jétavana.

Un dieu d'une merveilleuse beauté illumina tout le parc dans la splendeur de la nuit finissante. Il s'approcha du Maître, se tint convenablement debout et proclama cette strophe :

« Brève est la vie, destin commun à tous
« Rien ne peut protéger contre le vieillissement
« Prenez donc bien en compte cette peur de la mort
« Et le mérite pourra vous conduire au bonheur. »

Le Maître :

« Brève est la vie, destin commun à tous
« Rien ne peut protéger contre le vieillissement
« Prenez donc bien en compte cette peur de la mort
« Délaissez le grossier et recherchez la paix². »

¹ Des divinités (devatā) dont il est question ci-après, on ne connaît ni le nom ni le genre. Chacune d'elles aborde le Maître selon ses propres motivations et lui parle en fonction de son expérience vécue.

Chaque récit commence de la même façon, par les mêmes formules stéréotypées. Seul le lieu peut éventuellement changer. Sauf précision contraire, il s'agit de Sāvatthi et du parc Anāthapiṇḍika. À la fin de chaque récit, la divinité salue le Maître, montre son respect par une circumambulation et disparaît sur le champ.

² Le grossier désigne les mondes sensoriels et subtils, y compris celui où se trouve cette divinité, qui sont tous soumis à la naissance et à la mort ; et la paix représente ce qui se trouve au-delà de ces mondes.

1.1.7. Pénétration

Une divinité :

- « Qui ne pénètre pas lui-même les vérités
- « Est guidé seulement par les croyances d'autrui.
- « Certains entendent bien sans pourtant bien comprendre
- « Il est grand temps pour eux d'enfin se réveiller. »

Le Maître :

- « Qui ne pénètre pas lui-même les vérités
- « Est guidé seulement par les croyances d'autrui.
- « Mais ceux qui ont acquis la connaissance ultime
- « Se conduisent justement parmi les faussetés. »

1.1.9. Se surestimer

Une divinité :

- « Qui se plaît à l'orgueil ne peut se réfréner
- « Pas de vraie transcendance sans être concentré.
- « Même isolé au fond des bois, le négligent
- « Ne peut point dépasser le domaine de la mort. »

Le Maître :

- « Abandonner l'orgueil, être bien concentré
- « Avec ce bon état on peut se libérer.
- « Vrai solitaire au fond des bois, le diligent
- « Transcende assurément le domaine de la mort. »

1.2.2. Se réjouir

Une divinité :

- « Un père peut se réjouir d'avoir de nombreux fils
- « Et le bouvier de posséder beaucoup de bœufs
- « Les désirs de la vie réjouissent le cœur de l'homme.
- « Il ne se réjouit pas, celui qui n'en a pas. »

Le Maître :

- « Mais le père pleure beaucoup à cause de ses fils
- « Et le bouvier aussi pour ses bœufs disparus
- « Les désirs de la vie font souvent pleurer l'homme.
- « Il ne les pleure pas, celui qui n'en a pas. »

1.2.3. Rien n'égale le fils

Une divinité :

- « Nul être n'est plus cher que son fils
- « Aucun bien n'égale son troupeau
- « Rien ne rayonne autant que le soleil
- « L'océan représente la plus vaste des eaux. »

Le Maître :

- « Rien n'est plus cher que soi-même
- « Nul bien ne vaut sa réserve de grains
- « Rien ne rayonne autant que la sagesse
- « Et la pluie fécondante constitue l'eau suprême. »

1.2.4. Les nobles

Une divinité :

- « Parmi tous les bipèdes les meilleurs sont les nobles
- « Et les bœufs les meilleurs parmi les quadrupèdes
- « Les vierges les meilleures de toutes les fiancées
- « Et les aînés vraiment sont les meilleurs des fils. »

Le Maître :

- « Oui, les Parfaits Bouddhas sont les meilleurs bipèdes
- « Les coursiers bien dressés meilleurs des quadrupèdes
- « Les fiancées qui écoutent sont toujours les meilleures
- « Tout autant que les fils vraiment obéissants. »

1.2.9. La cabane

Une divinité :

- « N'as-tu pas de cabane ? Et pas non plus de nid ?
- « Aucune succession ? Es-tu libre de liens ? »

Le Maître :

- « Je n'ai pas de cabane, et non plus pas de nid
- « Sans aucune succession je suis libre de liens. »

La divinité :

- « Pourquoi te dis-je cabane ? Et qu'appelé-je nid ?
- « Que veut dire succession ? Et que sont donc les liens ? »

Le Maître :

- « Tu dis cabane au lieu de mère, et nid pour épouse,
- « Tu appelles succession les fils, et liens les désirs. »

La divinité :

- « Il est bon que tu sois sans cabane, bon que tu restes sans nid,
- « Bon que tu n'aies pas de succession, et bon que tu n'aies pas de liens. »

1.3.3. Lacis

Une divinité :

- « Lacis à l'intérieur, lacis à l'extérieur
- « Tout ce qui naît est pris dans ce lacis.
- « Voici, Gotama, la question que je pose :
- « Qui peut démêler ce lacis ? »

Le Maître :

- « S'il est intelligent et ferme dans sa discipline
- « S'il développe aussi l'état d'être et la sagacité
- « Un moine énergique et prudent
- « Peut démêler ce lacis¹.

¹ Cette strophe constitue l'introduction du Visuddhimagga.

« Dépourvus de passion, d’aveuglement et d’aversion,
« Les accomplis sans souillure ont démêlé ce lacis.
« Là où psychique et physique sans reste sont détruits
« Et les chocs sensoriels et les contacts subtils,
« Là est anéanti à jamais ce lacis. »

1.3.5. Le moine accompli

Une divinité :

« Le moine accompli qui a mené sa tâche à son terme
« Chassé les contaminations, atteint son dernier corps
« Peut-il encore dire “JE parle” ?
« Peut-il encore dire “ils parlent de MOI” ? »

Le Maître :

« Le moine accompli qui a mené sa tâche à son terme
« Chassé les contaminations, atteint son dernier corps
« Peut encore dire “JE parle”
« Peut encore dire “ils parlent de MOI”
« Il reconnaît finement les usages du commun
« Et il s’exprime ainsi par simple convention. »

La divinité :

« Le moine accompli qui a mené sa tâche à son terme
« Chassé les contaminations, atteint son dernier corps
« Peut-il dire “JE parle” ou “ils parlent de MOI”
« Sans pour autant tomber dans l’estime de soi ? »

Le Maître :

« Quand l’estime de soi¹ s’efface en son entier
« Il n’y a plus de liens et tout est dissipé.
« On dépasse le pensé en pleine sagacité
« Et l’on peut dire “JE parle” ou “ils parlent de MOI”
« En connaissant cela comme du parler commun
« En s’exprimant ainsi par simple convention. »

1.3.6. Lumières

Une divinité :

« Combien de lumières pour éclairer le monde ?
« Cette question, nous venons au Maître la poser. »

Le Maître :

« Quatre lumières dans le monde, une cinquième qui n’en est pas :
« Le soleil brille le jour, la lune illumine la nuit
« Et les feux qui brûlent jour ou nuit ici et là
« Mais le meilleur des ardents est le Parfait Bouddha
« Lui la suprême splendeur. »

¹ L’estime de soi, māna : estimer que l’on est supérieur à autrui, ou estimer que l’on est égal, ou que l’on est inférieur.

1.3.8. Grandes richesses

Une divinité :

- « Voici les rois guerriers avec de grandes richesses
- « Qui pourtant se jalourent toujours les uns les autres
- « Jamais de leurs plaisirs ne se sentent rassasiés.
- « À côté de ceux qui s'inquiètent ainsi
- « En suivant constamment les courants de la vie
- « En trouve-t-on quelques-uns qui délaissent tout désir
- « Et ne s'inquiètent plus du monde ?

Le Maître :

- « Ils ont quitté leur foyer pour l'errance
- « Quitté leur fils et leurs troupeaux
- « Quitté aversions et passions
- « Et se sont défaits de leurs illusions,
- « Eux les Accomplis sans contaminations
- « Qui ne s'inquiètent plus du monde. »

1.3.9. Quatre cycles

Une divinité :

- « Neuf orifices et quatre cycles¹
- « Plein de saletés, pris de désir
- « Ah le grand homme au corps d'argile !
- « Comment pourra-t-il s'en sortir ? »

Le Maître :

- « En coupant les liens de la fureur
- « Et les lanières serrées du désir
- « En extirpant la folle avidité
- « La convoitise, la rapacité
- « Et la grande base des illusions
- « Il pourra vraiment s'en sortir. »

1.4.2. Avarice

Près de Sâvatthi.

En troupe nombreuse, des divinités satullapas d'une merveilleuse beauté illuminèrent tout le bois dans la splendeur de la nuit finissante. Ils s'approchèrent du Maître et se tinrent respectueusement debout.

Ainsi debout, l'une des divinités déclama cette strophe :

- « Par avarice ou négligence
- « Voilà qu'il s'abstient de donner.
- « Mais s'il veut du mérite engranger
- « Il doit vraiment donner, il faut qu'il le sache. »

Une autre divinité :

- « Ayant lui-même peur de manquer
- « De nourriture ou de boisson
- « L'avare refuse de donner,
- « Mais il devra lui-même souffrir
- « De faim et de soif à l'avenir
- « Ici-même ou dans un autre monde.

¹ Les neuf orifices sont ceux du corps humain. Les quatre cycles symbolisent les positions couchée, assise, debout et la marche.

« Qu'il vainque par conséquent l'avarice
« C'est en donnant qu'on la surmonte.
« Le mérite engrangé par chacun
« Le suivra dans un monde plus lointain. »

Une autre encore :

« Leur avarice jamais ne meurt
« Ils donnent aussi peu que des morts
« Ne partagent pas avec leurs compagnons de route
« Et ne valent donc pas mieux que des morts,
« Les sages n'ont cessé de le dire.
« Des riches rechignent à donner quand des pauvres le font,
« Le don de ces derniers vaut mille fois le premier. »

Une quatrième :

« Il peut sembler difficile de donner
« Difficile de bien faire tout ce que l'on doit
« Les mauvais ne s'y risquent même pas
« Et les bons peinent aussi à s'y conformer.
« Mais leurs destins seront bien différents,
« Les mauvais tombant en enfer
« Et les bons jusqu'au ciel s'élevant. »

Et une cinquième demanda :

– Lequel a bien parlé, Maître ?
– Vous avez tous bien parlé, de façons différentes. Et maintenant écoutez-moi :
« Leurs offrandes ne valent pas le cent-millionième
« De celui qui trouve encore à donner
« Alors qu'il ne vit, honnêtement, que de restes glanés
« Et en nourrissant bien sa femme. »

Une sixième divinité demanda :

« Pourquoi de grandes et magnifiques offrandes
« N'atteignent-elle pas la valeur de son don ?
« Et comment peuvent-elles ne pas même
« En valoir le cent-millionième ? »

Le Maître :

« Certains n'ont à donner que des biens
« Qu'ils se sont acquis par de mauvais moyens :
« Par des coups, par des meurtres ou par d'autres misères.
« Et ces offrandes de pleurs et de bâtons
« N'atteignent pas la valeur d'un honnête don
« Même pas d'un cent-millionième la mesure. »

1.4.6. Conviction

Une divinité :

« Conviction : elle est la compagne de tous les hommes de bien.
« Qui dans le scepticisme ne s'établit en rien
« Aura suite nombreuse et bonne renommée
« Et montera au ciel le corps une fois laissé. »

Une autre divinité :

- « Rejette la colère, défais-toi de l'orgueil
- « Et transcende constamment toutes les sortes de liens.
- « Jamais les attachements ne peuvent le poursuivre,
- « Celui qui sagement ne s'identifie point
- « À ce faux composé de psychique et physique.
- « Il ne subsiste alors qu'un grand détachement. »

Le Maître :

- « Les sots, les faibles d'esprit
- « S'enferment dans l'insouciance
- « Mais le sage maintient, lui, sa vigilance
- « Comme s'il protégeait le plus grand des trésors.
- « Ne succombez donc pas à la folle insouciance
- « Ne vous habituez pas aux faux plaisirs des sens.
- « En restant vigilant au chemin, à ses fruits,
- « Atteignez sûrement le bonheur le plus haut. »

1.5.1. Au feu !

Une divinité :

- « Si la maison prend feu, on en sort tous les meubles
- « Dans son propre intérêt et de peur qu'ils ne brûlent.
- « Or le monde est en feu, dévoré de passions,
- « Consumé de vieillesse et subissant la mort.
- « Échappez à ces maux par la grâce des dons
- « Car ce qui est donné se retrouve au-dehors. »

Le Maître :

- « Les offrandes que l'on donne ont d'heureuses conséquences.
- « Au contraire, ce qui n'est pas donné
- « Est pris par les voleurs, prélevé par les rois
- « Ou brûlé par le feu, de toute façon détruit.
- « Le sage, qui sait cela, utilise ou bien donne.
- « À la fin, corps et biens, tout est anéanti.
- « Qui en use et en donne autant qu'il est loisible
- « Demeure sans faute aucune et monte au paradis. »

1.5.10. Le potier

Une divinité :

- « Dans le ciel Avihā on a vu apparaître
- « Sept bons moines confirmés qui s'y sont libérés,
- « Aversions et passions bien détruites,
- « Attachements au monde transcendés. »

Le Maître :

- « Ceux qui défont les célestes liens
- « Après l'abandon de leur corps humain
- « Se débarrassent de la boue inférieure
- « Puis échappent au domaine de la mort. »

La divinité :

- « Upako et Palagaṇḍo, Pukkusāti en troisième,
- « Bhaddiyo, Khaṇḍadevo, Bāhuraggi et Siṅgiyo,
- « Tous ont abandonné leurs corps humains
- « Puis se sont défaits de leurs célestes liens. »

Le Maître :

- « Tu parles avec grande habileté
- « De ceux qui ont brisé de Māra tous les rets.
- « De qui ont-ils appris la méthode excellente
- « Qui permet de couper les liens de l'existence ? »

La divinité :

- « De personne d'autre que toi, Maître,
- « De nul autre que toi, Enseignant,
- « Ils n'ont appris cette méthode
- « Pour couper tous les liens de la vie.
- « Arrêter sans qu'il en reste rien
- « Et le psychique et le physique :
- « Grâce à la méthode qu'ils ont de toi apprise
- « Ils ont coupé de l'existence les liens. »

Le Maître :

- « Tu dis des choses profondes
- « Difficiles à connaître comme à réaliser.
- « De qui as-tu appris un tel enseignement
- « Qui permet de parler de semblable façon ? »

La divinité :

- « Je fus autrefois potier à Vékaṅga.
- « J'étais un laïc soutenant ses parents
- « En même temps que disciple du noble Kassapa.
- « Je demeurais chaste et menais la vie sainte.
- « Ils étaient mes voisins, ils étaient mes amis. »

Le Maître :

- « Je connais tes amis,
- « Ces sept moines confirmés pleinement délivrés,
- « Qui ont détruit aversions et passions
- « Et transcendé les attachements mondains. »

- « Tu as bien été ainsi que tu le dis,
- « Ô descendant de Bhṛgu,
- « Potier autrefois à Vékaṅga
- « Laïc, soutien de tes parents,
- « Disciple de Kassapa,
- « Tu restais chaste et menais la vie sainte.
- « Ils furent aussi mes voisins, ils furent aussi mes amis. »

Ajouté par les premiers éditeurs des poèmes :

- « Ainsi se sont revus deux anciens compagnons
- « Tous deux bien exercés, portant leur dernier corps. »

1.6.5. Naissance

Une divinité :

- « Qu'est-ce qui fait naître l'homme ?
- « Qu'est-ce qui court ça et là ?
- « Qu'est-ce qui erre continûment ?
- « Et que craint-on si fortement ? »

Le Maître :

- « Le désir fait naître l'homme
- « Et son esprit court ça et là.
- « L'être attaché va continûment
- « Et craint la souffrance, fortement. »

1.6.8. Chemin dévoyé

Une divinité :

- « Qu'appelle-t-on chemin dévoyé?
- « Qu'est-ce qui détruit le jour et la nuit ?
- « Qu'est-ce qui endommage la chasteté ?
- « Comment se baigne-t-on sans eau ? »

Le Maître :

- « On qualifie la passion de chemin dévoyé.
- « L'écoulement du temps détruit le jour et la nuit.
- « Les femmes endommagent la chasteté
- « Et les gens d'ici leur sont très attachés !
- « Dans l'ascèse et la chasteté on se baigne sans eau. »

1.6.10. Le poète

Une divinité :

- « Quelle est la base des strophes ?
- « De quoi sont-elles formées ?
- « Sur quoi se fondent-elles ?
- « Et quelle en est la source ? »

Le Maître :

- « Le mètre sert de base aux strophes
- « De syllabes elles sont formées
- « Sur les mots elles sont fondées
- « Et le poète en est la source. »

1.7.5. Le lien

Une divinité :

- « Quel lien tient le monde prisonnier ?
- « Qu'est-ce qui le fait aller ici et là ?
- « Que faut-il complètement abandonner
- « Pour couper totalement ce lien ? »

Le Maître :

- « Le plaisir tient le monde prisonnier.
- « La pensée le fait aller ici et là.
- « Il faut abandonner complètement le désir
- « Pour couper totalement ce lien. »

1.7.6. Nuisance

Une divinité :

- « Qu'est-ce qui s'abat sur le monde ?
- « Qu'est-ce qui l'étouffe ?
- « Quelle pointe le perce ?
- « Qu'est-ce qui le brûle tout le temps ? »

Le Maître :

- « La mort s'abat sur le monde
- « La vieillesse l'étouffe
- « L'attrance le perce comme une pointe
- « Et le désir le brûle encore et toujours. »

1.8.1. Meurtre

Une divinité :

- « Que faut-il tuer pour être heureux ?
- « Que faut-il tuer pour ne pas gémir ?
- « Y a-t-il une seule chose, ô Gotama,
- « Dont tu approuves le meurtre ? »

Le Maître :

- « Il faut tuer la colère afin d'être heureux
- « Il faut tuer la colère pour ne jamais gémir
- « La colère est toujours un poison pernicieux
- « Et sa fin, ô divinité, n'est que douceur.
- « Les grands Immaculés font l'éloge de ce meurtre,
- « Et quand on la tue enfin, on cesse de gémir. »

1.8.3. Acquis

Une divinité :

- « Quel est donc pour l'homme le meilleur des acquis ?
- « Qu'est-ce qui, bien pratiqué, apporte le bonheur ?
- « Quelle est parmi toutes la plus douce des saveurs ?
- « Et que faire pour avoir une excellente vie ? »

Le Maître :

- « La conviction est ici le meilleur des acquis
- « Les dix vertus bien pratiquées apportent le bonheur
- « La vérité est bien la plus douce des saveurs
- « Vivre avec sagacité est la meilleure des vies. »

1.8.4. La pluie

Une divinité :

- « Quel est le meilleur de ce qui monte ?
- « Quel est le meilleur de ce qui descend ?
- « Quel est le meilleur de ce qui déambule ?
- « Quel est le meilleur de ce qui parle ? »

Une autre divinité :

- « La graine qui pousse est le meilleur de ce qui monte
- « Et la pluie qui tombe le meilleur de ce qui descend.
- « La vache est le meilleur de ce qui déambule
- « Le fils est le meilleur de ce qui parle¹. »

Le Maître :

- « La connaissance qui croît est le meilleur de ce qui monte
- « L'ignorance qui décroît le meilleur de ce qui descend.
- « La communauté est le meilleur de ce qui déambule
- « Et Bouddha le meilleur de ce qui parle. »

1.8.5. Peur

Une divinité :

- « De quoi beaucoup ont-ils donc peur ?
- « Le chemin n'est-il pas indiqué de maintes façons ?
- « Au grand sage Gotama je pose cette question :
- « Que faire pour ne rien craindre du monde d'au-delà. »

Le Maître :

- « Formuler justement paroles et pensées
- « Et ne jamais commettre une mauvaise action,
- « Avoir logis avec nourritures et boissons,
- « Nourrir les qualités telles que la conviction,
- « la douceur, le partage, la générosité,
- « Et demeurer toujours dans le noble dhamma,
- « Ainsi ne craindra-t-on rien du monde d'au-delà. »

1.8.11. Paisible

Une divinité :

- « Qui est vraiment paisible en ce monde ici-bas ?
- « Qui vraiment accompli indestructiblement ?
- « Qui comprend pleinement toutes les formes de désir
- « Et de cet esclavage est libre à l'avenir ?
- « Et qui est vénéré comme un réalisé
- « Autant par ses parents que par ses frères ?
- « Qui, bien que reconnu de naissance inférieure,
- « Est respecté aussi par les nobles guerriers ? »

Le Maître :

- « L'ascète² est bien paisible en ce monde ici-bas
- « L'ascète est accompli indestructiblement
- « L'ascète comprend vraiment toutes les formes de désir
- « Et de cet esclavage est libre à l'avenir.
- « L'ascète est vénéré comme un réalisé
- « Autant par ses parents que par ses frères.
- « Même s'il est reconnu de naissance inférieure,
- « Il demeure respecté par les nobles guerriers. »

¹ Quand les graines poussent, le pays est en paix. Quand la pluie tombe, la récolte est bonne, et le pays est riche. Quand les vaches pâturent, les produits laitiers sont abondants. Dans les bonnes familles, les fils parlent toujours bien à leurs parents.

² Il est question ici de l'ascète pleinement accompli

Thème 2

Les fils des dieux

2.1.6. Kāmada

Près de Sāvatti.

Kāmada, un fils des dieux, vint dire au Maître :

« C'est difficile à faire, Maître, bien difficile à faire ! »

Le Maître :

« Ils le font cependant, même si c'est difficile,
« Ceux qui s'exercent bien, vraiment disciplinés.
« De cette vie d'errance pleinement se satisfaire
« Amène un vrai bonheur quand on y est fixé. »

Kāmada :

« Qu'il est difficile, Maître, d'acquérir cette satisfaction ! »

Le Maître :

« Ils l'obtiennent bien, même si c'est difficile,
« Ceux que ravit l'apaisement de l'esprit.
« Cultiver cette paix et de jour et de nuit
« Permet à l'être entier de vraiment se réjouir. »

Kāmada :

« Qu'il est difficile, Maître, de concentrer l'esprit ! »

Le Maître :

« Ils le concentrent bien, même si c'est difficile,
« Ceux qui bénéficient de facultés paisibles.
« Du filet de la mort ils ont les mailles brisé,
« Eux les immaculés en marche, ô Kāmada. »

Kāmada :

« Qu'il est difficile à parcourir, Maître, ce chemin inégal ! »

Le Maître :

« Ce chemin inégal, au parcours difficile,
« Tous les immaculés le suivent cependant.
« Quand ils vont sur une route un peu irrégulière
« Les impurs, eux, s'effondrent, tête la première
« Mais le chemin des purs toujours est apaisé
« Ils restent imperturbables même en terrain bosselé. »

2.1.8. Tāyana

Près de Sāvatti.

Tāyana, un fils des dieux, qui avait suivi auparavant une autre école de pensée, vint déclamer en présence du Maître :

« Arrête le courant¹, mets-y de l'énergie,
« Rejette les plaisirs, ô brahmane.
« Car s'il n'abandonne pas le domaine sensoriel
« Le sage silencieux n'atteint pas l'unité.
« Ce que l'on entreprend, il faut le faire vraiment
« On doit y consacrer la plus grande énergie
« Car une vie d'errance menée avec laxisme
« Ne fait que disperser davantage la poussière.
« Mieux vaut ne pas faire plutôt que faire à tort²
« Ce que l'on fait à tort nous ronge par la suite
« Mais ce qui est bien fait ne nous torture pas.
« Une herbe mal saisie peut nous couper la main
« Une ascèse corrompue nous entraîne en enfer.
« Tout ce qu'on fait avec relâchement,
« Les pratiques rituelles un tant soit peu souillées
« Et la vie sainte menée avec indécision,
« Tout cela ne produit jamais de grands effets. »

Ceci dit, Tāyana salua le Maître, tourna autour de lui en signe de respect, puis disparut subitement.

À la fin de la nuit, le Maître s'adressa aux moines, il leur raconta en son entier l'entrevue avec Tāyana et récita les strophes. Puis il ajouta :

– Retenez le poème de Tāyana, moines. Apprenez-le par cœur, moines. Gardez-le en mémoire, moines. Le poème de Tāyana est tout à fait sensé et montre le début de la vie sainte.

2.2.1. Candimasa

Candimasa, un fils des dieux :

« Ils trouveront le bonheur de leur vie
« Comme les chevreuils dans de grasses prairies
« S'ils atteignent l'absorption contemplative
« Et restent là, unifiés, sagaces, attentifs. »

Le Maître :

« Ils trouveront l'au-delà de la vie
« Tels des poissons libérés une fois le filet déchiré,
« S'ils atteignent l'absorption contemplative
« Puis restent vigilants, toute lutte abandonnée. »

¹ Le courant des désirs.

² Mieux vaut ne pas accomplir les pratiques rituelles dont on croit à tort qu'elles apportent le salut.

2.2.7. Subrahma

Subrahma¹, un fils des dieux :

- « Mon cœur a toujours peur, toujours inquiet est mon esprit
- « Des misères qui ne sont pas encore advenues
- « Tout autant que de celles que j'ai déjà vues.
- « Dites-moi comment ne plus avoir peur, je vous prie. »

Le Maître :

- « Je ne vois pas pour les vivants de possible bien-être
- « S'ils ne cultivent pas l'éveil comme des ascètes
- « S'ils ne contrôlent pas avec soin leurs facultés
- « Et s'ils ne veulent toutes choses abandonner. »

2.3.10. Différentes écoles de pensée

Près de Rājagaha, au Repas des Ecureuils dans le Bois de Bambous.

Un groupe de fils des dieux d'une merveilleuse beauté, qui avaient suivi différentes écoles de pensée, illuminèrent tout le bois dans la splendeur de la nuit finissante. Ils s'approchèrent du Maître et se tinrent respectueusement debout. Il y avait Asama, Sahali, Nīka, Ākoṭako, Vegabbhari et Gāmiya le Jeune.

Asama avait débuté dans l'école de Kassapa l'Ancien. Debout dans une attitude correcte auprès du Maître, il déclama :

- « Kassapa ne voit aucun mal
- « Dans les meurtres et les massacres
- « Ni dans les vols et dans les destructions.
- « Ses propres mérites n'ont pas de conséquence.
- « Il a montré cela en inspirant confiance,
- « Ce maître-là est digne de vénération. »

Sahali avait suivi Makkhali Gosāla. Il déclara :

- « Ascétique, dégoûté de tout, toujours se contrôlant,
- « Évitant complètement les querelles,
- « Il s'abstient de tromper et dit la vérité,
- « Quelle sorte de mal pourrait-il bien faire ? »

Nīka avait suivi Nāṭaputta le Nigaṇṭha. Il proclama :

- « Dégoûté du mal, savant,
- « Retenu par le quadruple contrôle,
- « Disant ce qu'il a vu ou entendu,
- « Que pourrait-il donc faire de mal ? »

Ākoṭako était passé par plusieurs écoles. Il dit :

- « Pakudhaka, Kāṭiyāna et le Nigaṇṭha,
- « Ainsi que Makkhali et l'Ancien,
- « Ces chefs d'écoles ont atteint les sommets de l'ascèse.
- « Ne sont-ils pas déjà des Grands Hommes ? »

Mais Vegabbhari répondit à Ākoṭako :

- « Le chacal jappe vilainement,
- « Comment pourrait-il égaler le lion ?
- « Le chef d'une école au comportement douteux,
- « Trompeur et nu, ne peut se comparer au Saint. »

¹ Subrahma sait que son existence dans ce monde divin touche à sa fin. Il a vu que d'autres fils ou filles des dieux, après leur vie dans ce paradis, tombaient directement dans un enfer. Il a très peur.

À ce moment, Māra le Mauvais se glissa dans Vegabbhari et lui fit dire :

« Dédiés à l’ascèse et au dégoût de tout,
« Préservant soigneusement tous leurs isolements¹
« Ils s’attachent aux apparences physiques subtiles
« Et prennent plaisir aux mondes divins,
« Ceux-là enseignent comme il faut le monde après la mort. »

Le Maître comprit qu’il s’agissait de Māra le Mauvais, et lui dit :

« Tu fais l’éloge, Namuci, de toutes les formes,
« Celles d’ici, celles d’ailleurs et celles entre les deux,
« Comme d’un appât pour prendre le poisson, puis le tuer. »

Puis Gāmiya le Jeune, qui avait débuté avec le Maître, déclara :

« Vipula est la plus grande des collines de Rājagaha
« La Montagne Neigeuse la plus élevée dans l’Himalaya
« Le soleil, le meilleur de ce qui erre aux cieux
« L’océan, la plus vaste des étendues liquides
« La lune, le plus grand des astres de la nuit
« Et Bouddha, le sommet du monde et de ses dieux. »

¹ Pour rester “isolés” des barbiers, ils s’arrachent les cheveux et la barbe ; “isolés” des vêtements, ils vont nus ; “isolés” du bol à aumônes, ils mangent sur le sol comme des chiens, ou dans la main ; “isolés” du lit-siège, ils se mettent sur des épines.

Thème 3

(Le roi du) Kosala

3.1.6. Peu

Près de Sāvatti.

Une fois convenablement assis, le roi Pasénadi du Kosala dit au Maître :

– Alors que je m’étais retiré dans la solitude, il me vint l’idée que, parmi tous ceux qui ont acquis de grandes richesses, il y en a bien peu qui n’en soient pas enivrés, ni follement fiers, ni assoiffés de plaisirs sensoriels et qui n’agissent pas mal envers les autres. Et que la plupart des gens du monde qui ont acquis de grandes richesses en sont enivrés, follement fiers, avides de plaisirs et qu’ils agissent mal envers les autres.

– Il en est ainsi, grand roi, il en est bien ainsi, grand roi. Parmi tous ceux qui ont acquis de grandes richesses, il y en a bien peu qui n’en soient pas enivrés, ni follement fiers, ni assoiffés de plaisirs sensoriels et qui n’agissent pas mal envers les autres. Et la plupart des gens du monde qui ont acquis de grandes richesses en sont enivrés, follement fiers, avides de plaisirs et ils agissent mal envers les autres.

Et le Maître ajouta :

« Envoûtés par les grandes richesses qu’ils désirent,
« Assoiffés de plaisirs et trop imbus d’eux-mêmes,
« Ils ne veulent jamais regarder plus loin
« Tels des chevreuils qui ne voient pas le piège.
« Mais l’avenir leur sera très amer
« Et les conséquences de leurs actes bien funestes. »

3.1.7 Au tribunal

Près de Sāvatti.

Une fois convenablement assis, le roi Pasénadi du Kosala dit au Maître :

– Dans le tribunal où j’étais assis, Maître, je voyais des nobles, des brahmanes et des maîtres de maison très riches, qui avaient de grandes propriétés, qui possédaient des monceaux d’or et d’argent, de grands biens et de grands moyens de toutes sortes. Or ils mentaient sciemment par convoitise, à cause de leur convoitise, suite à leur convoitise. Et j’ai pensé que c’en était trop pour moi dans ce tribunal et qu’un gentilhomme pourrait dorénavant s’en occuper.

– Pour tous ces notables qui sont si riches, ces mensonges formulés sciemment leur vaudront nuisance et malheur pour longtemps.

Et le Maître ajouta :

« Envoûtés par les grandes richesses qu’ils désirent,
« Assoiffés de plaisirs et trop imbus d’eux-mêmes,
« Ils ne veulent jamais regarder plus loin
« Comme des poissons qui entrent dans la nasse.
« Mais l’avenir leur sera très amer
« Et les conséquences de leurs actes bien funestes. »

3.2.4. Bataille (1)

Près de Sāvatti.

Ajātasattu, fils de Vedehi, roi du Māgadha, avait équipé quatre corps d'armée (éléphants, chevaux, chars et fantassins) et il avança sur Bénarès contre le roi Pasénadi du Kosala.

Celui-ci apprit cette avancée, mobilisa lui aussi ses quatre corps d'armée et marcha vers Bénarès. Les deux rois engagèrent la bataille. Et, dans ce combat, le roi Ajātasattu vainquit le roi Pasénadi. Ce dernier se replia jusqu'à sa capitale Sāvatti.

Un grand groupe de moines, qui s'étaient vêtus de bon matin et avaient pris leur bol et leur robe, étaient allés à Sāvatti pour mendier. Après avoir parcouru Sāvatti pour mendier, ils mangèrent leur repas, puis rentrèrent de leur tournée d'aumônes. Ils approchèrent le Maître, s'assirent convenablement et lui racontèrent les événements.

Le Maître leur dit :

– Moines, le roi Ajātasattu, fils de Vedehi, roi du Māgadha, a de mauvais amis, de mauvais compagnons, de mauvais conseillers, alors que le roi Pasénadi du Kosala a de bons amis, de bons compagnons, de bons conseillers. Et pourtant, moines, le roi Pasénadi, vaincu, dormira mal cette nuit.

Et il ajouta :

- « La victoire engendre l'hostilité
- « Et le pauvre vaincu dort très mal
- « Alors que l'homme apaisé dort bien, lui,
- « En surmontant et victoire et défaite. »

3.2.5. Bataille (2)

Une autre fois, dans les mêmes circonstances, ce fut le roi Pasénadi du Kosala qui vainquit le roi Ajātasattu, fils de Vedehi, roi du Māgadha, et le captura vivant.

Le roi Pasénadi réfléchit :

– Ce roi Ajātasattu ne m'a-t-il pas fait du mal à moi qui ne lui avait rien fait, alors qu'il est le fils de ma sœur ? Pourquoi ne le relâcherais-je pas après l'avoir privé de tous ses éléphants, de tous ses chevaux, de tous ses chars et de tous ses fantassins ?

Et c'est ce que fit le roi Pasénadi.

Comme précédemment, les moines allèrent mendier à Sāvatti, puis vinrent raconter les événements au Maître.

Celui-ci leur dit :

- « Un homme pille tant que cela lui sert
- « Mais quand d'autres le pillent, le pilleur est pillé
- « Car le sot pense pouvoir ainsi faire
- « Tant que le mal ne l'a pas écrasé.
- « Mais quand le mal enfin mûrit, le malheur l'accable :
- « Le meurtrier subit le meurtre, le vainqueur la débâcle,
- « L'insulteur l'insulte, et le coléreux la colère.
- « Par retour du kamma celui qui pillait est à son tour pillé. »

3.2.7. Persévérance

Le grand roi Pasénadi qui régnait sur le Kosala vint trouver Maître Gotama pour lui demander :

— Maître, y a-t-il quelque chose qui permette de trouver le bonheur dans la vie présente et au-delà ?

— Oui, grand roi, il y a une qualité qui permet à elle seule d'en bénéficier.

— Quelle est cette chose ?

— Persévérer dans les actions méritoires, voilà ce qui amène du bonheur pendant la vie présente, et aussi après.

« On sait que, de tous les animaux, l'éléphant est celui qui laisse l'empreinte de pied la plus grande. De même, parmi toutes les qualités, la persévérance dans les actions méritoires est la meilleure pour trouver le bonheur dans la vie présente et dans la future. »

Et le Maître proclama ces vers :

« À tous ceux qui veulent vivre longtemps en bonne santé

« Bénéficier d'une grande beauté

« Après leur mort au ciel monter

« Ou profiter des plaisirs raffinés

« Dont jouissent les castes supérieures,

« Dans les actions méritoires persévérer

« Voilà ce qui est par les sages conseillé.

« Car le sage persévérant acquiert deux sortes de bonheurs :

« Ceux de la vie présente et ceux de la vie future.

« Et à qui attribue-t-on le nom de sage ?

« À celui qui va vers le bonheur et persévère. »

3.2.10. Sans fils

Le grand roi Pasénadi qui régnait sur le Kosala vint trouver Maître Gotama en plein milieu de la journée. Il s'assit convenablement, et le Maître lui demanda :

— D'où viens-tu donc ainsi au plus chaud de la journée ?

— Voici, Maître. Un riche marchand est mort dans cette ville de Sāvatti. Il n'avait pas d'héritier et je suis allé faire transporter ses biens dans mon palais royal : dix millions rien qu'en or, sans parler de l'argent ! Or ce marchand si riche se nourrissait seulement de gâteaux de riz brisé accompagnés d'une sauce aigre, il s'habillait de lambeaux de chanvre cousus ensemble et se déplaçait dans une vieille carriole déglinguée couverte d'une simple bâche en feuilles.

— C'est ainsi, grand roi, c'est ainsi. Dans une vie antérieure ce riche marchand était allé porter une offrande de nourriture à Taggarasikhi, un Bouddha solitaire. Il avait donné l'ordre d'offrir le présent à cet ascète, puis il s'était levé et était reparti. Mais après avoir donné il eut des regrets : “il aurait mieux valu, pensa-t-il, que ce soient mes serviteurs et mes ouvriers qui profitent de cette nourriture”. De plus il avait assassiné le fils unique de son frère pour s'emparer de sa fortune.

« L'effet principal de son don au Bouddha solitaire Taggarasikhi fut qu'il vécut sept fois dans un monde céleste, et l'effet secondaire qu'il fut sept fois un riche marchand dans cette ville de Sāvatti.

« L'effet de son regret de ne pas avoir donné la nourriture à ses serviteurs et à ses ouvriers plutôt qu'au Bouddha solitaire fut que son esprit n'était pas porté à jouir de nourritures raffinées, ni de beaux vêtements, ni de véhicules luxueux, ni des plaisirs des sens en général.

« L'effet principal du meurtre de son neveu fut qu'il s'est retrouvé en enfer de nombreuses années, plusieurs centaines d'années, plusieurs milliers d'années, plusieurs centaines de milliers d'années, et l'effet secondaire qu'il n'eut pas de fils et que son trésor fut donc emporté dans la réserve du roi.

« À présent, grand roi, son mérite antérieur est épuisé et il n'en a pas accumulé de nouveau. Ce riche marchand est en train de cuire dans le grand enfer Roruva. Voilà comment ce riche marchand se retrouve dans le grand enfer Roruva. Oui, grand roi, voilà comment ce riche marchand se retrouve à présent dans le grand enfer Roruva. »

Ainsi parla le Maître.

« Provisions, richesses, or et argent
 « Et tout ce que nous possédons,
 « Serviteurs, employés, artisans
 « Et tous ceux dont nous dépendons
 « On n'en garde rien quand on meurt, tout reste en arrière.
 « Mais ce que l'on fait par le corps, la parole et l'esprit
 « Voilà ce qui nous appartient en vrai
 « Voilà ce qui nous reste après la mort
 « Voilà ce qui nous suit comme notre ombre.
 « Accumule donc les bonnes actions qui agiront dans l'au-delà
 « Car les mérites forgent les êtres dans l'autre monde. »

3.3.5. La parabole des montagnes

Le grand roi Pasénadi qui régnait sur le Kosala vint trouver Maître Gotama en plein milieu de la journée. Il s'assit convenablement, et le Maître lui demanda :

— D'où viens-tu donc ainsi au plus chaud de la journée ?

— Maître, je me suis adonné avec énergie aux activités que doivent mettre en œuvre les rois guerriers consacrés, férus de pouvoir, adonnés aux plaisirs sensoriels, solidement établis sur leur domaine, et qui règnent sur les vastes territoires qu'ils ont conquis.

— Qu'en penses-tu, grand roi ? Si un messenger fiable, digne de confiance, venait de l'est pour te dire : "Veuillez savoir, grand roi, que je viens de l'est et que j'y ai vu une gigantesque montagne montant jusqu'au ciel, qui avance en écrasant tous les êtres sur son passage ; tout ce que vous pouvez faire, veuillez le mettre en œuvre". Trois autres messagers, tout aussi fiables et tout autant dignes de confiance, viendraient de l'ouest, du nord et du sud avec la même annonce.

« Que pourrais-tu faire, grand roi, face au terrible danger d'un si violent carnage, alors que la condition humaine est si difficile à obtenir ?

— Devant un tel péril, Maître, que pourrais-je faire d'autre que d'agir vertueusement, de me conduire correctement et d'accomplir des actions méritoires ?

— Je t'avertis, grand roi, je t'informe que la vieillesse et la mort approchent. Que peux-tu faire pour cette vieillesse et cette mort qui approchent ?

— Que puis-je faire d'autre, Maître, avec la vieillesse et la mort qui approchent que d'agir vertueusement, d'avoir une bonne conduite et d'accomplir des actions méritoires ?

« Les rois guerriers consacrés, ivres de pouvoir, adonnés aux plaisirs sensoriels, solidement établis sur leur domaine, et qui règnent sur les vastes territoires qu'ils ont conquis, vont d'habitude au combat avec leurs éléphants, leurs chevaux, leurs chars et leurs fantassins, mais toutes ces forces ne valent rien face à la vieillesse et à la mort qui s'avancent, ils ne peuvent s'y opposer.

« J'ai dans mon royaume de bons ministres qui me conseillent, leurs avis stratégiques peuvent briser la progression des ennemis, mais ne mènent à rien et ne peuvent rien face à la vieillesse et à la mort qui s'avancent.

« Il y a dans mon royaume des quantités considérables d'or et d'argent entreposées dans des caves ou conservées à l'étage, elles peuvent acheter un ennemi qui s'approcherait, mais elles ne mènent à rien, ne peuvent rien face à la vieillesse et à la mort qui s'avancent.

« Donc que puis-je faire d'autre, Maître, avec la vieillesse et la mort qui approchent, que d'agir vertueusement, d'avoir une bonne conduite et d'accomplir des actions méritoires ?

— C'est bien ainsi, grand roi, il en va bien ainsi : que peut-on faire d'autre avec la vieillesse et la mort qui approchent que d'agir vertueusement, d'avoir une bonne conduite et d'accomplir des actions méritoires ? »

Ainsi parla le Maître.

Thème 4

Māra¹

4.1.6. Le serpent

Près de Rājagaha, au Repas des Ecureuils dans le Bois de Bambous.

En cette occasion, le Maître était assis en plein air dans l'obscurité profonde d'une nuit sombre, et le dieu de la pluie laissait tomber goutte après goutte.

Māra le Mauvais voulut effrayer le Maître et faire en sorte que ses poils se hérissent de terreur. Il prit la forme d'un grand naja royal et s'approcha du Maître. Son corps était gros comme une pirogue creusée dans un seul tronc d'arbre, son capuchon ample comme le plateau d'un distillateur, ses yeux ressemblaient à des plats en bronze du Kosala, sa langue sortait de sa bouche comme les éclairs quand gronde le dieu de la foudre, et le bruit de sa respiration sonnait comme un soufflet de forge.

Le Maître reconnut qu'il s'agissait de Māra et déclama ces vers :

- « Le sage silencieux aux logis vides habitué
- « Se reconnaît toujours un excellent contrôle.
- « Il peut vivre là dans un grand abandon
- « Car c'est ce qui convient aux êtres de sa sorte.
- « Beaucoup d'animaux, beaucoup de causes d'effroi
- « Beaucoup qui piquent et beaucoup qui rampent
- « Sans que bouge ne serait-ce qu'un cheveu
- « Du grand sage silencieux plongé dans la solitude.
- « Le ciel peut s'ouvrir, la terre peut trembler,
- « Tous les êtres à la panique céder,
- « Une flèche se planter dans leur poitrine,
- « Contre ces tromperies, les Bouddhas ne cherchent pas d'abri. »

Alors Māra pensa : "le Maître m'a démasqué". Malheureux et dépité, il disparut sur le champ.

4.1.7. Sommeil

Près de Rājagaha, au Repas des Ecureuils dans le Bois de Bambous.

Pendant une grande partie de la nuit, le Maître avait marché attentivement en plein air. À l'aube, il se lava les pieds, entra dans le monastère et se coucha sur le flanc droit dans la posture du lion, un pied dépassant l'autre. Il restait attentif et vigilant en gardant à l'esprit la pensée du réveil.

Māra le Mauvais s'approcha du Maître et lui dit :

- « Quoi ! tu dors ? Tu dors vraiment ?
- « Tu dors comme les hypocrites
- « Quand ils croient le logis déserté ?
- « Tu dors alors même que le soleil est déjà levé ? »

Le Maître :

- « Tous les pièges ont été déjoués.
- « Plus aucun désir, nulle part où aller.
- « Ayant détruit les illusions, l'Éveillé dort.
- « Māra, mais que viens-tu faire ici ? »

Alors Māra pensa : "le Maître m'a démasqué". Malheureux et dépité, il disparut sur le champ.

¹ Māra (de la racine MR :mourir) symbolise tout ce qui fait mourir et renaître. Son domaine s'étend du plus profond des enfers au plus élevé des cieux. Il s'oppose au Maître qui enseigne comment échapper à la mort et à la naissance. NdT.

4.1.9. Durée de vie (1)

Pendant qu'il séjournait au Repas-des-Écureuils du Bosquet de Bambous près de Rājagaha, le Maître dit à l'assemblée des moines :

— La vie humaine est brève, puis on doit partir pour un autre monde. Aussi faut-il mettre en œuvre dès maintenant les actions bénéfiques et mener à bien la vie sainte. Il n'y a pas de non-mort pour ceux qui sont nés. Vivre « longtemps » veut dire cent ans ou un peu plus.

Mais Māra le Malin s'approcha pour déclamer ces vers :

« Longue est la vie des humains !
« L'homme de bien ne doit pas s'inquiéter
« Mais agir comme un bébé rassasié de téter
« Car pour lui la mort paraît bien loin. »

Le Maître rétorqua :

« Brève est la vie des humains !
« L'homme de bien doit vraiment s'inquiéter
« Et faire comme si son turban sur sa tête brûlait
« Car pour lui le danger de la mort n'est pas loin. »

Alors Māra pensa : "le Maître m'a démasqué". Malheureux et dépit, il disparut sur le champ.

4.1.10. Durée de vie (2)

Une autre fois, au même endroit, Māra le Malin s'approcha de nouveau pour déclamer ces vers :

« La succession des jours et des nuits ne s'arrête jamais
« Indestructible est la faculté vitale
« La vie des mortels tourne sans s'arrêter
« Comme autour du moyeu la jante. »

Le Maître répliqua :

« Elle s'arrête bien, la suite des jours et des nuits
« La faculté vitale se détruit
« La vie des mortels se tarit
« Comme l'eau des ruisseaux après la pluie. »

Alors Māra pensa : "le Maître m'a démasqué". Malheureux et dépit, il disparut sur le champ.

4.2.3. L'éclat

Près de Rājagaha, à Maddakuccha, dans le Parc aux Daims.

Le Maître avait été blessé au pied par un éclat de pierre¹, et la douleur rayonnait dans tout son corps, intense, aiguë, brutale, déchirante, affligeante, éprouvante. Le Maître endurait cette souffrance avec attention et vigilance, sans s'inquiéter. Il plia sa cape en quatre et s'y coucha sur le flanc droit dans la posture du lion, un pied dépassant l'autre, tout en restant attentif et vigilant.

Māra le Mauvais s'approcha du Maître pour lui dire :

« Est-ce la paresse qui te tient couché ?
« Ou l'obsession des poèmes à composer ?
« N'as-tu donc pas des biens en quantité ?
« Seul, isolé, en position couchée,
« Visage endormi, pourquoi donc sommeiller ? »

Le Maître :

¹ Suite à l'attentat commandité par son cousin et rival, Dévadatta.

« Ce n'est pas la paresse qui me tient couché là
« Ni l'obsession des strophes à composer.
« J'ai trouvé le vrai Bien, j'ai quitté la tristesse,
« Seul, solitaire, en position couchée
« Et compatissant avec tous les êtres.
« Même s'ils ont la poitrine percée par une flèche,
« Le cœur tantôt tremblant et tantôt vacillant,
« Ils trouvent le sommeil. Pourtant ils sont blessés.
« Je peux donc bien dormir, moi que plus rien ne blesse !
« Bien éveillé, sans douter, je ne crains de dormir,
« Ni les nuits ni les jours ne me donnent de regrets,
« Je ne vois rien à perdre dans tout le vaste monde,
« aussi suis-je allongé, pour tous compatissant. »

Alors Māra pensa : "le Maître m'a démasqué". Malheureux et dépit, il disparut sur le champ.

4.2.5. Par l'esprit

Près de Sāvatti.

Māra le Mauvais s'approcha du Maître pour lui dire :

« Le lien de la passion emprisonne jusqu'aux cieux
« Par le biais de l'esprit. Grâce à lui je te tiens,
« Même toi, ascète, m'échapper tu ne peux. »

Le Maître :

« Formes, sons, saveurs, odeurs et touchers
« Agréables à l'esprit, je ne les désire plus.
« Toi qui toujours détruis, te voilà rabaissé. »

Alors Māra pensa : "le Maître m'a démasqué". Malheureux et dépit, il disparut sur le champ.

4.2.7. Les six domaines sensoriels

En ce temps-là le Maître séjournait, près de Vésālī, dans le pavillon à pignons de la Grande Forêt.

En cette occasion, le Maître instruisait les moines par un enseignement s'appuyant sur les six domaines sensoriels, il les stimulait, les incitait et les réjouissait. Et les moines écoutaient cet enseignement, s'y intéressaient, le prenaient en bonne part, se concentraient dessus et y prêtaient l'oreille,

Māra le Mauvais vit cela et résolut de s'approcher pour détourner leur attention. Quand il fut assez proche, il émit un bruit épouvantable, aussi terrifiant que si la terre se fendait en deux.

Un des moines dit à un autre :

– Moine, moine, il semble que la terre se fende en deux.

Mais le Maître dit à ce moine :

– Ce n'est pas la terre qui s'ouvre, moine, mais Māra le Mauvais qui est venu pour détourner votre attention.

Et il ajouta ces strophes à l'attention de Māra :

« Formes, sons, saveurs, odeurs, touchers
« Et toutes choses que connaît l'esprit,
« Terribles grossièretés dont le monde est rempli,
« Disciple du Bouddha, transcende-les, vigilant,
« Et passant au-delà des domaines de Māra,
« À l'égal du soleil, resplendis ! »

Alors Māra pensa : "le Maître m'a démasqué". Malheureux et dépit, il disparut sur le champ.

4.3.1. Nombreux

Le Maître séjournait à Silāvati chez les Sakkas, et de nombreux moines vivaient auprès du Maître. Ils s'exerçaient avec vigilance, pleins d'énergie.

Māra le Mauvais prit l'apparence d'un vieux brahmane couronné d'un énorme chignon, vêtu d'une peau d'antilope avec ses sabots, le corps tout tordu, la respiration sifflante, il s'appuyait sur un bâton en bois de figuier. Il s'approcha des moines pour leur dire :

— Vous vous êtes convertis à l'errance bien jeunes, mes amis, vos cheveux sont tout noirs, vous êtes dans votre belle jeunesse, votre premier âge, mais vous ne profitez pas des plaisirs des sens. Jouissez des plaisirs humains, mes amis, n'abandonnez pas la réalité visible pour courir après une chimère évanescence.

— Nous n'abandonnons pas la réalité visible, ami brahmane, nous ne courons pas après une chimère évanescence. Nous abandonnons au contraire l'évanescence et poursuivons une réalité visible. Car notre Maître dit que les plaisirs des sens sont évanescents, insatisfaisants à de nombreux points de vue, qu'ils exigent bien des efforts et fourmillent d'inconvénients, alors que ce à quoi nous nous consacrons est bien réel, immédiat, on y accède par le chemin, et les sages en font l'expérience par eux-mêmes.

Alors la mâchoire du brahmane tomba sur sa poitrine, sa longue langue s'agita de-ci de-là, trois rides se creusèrent sur son front tellement il était surpris, et il partit en s'appuyant sur son bâton.

Plus tard les moines allèrent trouver le Maître et lui racontèrent en détail l'évènement.

— Ce n'était pas un brahmane, mes amis, mais Māra le Malin qui est venu vous embrouiller.

Et le Maître aussitôt de formuler ces vers :

- « Ceux qui ne voient pas le malheur et ses causes
- « Sont enclins à parler des plaisirs sensoriels.
- « Mais qui connaît les bases se protège du monde
- « Et s'exerce dans ce but à la conduite vertueuse. »

4.3.4. Sept ans à suivre

À cette époque le Maître séjournait près d'Uruvélā, au bord de la rivière Néranjarā, à l'ombre d'un figuier des chevriers. Et Māra le Mauvais, qui suivait le Maître depuis sept ans — six ans avant l'Éveil, un an après — cherchant en vain une occasion de le prendre en défaut, s'approcha du Maître pour lui dire ces vers :

- « À quoi bon méditer tristement dans les bois ?
- « N'as-tu pas gagné des richesses, n'en veux-tu pas ?
- « Aurais-tu offensé quelqu'un des villageois ?
- « Pourquoi ne te lies-tu avec personne ?
- « Ne peux-tu donc t'entendre avec qui que ce soit ? »

Le Maître :

- « Toute cause de tristesse est bien éliminée
- « Sans offenser personne, sans regrets, concentré,
- « Tout désir d'existence est à la base coupé
- « Libre de souillure je reste à méditer
- « Et toi, tu fais partie des sots écervelés. »

Māra :

- « Ce qu'on appelle sien, les choses qu'on dit à soi
- « S'il y a de la place pour elles dans ton esprit,
- « Ô ascète, tu ne m'échapperas pas. »

Le Maître :

- « Non, ce n'est pas mien
- « Non, ce n'est pas à moi
- « Sache-le, vilain,
- « Voir mon chemin tu ne peux pas. »

Māra :

- « Si tu sais un chemin tranquille qui mène à l'éternité
- « Vas-y donc, pars tout seul. Qui donc pourrait t'accompagner ? »

Le Maître :

- « Ceux qui aspirent à l'au-delà
- « Me questionnent sur l'immortalité.
- « Quand on m'interroge sur cela
- « Je dis la vérité : il faut tout désir supprimer. »

Thème 5

Les nonnes

5.2. La nonne Somā

Près de Sāvatti.

La nonne Somā qui s'était habillée de bon matin et avait pris son bol et sa robe, était allée à Sāvatti pour mendier. Après avoir parcouru Sāvatti en mendiant, elle mangea son repas, rentra de sa tournée d'aumônes et pénétra dans le Bois des Aveugles pour y passer la journée. Elle s'y assit au pied d'un arbre pour toute la journée.

Alors Māra le Mauvais voulut effrayer la nonne de telle sorte que ses poils se hérissent de terreur et qu'elle tombe de sa concentration sereine. Il s'approcha d'elle et proclama cette strophe :

« Cet état¹ qu'obtiennent les voyants
« Est difficile à maîtriser.
« La femme n'a que deux doigts de sagesse
« Et ne peut y arriver. »

La nonne Somā se demanda : “Quel être humain ou non humain peut bien prononcer ces paroles ?”

Il lui vint à l'esprit que ce devait être Māra le Mauvais qui voulait l'effrayer. Il lui avait récité cette strophe pour que ses poils se hérissent de terreur et qu'elle tombe de sa concentration sereine. Elle lui rétorqua :

« Qu'a-t-on encore à faire de la féminité
« Quand l'esprit est bien concentré
« La connaissance du fruit réellement assurée
« Et que l'on voit de maintes façons la vérité ?
« Mais Māra serait bien fondé à parler
« À quiconque pourrait se demander :
« Suis-je une femme, suis-je un homme
« Ou que puis-je être d'autre ? »

Alors Māra pensa : « la nonne Somā m'a démasqué ». Malheureux et dépité, il disparut sur le champ.

5.3. Gotamī la Maigre

Près de Sāvatti.

La nonne Gotamī la Maigre qui s'était vêtue de bon matin... et pénétra dans le Bois des Aveugles pour y passer la journée. Elle s'y assit au pied d'un arbre pour toute la journée.

Alors Māra le Mauvais voulut effrayer la nonne... Il s'approcha d'elle et proclama cette strophe :

« Restes-tu solitaire, le visage en larmes,
« À cause d'un fils perdu ?
« Ou bien es-tu allée seule au milieu des bois
« Pour retrouver un homme ? »

La nonne Gotamī la Maigre se demanda : “Quel être humain ou non humain peut bien prononcer ces paroles ?”

Il lui vint que ce devait être Māra le Mauvais qui voulait l'effrayer. Il lui avait dit cette strophe pour que ses poils se hérissent de terreur et qu'elle tombe de sa concentration sereine. Elle lui rétorqua :

« Il y a bien longtemps que mon fils a péri
« Et tout aussi longtemps les hommes.
« Je ne pleure ni ne me lamente
« Et je ne te crains point, mon ami.
« Toute réjouissance abandonnée
« Et la grande masse d'obscurité détruite,
« J'ai vaincu de la mort la grande armée
« Et demeure à présent sans contamination. »

¹ L'accomplissement ultime.

5.4. Vijayā

Près de Sāvatti.

La nonne Vijayā qui s'était habillée de bon matin... ..et pénétra dans le Bois des Aveugles pour y passer la journée. Elle s'y assit au pied d'un arbre pour toute la journée.

Alors Māra le Mauvais voulut effrayer la nonne... ..Il s'approcha d'elle et proclama cette strophe :

« Tu es vraiment une belle jeune fille
« Et moi de mon côté un beau jeune homme.
« Viens, jolie demoiselle, amusons-nous ensemble
« Au son des cinq instruments de musique. »

La nonne Vijayā se demanda : “Quel être humain ou non humain peut bien prononcer ces paroles ?”

Il lui vint à l'esprit que ce devait être Māra le Mauvais... ..et elle lui répondit :

« Formes, sons, saveurs, odeurs et touchers
« Agréables à l'esprit, je te les laisse tous,
« Ô Māra, ils ne me sont d'aucune utilité.
« Ce corps putride, destructible, périssable
« Me tourmente, j'en ai honte.
« Tout désir est entièrement dissipé
« Et toute illusion détruite en ce qui concerne
« Les êtres qui ont une forme
« Ainsi que ceux qui restent sans forme
« Et même les absorptions excellentes. »

5.6. Cālā

Près de Sāvatti.

La nonne Cālā qui s'était vêtue de bon matin... ..pénétra dans le Bois des Aveugles pour y passer la journée. Elle s'y assit au pied d'un arbre pour toute la journée.

Alors Māra le Mauvais voulut effrayer la nonne... ..Il s'approcha d'elle et lui demanda :

– Y a-t-il quelque chose, nonne, que tu n'aimes pas ?
– Je n'aime pas la naissance, mon ami.
– Tu n'aimes pas la naissance ?
« Pourtant une fois né on jouit de beaucoup de plaisirs.
« Qui t'a persuadée, nonne, de ne pas aimer la naissance ? »

Cālā :

« Tout ce qui naît assurément meurt
« Et connaît partout quantité de malheurs,
« Captivité, meurtre ou toute autre infortune,
« Il ne convient donc pas d'aimer la naissance.
« Bouddha nous a montré la méthode
« Qui va bien au-delà de la naissance.
« Il m'a établi dans l'ultime vérité
« Pour tous les malheurs abandonner.
« Les êtres qui acquièrent une forme
« Et ceux qui restent sans forme
« Ne connaissent pas l'Arrêt
« Et vont vers de nouvelles existences. »

Alors Māra pensa : « la nonne Cālā m'a démasqué". Malheureux et dépité, il disparut sur le champ.

5.9. Selā

Près de Sāvatti.

La nonne Selā qui s'était vêtue de bon matin... ...s'assit au pied d'un arbre pour toute la journée.

Alors Māra le Mauvais voulut effrayer la nonne... ...Il s'approcha d'elle et lui demanda :

« Qu'est-ce qui fabrique ce pantin ?

« Où se trouve son créateur ?

« Où apparaît ce pantin ?

« Et où disparaît-il ? »

La nonne Selā se demanda : “Quel être humain ou non humain peut bien prononcer ces paroles ?”

Il lui vint que ce devait être Māra le Mauvais... ...elle lui répondit :

« Ce pantin ne s'est pas fabriqué lui-même

« Cette misère n'est pas faite par qui que ce soit d'autre.

« Cela ne se produit pas sans cause

« Et disparaît par destruction de la cause.

« Le grain semé dans le champ grandit

« Grâce au suc de la terre et à l'humidité.

« De même, les ensembles, les éléments

« Et les six domaines des sens

« Ne se produisent pas sans cause

« Et disparaissent par destruction de la cause¹. »

Alors Māra pensa : « la nonne Selā m'a démasqué". Malheureux et dépité, il disparut sur le champ.

5.10. Vajirā

Près de Sāvatti.

La nonne Vajirā qui s'était vêtue de bon matin... ...s'assit au pied d'un arbre pour toute la journée.

Alors Māra le Mauvais voulut effrayer la nonne... ...Il s'approcha d'elle et lui demanda :

« Par quoi cet être est-il produit ?

« Où se trouve son créateur ?

« Où apparaît cet être ?

« Et où disparaît-il ? »

La nonne Vajirā se demanda : “Quel être humain ou non humain peut bien prononcer ces paroles ?”

Il lui vint que ce devait être Māra le Mauvais... ...elle lui répondit :

« En es-tu encore à penser en terme d'être ?

« Tombes-tu toujours, Māra, dans cette croyance

« Alors qu'il n'y a qu'une masse de composants variés

« Et qu'on n'y trouve certes aucun être ?

« Quand toutes les pièces sont assemblées

« On parle couramment d'un char.

« De même, quand les ensembles sont présents,

« La croyance commune y voit un être.

« Mais ce qui est produit n'est rien que du malheur

« Il persiste uniquement ce malheur des ensembles.

« Rien d'autre que ce malheur ne se produit

« Et rien d'autre que ce malheur ne s'arrête. »

Alors Māra pensa : « la nonne Vajirā m'a démasqué". Malheureux et dépité, il disparut sur le champ.

¹ Les 5 ensembles, les 18 éléments et les 6 domaines des sens sont détaillés dans le Visuddhimagga chap. XIV et XV. L'être humain, désigné ici comme un pantin et une misère, n'est rien d'autre qu'un composé fait d'ensembles, d'éléments et de domaines des sens

Thème 7

Les brahmanes

7.2.1. Bhāradvāja le Laboureur

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Maître séjournait dans le Magadha, à la Montagne du Sud près d'un village brahmane du nom d'Ekanālāya.

C'était le temps des semailles, et le brahmane Bhāradvāja le Laboureur avait attelé cinq centaines d'araïres.

De bon matin le Maître s'habilla, prit son bol et sa cape, et se dirigea vers l'endroit où travaillait le brahmane. Celui-ci était en train de distribuer le déjeuner. Le Maître s'approcha et se tint convenablement debout. Le brahmane le vit debout attendant une aumône et lui dit :

– Moi je laboure et je sème, ascète. Quand j'ai labouré et semé, je mange. Toi aussi, ascète, laboure et sème. Et quand tu auras labouré et semé, tu pourras manger.

– Moi aussi, brahmane, je laboure et je sème. Et quand j'ai labouré et semé, je mange.

– Nous ne voyons pas que l'honorable Gotama ait un joug, un araïre, un soc, un aiguillon ou des bœufs. Et pourtant l'honorable Gotama affirme qu'il laboure et qu'il sème, et que quand il a labouré et semé il mange.

Et le brahmane déclama cette strophe pour le Maître :

« Tu te prétends laboureur
« Mais je ne te vois pas cultiver.
« Je demande à ce laboureur de dire
« Comment comprendre sa façon de cultiver. »

Le Maître :

« Ma conviction tient lieu de graine
« Et mon ascèse de pluie fécondante
« Ma sagesse est le soc de l'araïre
« Et ma retenue son mancheron
« Ma faculté de connaître constitue le nœud d'attache
« Et ma vigilance fait office d'aiguillon.
« Corps et paroles contrôlés, modéré dans ma nourriture,
« Je désherbe la vérité, satisfait et libéré.
« Ma vigueur agit comme les bœufs sous le joug
« Et met à l'abri des attachements du monde,
« Là où l'on ne pleure jamais plus.
« Cultiver ainsi procure le fruit de l'immortalité,
« Cette façon de labourer libère de tout malheur. »

Le brahmane dit alors :

– Mange, honorable Gotama, honorable laboureur qui cultive le fruit de l'immortalité.

Le Maître répondit :

« Je ne dois pas manger ce qu'on gagne par des vers¹,
« Ô brahmane, car telle n'est pas la voie des voyants.
« Les Bouddhas refusent ce que des vers procurent
« Et restent, ô brahmane, attentifs au Dhamma.
« Propose une autre nourriture, une autre boisson
« Au grand voyant parfaitement accompli
« Qui a détruit toute souillure, apaisé tout remord.
« Voilà le champ valable pour qui veut du mérite. »

¹ Il s'agit des vers poétiques. Certains ascètes semblent avoir gagné leur vie en composant et en déclamant leurs vers. Cette pratique était interdite aux moines du Maître.

Alors le brahmane Bhāradvāja le Laboureur s'exclama :

– C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est merveilleux, honorable Gotama ! C'est comme si l'honorable Gotama avait redressé ce qui penchait, avait révélé ce qui était caché, avait montré le chemin à l'égaré, et avait apporté une lampe dans l'obscurité pour que ceux qui ont des yeux voient ! C'est ainsi de plusieurs façons que l'honorable Gotama a exposé l'enseignement. Je cherche refuge auprès de l'honorable Gotama, du Dhamma et du Sangha monastique. Que l'honorable Gotama me considère dès à présent comme un fidèle qui gardera le refuge aussi longtemps qu'il lui restera un souffle de vie.

7.2.2. Udaya

Près de Sāvatti.

Le Maître s'habilla de bon matin, prit son bol et sa cape, et se rendit au domicile du brahmane Udaya. Celui-ci remplit son bol avec du riz cuit.

Le lendemain... et le surlendemain le Maître s'habilla de bon matin... et le brahmane lui remplit encore le bol avec du riz cuit. À la troisième fois le brahmane dit :

– Quel sans-gêne cet ascète Gotama qui revient encore et encore.

Le Maître :

« On sème les graines encore et encore
« Le dieu des nuages fait pleuvoir encore et encore
« Les laboureurs cultivent leur terre encore et encore
« Le royaume s'enrichit encore et encore
« Les mendiants quêtent encore et encore
« Les maîtres donateurs font l'aumône encore et encore
« Ainsi arrivent-ils au ciel encore et encore
« On traite les vaches laitières encore et encore
« Le veau cherche sa mère encore et encore
« On se fatigue et s'agite encore et encore
« Le nigaud va dans la matrice encore et encore
« Il naît puis il meurt encore et encore
« On le porte au cimetière encore et encore.
« Mais le vraiment sagace, lui, trouve le chemin de la non-existence
« Et ne naît jamais plus. »

Alors le brahmane Udaya s'exclama :

– C'est merveilleux, honorable Gotama... ...je cherche refuge... ...aussi longtemps qu'il me restera un souffle de vie.

7.2.3. Dévahita

Près de Sāvatti.

Le Maître souffrait d'une maladie intestinale des vents. Il s'adressa au vénérable Upavāṇa qui l'assistait à cette époque¹ :

– Trouve-moi de l'eau chaude, Upavāṇa.

– Bien, Maître.

Le vénérable Upavāṇa s'habilla, prit son bol et sa robe, se rendit au domicile du brahmane Dévahita et y resta convenablement debout sans mot dire. Le brahmane l'aperçut et s'adressa à lui en vers :

« Ce vénérable qui reste debout en silence
« Le crâne rasé, dans sa cape enroulé,
« Que désire-t-il ? Que cherche-t-il ?
« Qu'est-il venu quêter ? »

¹ Dans les premiers temps, le Maître n'avait pas d'assistant fixe. Le commentaire cite les noms de Nāgasamāla, Upavāṇa, Cunda, Samaṇuddesa, Sāgata, Bodhi et Meghiyoti qui l'ont assisté temporairement.

Le vénérable Upavāṇa :

« Accompli bien venu dans le monde
« Sage silencieux qui souffre d'une maladie des vents,
« S'il y a quelque eau chaude
« Donne-la, ô brahmane, pour ce sage.
« Révéré par ceux qu'on doit révéler
« Respecté par ceux qu'on doit respecter
« Honoré par ceux qu'on doit honorer,
« C'est à lui que je vais la porter. »

Le brahmane envoya chercher de l'eau chaude et un bol de jus de canne à sucre sur une palanche pour les offrir au vénérable. Celui-ci revint auprès du Maître et le baigna avec l'eau chaude, puis il mélangea le jus de canne avec de l'eau chaude et présenta ce mélange au Maître. Les maux ne tardèrent pas à s'apaiser.

Par la suite, le brahmane Dévahita alla trouver le Maître. Il échangea en arrivant des paroles courtoises avec le Maître puis conclut leurs salutations aimables et mémorables en s'asseyant convenablement. Quand il fut bien assis, le brahmane déclama ces vers :

« À qui faut-il offrir un don bien adapté ?
« À qui donner pour qu'en découlent de grands fruits ?
« Quelle cause fera prospérer le don
« Dans l'intérêt de celui qui l'offre ? »

Le Maître :

« Un sage qui connaît les demeures antérieures¹
« Qui voit le ciel aussi bien que l'enfer
« Qui a détruit toute forme de naissance
« Et parfait la connaissance directe,
« C'est à lui qu'il faut donner
« Pour qu'en résultent de grands fruits
« Et que cette offrande prospère
« Dans l'intérêt de celui qui l'offre. »

Alors le brahmane Dévahita s'exclama :

– C'est merveilleux, honorable Gotama... ...je cherche refuge... ...aussi longtemps qu'il me restera un souffle de vie.

7.2.4. Le grand propriétaire

Près de Sāvatti.

Un brahmane, grand propriétaire, paraissait misérable, il était pauvrement vêtu. Il approcha le Maître, échangea en arrivant des paroles courtoises puis conclut leurs salutations aimables et mémorables en s'asseyant convenablement. Quand il fut bien assis, le Maître demanda au brahmane :

– Comment se fait-il, brahmane, que tu sois si misérable et si mal habillé ?

– J'ai à présent quatre fils, honorable Gotama. À la demande de leurs épouses, ils m'ont chassé de mon foyer.

– S'il en est ainsi, brahmane, apprends par cœur les vers suivants et va les réciter dans la salle du conseil quand beaucoup de personnes y seront réunies et que tes fils y seront présents.

« J'étais réjoui de leur naissance, j'avais désiré qu'ils grandissent
« Mais leurs épouses ont demandé de me chasser comme un cochon.
« "Très cher père" me disaient ces misérables coquins.
« Ces démons déguisés en fils ont rejeté le vieillard
« Comme un vieux cheval inutile que l'on prive de sa nourriture
« Et le vieux père de ses enfants mendie à présent chez les autres.
« Mieux vaut un bon bâton que des fils désobéissants
« Il écarte les taureaux dangereux et les chiens enragés
« Il précède dans l'obscurité et procure un appui dans les bourniers.
« Quand on trébuche, il permet de se rétablir. »

¹ Les conditions d'existence dans les vies antérieures.

Le brahmane apprit ces vers par cœur. Puis il alla les réciter dans la salle du conseil alors qu'il y avait beaucoup de monde et que ses fils étaient présents.

Les fils remmenèrent le brahmane chez lui, le baignèrent et lui fournirent chacun un jeu complet de vêtements.

Ensuite le brahmane prit l'un des jeux de vêtements et se rendit auprès du Maître... Quand il fut bien assis, il dit :

– Honorable Gotama, nous autres brahmanes nous cherchons quelle rétribution donner à nos précepteurs. Que l'honorable Gotama accepte cette rétribution du précepteur.

Le Maître accepta par compassion (et contrairement à sa règle).

Alors le brahmane, grand propriétaire, déclara :

– C'est merveilleux, honorable Gotama... ...je cherche refuge... ...aussi longtemps qu'il me restera un souffle de vie.

7.2.10. Le mendiant

Près de Sāvatti.

Un brahmane mendiant approcha le Maître, échangea en arrivant des paroles courtoises puis conclut leurs salutations aimables et mémorables en s'asseyant convenablement. Quand il fut bien assis, il dit au Maître :

– Je suis un mendiant, honorable Gotama. Votre honneur aussi est un mendiant. Y a-t-il quelque différence entre nous ?

Le Maître :

« On n'est pas un vrai mendiant

« Seulement parce qu'on mendie chez les autres.

« Si on suit une règle vénérable

« Non, on n'est pas un vrai mendiant.

« Mais si on exclut les bonnes et les mauvaises actions

« Et qu'on mène sagement la vie sainte en ce monde

« Alors, oui, on est un vrai mendiant. »

Le brahmane mendiant déclara :

– C'est merveilleux, honorable Gotama... ...je cherche refuge... ...aussi longtemps qu'il me restera un souffle de vie.

Thème 8

Vaṅgīsa

8.1. Départ

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le vénérable Vaṅgīsa séjournait près d'Ālavī au Monument de la Colline avec son précepteur Nigrodha Kappa. À cette époque le vénérable Vaṅgīsa était novice, il avait quitté son foyer depuis peu. Ce jour-là on l'avait laissé au monastère pour le garder.

Or un groupe nombreux de femmes parées de tous leurs atours se rendit au Parc de la Colline pour visiter le monastère. Quand le vénérable Vaṅgīsa vit ces femmes, il se sentit découragé et submergé de convoitise. Il pensa :

– Quelle malchance ! Quel manque de chance ! Un véritable échec ! Un vrai manque de réussite ! De la tristesse se présente, la passion m'a envahi. D'où cela provient-il ? Et personne ne se trouve là pour m'aider à chasser ce découragement et à ramener l'allégresse ! Il faut donc que j'expulse moi-même ce découragement et que je rétablisse moi-même l'allégresse. C'est ce qu'il fit. Et aussitôt il composa ces vers¹ :

« Oui, j'avais bien quitté mon foyer pour l'errance
« Quand je fus envahi de pensées galopantes
« Qui bondirent tout soudain de l'obscurité.
« Mille grands princes intrépides archers
« Dans le maniement de l'arc maîtres incontestés
« Peuvent leurs flèches de tous côtés tirer,
« Plus redoutables encore ces femmes qui s'avancent.
« Mais elles ne pourront en rien me troubler
« Si je reste solidement établi sur le chemin
« Car j'ai appris du Grand Témoin,
« Du Bouddha, descendant du soleil,
« La voie qui mène au Dénouement
« Et je m'y trouve heureux. Maintenant que je demeure ainsi
« Tu peux bien t'approcher, vilaine chose,
« Je ferai en sorte, ô mort, que tu ne puisses voir mon chemin. »

8.6. Sāriputta

En ce temps-là le vénérable Sāriputta séjournait, près de Sāvatthi, dans le parc Anāthapiṇḍika du bois Jéta. À ce moment le vénérable instruisait les moines par un discours du dhamma, il les stimulait, les incitait et les enthousiasmait en prononçant des paroles complètes², harmonieuses, claires et choisies pour bien faire comprendre le sens. Et les moines écoutaient cet enseignement avec attention, pleine considération, totalement concentrés et prêtant bien l'oreille.

Conscient de cette situation, le vénérable Vaṅgīsa pensa qu'il devait en faire l'éloge en présence du vénérable Sāriputta par des vers appropriés. Il se leva, arrangea son vêtement sur son épaule, salua le vénérable Sāriputta mains jointes et lui dit :

– Quelque chose me vient, ami Sāriputta, quelque chose me vient.
– Laisse-le venir, ami Vaṅgīsa.

¹ Le vénérable Vaṅgīsa était renommé pour sa capacité à improviser des poèmes.

² En allant au bout des mots et des phrases.

Et le vénérable Vaṅgīsa formula son éloge de cette façon :

« Le grand sage Sāriputta si sagace et si profond
« Sait bien ce qu'est le chemin et ce qu'il n'est pas.
« Il prodigue aux moines son enseignement
« Leur apprend résumés et développements
« Et amène l'évidence de façon aussi fluide
« Que le chant mélodieux du mainate.
« Les moines prêtent bien l'oreille
« À cet enseignement doux comme du miel,
« Accents délicieux et sons harmonieux,
« Le cœur suprêmement joyeux. »

8.12. Vaṅgīsa

En ce temps-là le vénérable Vaṅgīsa séjournait, près de Sāvatti, dans le parc Anāthapiṇḍika du bois Jéta. Le vénérable venait d'atteindre l'Accomplissement ultime et il avait l'expérience du bonheur de la Délivrance. Aussitôt il déclama ces vers :

« Autrefois simples poètes nous allions
« De village en village et de ville en ville.
« Puis nous avons vu le Parfait Bouddha
« En qui nous avons mis notre confiance.
« Il m'a bien montré la réalité,
« Ensembles, domaines, éléments¹.
« Je l'ai bien entendu et j'ai délaissé tout foyer.
« Le Sage Silencieux avait atteint l'Éveil
« Dans l'intérêt de tous ceux, moines et nonnes,
« Qui ont pu voir et suivre la bonne règle.
« Une chance pour moi la présence du Bouddha
« J'ai atteint les trois sciences, réalisé l'enseignement
« Je connais les vies antérieures avec l'œil divin purifié
« J'ai acquis les pouvoirs des trois sciences²
« Et je lis à présent dans l'esprit d'autrui. »

¹ Ensembles, khandha, détaillés dans le chapitre XIV du Visuddhimagga ; domaines, āyatana, et éléments, dhātu, expliqués dans le chapitre XV.

² Vijjā : sciences qui permettent de connaître ses vies antérieures, de connaître la mort et la renaissance des êtres, et de connaître la destruction des contaminations.

Thème 9

Dans la forêt

9.1. Solitude

En ce temps-là un moine séjournait dans la jungle du Kosala.

Or pendant que ce moine se reposait en milieu de journée, il eut des pensées pernicieuses liées à la vie profane. Une divinité qui habitait cette forêt eut pitié de lui. Elle voulut lui faire du bien et s'approcha de lui pour le stimuler en lui disant ces vers :

- « Par désir de solitude dans la jungle tu es venu
- « Mais tes pensées à présent se portent à l'extérieur.
- « Or tu peux rejeter l'attrance pour autrui
- « Rester dans le bien-être, dépourvu de passion,
- « Rejeter les regrets, demeurer vigilant.
- « Dure à traverser la fange des abîmes !
- « Ne garde pas sur toi la poussière des désirs.
- « Un oiseau dont les ailes sont devenues poudreuses
- « S'ébroue vigoureusement pour faire choir la saleté
- « Et de même, un moine énergique, vigilant,
- « S'efforce de se défaire des mauvaises attirances. »

Stimulé par les paroles de cette divinité, le moine intensifia sa pratique.

9.2. Lève-toi !

En ce temps-là un moine séjournait dans la jungle du Kosala.

Or, pendant le repos du milieu de la journée, ce moine dormait. Une divinité qui habitait cette forêt eut pitié de lui. Elle voulut lui être utile et s'approcha de lui pour le stimuler en lui disant ces vers :

- « Lève-toi, moine ! Pourquoi es-tu couché ?
- « À quoi bon dormir ? Serais-tu malade ?
- « Ou frappé par quelque dure épreuve ?
- « Renforce la conviction qui t'a fait quitter ton foyer
- « Ne tombe pas sous le pouvoir du sommeil.
- « Le sot se laisse aller aux plaisirs temporaires et changeants.
- « Mais pourquoi affecteraient-ils le moine errant
- « Qui s'est libéré de tout lien et ne dépend de rien ?
- « Pourquoi affecteraient-ils le moine errant
- « Qui a rejeté les passions, transcendé l'ignorance
- « Et totalement purifié la connaissance ?
- « Pourquoi affecteraient-ils le moine errant
- « Qui a détruit l'aveuglement avec sagesse,
- « Extirpé les contaminations, apaisé peines et soucis ?
- « Pourquoi affecteraient-ils le moine errant
- « Qui œuvre énergiquement, s'entraîne toujours à rester ferme
- « Et qui aspire au Dénouement ?

9.4. Un grand nombre

En ce temps-là un grand nombre de moines séjournaient dans la jungle du Kosala. À la fin des trois mois de la mousson, ils partirent sur les routes. À ce moment, une divinité qui résidait dans cette forêt se lamenta de ne plus les voir et formula ces vers :

- « Comme j'ai du regret aujourd'hui
- « En voyant tous ces sièges trop vides.
- « Où sont-ils partis, ces disciples de Gotama
- « Si instruits, qui parlaient avec brio ?

Une autre divinité lui répondit :

- « Certains sont allés au Māgadha, d'autres au Kosala
- « Et d'autres vers la terre des Vajjis.
- « Sans avoir plus d'attaches que les daims de la forêt
- « Les moines toujours se déplacent, sans foyer. »

9.6. Anuruddha

En ce temps-là le vénérable Anuruddha séjournait dans la jungle du Kosala. Or, une divinité du paradis des Trente-Trois, du nom de Jālinī, qui avait été antérieurement l'épouse du vénérable, s'approcha pour lui dire ces vers :

- « Porte ton esprit là où tu vivais autrefois,
- « Chez les dieux Trente-Trois qui réalisent tous leurs désirs.
- « Entouré par la suite qui t'encensait,
- « Tu brillais au milieu des vierges divines. »

Le vénérable :

- « Mauvais destin que celui des vierges divines
- « Enracinées qu'elles sont dans la croyance à la personne !
- « Mauvais destin que celui des êtres
- « Qui aspirent à rencontrer ces vierges ! »

La divinité :

- « Ils ne connaissent pas le bonheur,
- « Ceux qui ne voient pas Nandana¹
- « Ce séjour pour les dieux et les hommes
- « Ce glorieux paradis des Trente-Trois. »

Le vénérable :

- « Tu ne comprends pas, sotte, ce que disent les Accomplis :
- « Temporaires tous les composants, voués à surgir et s'effacer.
- « Ils apparaissent pour se détruire. Le vrai bonheur : les abandonner.
- « Il n'y aura plus pour moi une autre vie divine, ô Jālinī.
- « Finie la ronde des naissances, plus aucune future existence. »

1 Nandana : un magnifique jardin dans ce paradis

9.7. Nāgadatta

En ce temps-là le vénérable Nāgadatta séjournait dans la jungle du Kosala. Or il allait au village tôt le matin et en revenait tard dans la journée. Une divinité qui habitait cette forêt eut pitié de lui. Elle voulut lui être utile et s'approcha de lui pour le stimuler en lui disant ces vers :

- « Va en temps opportun, Nāgadatta.
 - « En rentrant tard dans la journée, tu passes trop de temps
 - « Avec les villageois dans les joies et les peines.
 - « Je crains que Nāgadatta l'imprudent
 - « Ne s'attache aux familles de donateurs.
 - « Ne tombe surtout pas sous le pouvoir
 - « Du puissant roi de la mort qui met fin à toute chose.
- Stimulé par les paroles de cette divinité, le vénérable intensifia sa pratique.

9.8. La maîtresse de maison

En ce temps-là un moine séjournait dans la jungle du Kosala. Il passait trop de temps avec une famille de donateurs. Une divinité qui habitait cette forêt eut pitié de lui. Elle voulut lui être utile, prit l'apparence de la maîtresse de maison et s'approcha de lui pour le stimuler en lui disant ces vers :

- « Au bord de l'eau, au marché, dans les rues,
- « Les gens se rassemblent et bavardent : et moi ; et toi ; pourquoi ça ? »

Le moine :

- « L'ascète austère doit subir tous ces bruits gênants
- « Sans tomber dans la confusion ni en être perturbé.
- « Celui qui, tel un chevreuil dans les bois, craint le bruit
- « Est faible d'esprit, jamais sa pratique ne peut prospérer. »

9.9. Le Vajjien

En ce temps-là un moine originaire de Vajji séjournait dans la jungle près de Vesālī. Or il y eut à Vesālī une grande fête qui dura toute la nuit. Le moine entendait la musique, les rythmes, les voix, les exclamations, il eut des regrets et composa ces vers :

- « Nous demeurons solitaires dans la forêt
- « Comme de vieilles buches délaissées.
- « Par une nuit telle que celle-ci
- « Y a-t-il plus malheureux que nous ? »

Une divinité qui habitait cette forêt eut pitié de lui. Elle voulut lui être utile et s'approcha de lui pour le stimuler en lui disant ces vers :

- « Tu demeures solitaire dans la forêt
- « Comme une vieille buche délaissée.
- « Nombreux sont ceux qui t'envient
- « À la façon des damnés de l'enfer
- « Jaloux de celui qui monte au ciel. »

Stimulé par les paroles de cette divinité, le moine intensifia sa pratique.

9.10. Apprentissage

En ce temps-là un moine séjournait dans la jungle du Kosala. Il avait beaucoup appris, beaucoup récité, puis il s'était détendu, relâchant ses efforts et se taisant. Une divinité qui habitait cette forêt, n'entendant plus ce moine réciter l'enseignement, s'approcha pour lui dire ces vers :

- « Pourquoi, moine, n'apprends-tu plus
- « Les paroles de vérité en compagnie des moines ?
- « En écoutant l'enseignement, on acquiert sérénité et clarté
- « Ainsi que bonne renommée en cette vie même. »

Le moine :

- « J'ai aspiré aux paroles de vérité
- « Jusqu'à ce que j'arrive au détachement.
- « Et les gens de bien disent qu'une fois le détachement trouvé,
- « On délaisse, par l'ultime connaissance, le vu, l'entendu, le pensé. »

9.11. Pensées pernicieuses

En ce temps-là un moine séjournait dans la jungle du Kosala. Dans la pleine chaleur de la journée il nourrissait de mauvaises pensées : pensées de désir, pensées d'aversion, pensées malveillantes. Une divinité qui habitait cette forêt eut pitié de lui. Elle voulut lui être utile et s'approcha de lui pour le stimuler en lui disant ces vers :

- « Tu es dévoré par ces pensées
- « Ton mental suit la voie pernicieuse.
- « Rejette cette impropriété et pense comme il faut.
- « Appuie-toi sur le Maître, sur l'enseignement
- « Et la communauté. Discipline-toi.
- « Et tu obtiendras la joie, le ravissement,
- « Le bien-être et l'absence de doutes.
- « Avec cette grande joie, tu mettras fin à tout malheur. »

Stimulé par les paroles de cette divinité, le moine intensifia sa pratique.

9.12. Midi

En ce temps-là un moine séjournait dans la jungle du Kosala. Une divinité s'approcha de lui pour lui dire :

- « Il est midi. Les oiseaux se cachent.
- « La grande forêt bruisse. Cela m'effraye. »

Le moine :

- « Il est midi. Les oiseaux se cachent.
- « La grande forêt bruisse. Cela me réjouit. »

Thème 10

Les génies

10.4. Maṇibhadda

En ce temps-là le Maître séjournait dans le Magadha, au sanctuaire Maṇimāla dans le domaine du génie Maṇibhadda. Celui-ci s'approcha du Maître pour déclamer ces vers en sa présence :

« L'homme attentif toujours prospère
« Et son bien-être s'en agrandit.
« Pour lui demain sera mieux qu'aujourd'hui
« Et de la haine il se libère. »

Le Maître :

« L'homme attentif toujours prospère
« Et son bien-être s'en agrandit.
« Pour lui demain sera mieux qu'aujourd'hui
« Mais de la haine point ne se libère.
« C'est celui, en revanche, qui se plaît, jour et nuit,
« À ne nuire à personne
« Et à montrer de la bonté envers tous
« Qui n'aura jamais aucune forme de haine. »

Thème 11

Sakka

11.3.4. Transgression

Près de Sāvatti.

En ce temps-là deux moines se querellèrent et l'un des deux commit une transgression. Puis il reconnut devant l'autre moine qu'il était allé trop loin mais l'autre n'accepta pas ses excuses.

Un groupe de moines vint rapporter l'affaire au Maître... Celui-ci leur dit :

– Il y a deux sortes d'idiots, moines : ceux qui ne voient pas les transgressions comme des transgressions, et ceux qui n'acceptent pas comme il convient les excuses des autres. Et il y a deux sortes de sages : ceux qui voient les transgressions comme des transgressions, et ceux qui acceptent comme il convient les excuses des autres.

« Autrefois, moines, Sakka le maître des dieux apaisa les dieux Trente-trois dans la Salle du bon conseil en leur récitant ces vers :

« Maîtrisez bien votre colère
« N'endommagez pas l'amitié
« Ne critiquez pas ce qui ne doit pas l'être
« Et ne dites pas de méchancetés. »

Livre 2

La causalité

Ce volume traite de dix thèmes successivement :

12. La causalité
13. La compréhension
14. Les éléments
15. Le début inconcevable
16. Kassapa
17. Obtentions et hommages
18. Rahula
19. Les caractéristiques
20. Les comparaisons
21. Les moines

Thème 12

La causalité

12.1.1. La coproduction conditionnée

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Maître séjournait près de Sāvatti, dans le parc Anāthapiṇḍika du bois Jéta.

Là le Maître s'adressa aux moines :

– Moines !

– Oui, Maître, lui répondirent les moines.

Le Maître leur dit ceci :

– Je vais vous enseigner la coproduction conditionnée. Ecoutez et faites bien attention, je vais parler.

– Bien, Maître, répondirent les moines.

Le Maître leur dit ceci :

– En quoi consiste la coproduction conditionnée ?

« C'est dans le cadre de l'aveuglement (ou méconnaissance, ou ignorance, ou illusion, ou ne pas voir les choses telles qu'elles sont : avijjā) que se produisent les activités (ou activités mentales, ou fabrications mentales : saṅkhārā).

« Conditionnée par ces activités, une conscience (ou nouvelle conscience, ou état de conscience : viññāṇam).

« Avec cette conscience, un composé psycho-physique (nāmarūpaṃ).

« Avec ce composé psycho-physique, six facultés sensorielles (ou six domaines : saḷāyatanam).

« En raison de ces facultés sensorielles, un contact (ou rencontre entre un sens, un objet et une conscience : phasso).

« Suite à ce contact, un ressenti (vedanā).

« Suite à ce ressenti, un désir (ou soif : taṇhā).

« Suite à ce désir, un attachement (ou appropriation : upādānam).

« Alimentée par cet attachement, une forme d'existence (ou existence, ou devenir : bhavo).

« Conditionnée par cette forme d'existence, une (nouvelle) naissance (jāti).

« À cause de cette naissance se produisent vieillissement, mort, chagrin, lamentations, douleurs, insatisfaction et désespoir.

« Voilà quelle est l'origine de toute cette masse de malheurs (ou désagréments, ou inconvénients, ou souffrances, ou choses insatisfaisantes, imparfaites : dukkham).

« Voilà ce qu'on appelle coproduction conditionnée (paṭiccasamuppādam).

« Mais si l’aveuglement est stoppé sans aucun reste grâce au (chemin du) détachement (ou désintéret, ou non-implication : virāga), les activités cessent.

« Si les activités cessent, la conscience (résultant de ces activités) cesse elle aussi (il n’apparaît pas de nouvelle conscience).

« Si la conscience cesse, le composé psycho-physique (associé) cesse lui aussi.

« Si le composé psycho-physique cesse, les six facultés sensorielles cessent elles aussi.

« Si les six facultés sensorielles cessent, le contact cesse lui aussi.

« Si le contact cesse, le ressenti cesse lui aussi.

« Si le ressenti cesse, le désir cesse lui aussi.

« Si le désir cesse, l’attachement cesse lui aussi.

« Si l’attachement cesse, l’existence cesse elle aussi.

« Si l’existence cesse, la naissance cesse elle aussi.

« Si la naissance cesse, le vieillissement, la mort, le chagrin, les lamentations, les douleurs, l’insatisfaction et le désespoir cessent tous.

« Ainsi cesse toute cette masse de malheurs. »

Ainsi parla le Maître. Les moines furent satisfaits des paroles du Maître et ils s'en réjouirent.

12.2.8. Timbaruka

Près de Sāvatti...

L’ascète errant Timbaruka vint trouver le Maître. Il échangea en arrivant des paroles courtoises puis conclut leurs salutations aimables et mémorables en s’asseyant convenablement. Quand il fut bien assis, il demanda au Maître :

– Cause-t-on soi-même, honorable Gotama, son bonheur et son malheur (sukhadukkha) ?

– Non, Timbaruka, pas du tout.

– Le bonheur et le malheur, honorable Gotama, seraient-ils causés par autrui ?

– Non, Timbaruka, pas du tout.

– Le bonheur et le malheur seraient-ils alors causés en partie par soi-même, en partie par autrui ?

– Non, Timbaruka, pas du tout.

– Le bonheur et le malheur ne seraient-ils donc causés ni par soi-même ni par autrui, se manifesteraient-ils sans raison (par hasard) ?

– Non, Timbaruka, pas du tout.

– Dans ce cas, honorable Gotama, n’y aurait-il ni bonheur ni malheur ?

– Ce n’est pas, Timbaruka, qu’il n’y ait ni bonheur ni malheur. Il y a vraiment du bonheur et du malheur.

– Se ferait-il que l’honorable Gotama ne connaisse ni le bonheur ni le malheur, qu’il ne les voie pas ?

– Ce n’est pas, Timbaruka, que je ne connaisse pas le bonheur et le malheur, que je ne les voie pas. Je connais bien le bonheur et le malheur, je les vois bien.

– À mes questions sur les causes du bonheur et du malheur, honorable Gotama, tu as répondu “non, pas du tout”, tout en affirmant qu’ils existent vraiment, que tu les connais, que tu les vois. Explique-moi donc le bonheur et le malheur, honorable Gotama, enseigne-les moi.

– De “ceci est le ressenti, ceci ressent”, on passe à “le bonheur et le malheur sont causés par soi-même”. Et cela, je ne le dis pas. De “autre est le ressenti, autre ce qui ressent”, on saute vite à “le bonheur et le malheur sont causés par autrui”. Et cela, je ne le dis pas. Sans tomber dans aucun de ces deux extrêmes, Timbaruka, le Tathāgata montre la réalité de façon médiane :

« C’est dans le cadre de l’aveuglement que se produisent les activités. Conditionnée par ces activités, une conscience... (comme dans le récit précédent) ...voilà quelle est l’origine de toute cette masse de malheurs. Mais si l’aveuglement est stoppé sans aucun reste grâce au détachement, les activités cessent... ...ainsi cesse toute cette masse de malheurs. »

Alors l’ascète errant Timbaruka s’exclama :

– C’est merveilleux, honorable Gotama... ...je cherche refuge... ...aussi longtemps qu’il me restera un souffle de vie.

12.3.2. Les dix forces

Près de Sāvatti...

Le Maître dit ceci :

– Le Tathāgata possède les dix forces, moines, les quatre assurances¹, il est conscient d'avoir la stabilité intrépide d'un grand taureau (lequel, campé sur ses quatre pattes ne craint aucun ennemi), il pousse le rugissement du lion au milieu des assemblées et fait tourner la roue suprême (brahmacakka) :

« Ainsi est l'apparence physique (rūpaṃ), ainsi apparaît-elle, ainsi disparaît-elle.

« Ainsi est le type de ressenti (vedanā), ainsi apparaît-il, ainsi disparaît-il.

« Ainsi est la perception (saññā), ainsi apparaît-elle, ainsi disparaît-elle.

« Ainsi sont les activités (saṅkhārā), ainsi apparaissent-elles, ainsi disparaissent-elles.

« Ainsi est la conscience (viññāṇaṃ), ainsi apparaît-elle, ainsi disparaît-elle.

« Ceci étant, cela existe. Ceci apparaissant, cela apparaît. Ceci s'arrêtant, cela s'arrête. À savoir : c'est dans le cadre de l'aveuglement que se produisent les activités. Conditionnée par les activités, une conscience... (comme dans les récits précédents) ...voilà quelle est l'origine de toute cette masse de malheurs. Mais si l'aveuglement est stoppé sans aucun reste grâce au détachement, les activités cessent... ...ainsi cesse toute cette masse de malheurs.

« Ainsi, moines, mon enseignement est bien énoncé, bien exposé, révélé, clair et sans défaut. Mon enseignement bien énoncé, bien exposé, révélé, clair et sans défaut peut faire qu'un fils de bonne famille qui a quitté son foyer par conviction s'exerce avec énergie en pensant : "Je maintiendrai cette vigueur tant que ne sera pas obtenu ce qui s'acquiert par la persévérance, la vigueur et les efforts dont sont capables les hommes, même s'il faut perdre la peau, les tendons, les os et laisser sécher la chair et le sang du corps".

« L'indolent se conduit mal, moines, il est affecté par des défauts pernicieux et manque le grand but ultime. L'énergique, au contraire, se conduit bien, est dépourvu de défauts pernicieux et réalise le grand but ultime. Ce n'est pas par (un cheminement) inférieur, moines, qu'on peut atteindre le (but) supérieur. C'est par le supérieur qu'on atteint le supérieur. La vie sainte doit « être bue comme de la crème (appréciée, savourée) ». Le guide est là devant vous. Par conséquent, moines, soyez énergiques pour atteindre ce qui n'a pas encore été atteint, pour réaliser ce qui n'a pas été réalisé, pour voir de vos propres yeux ce qui ne l'a pas encore été. Et vous devez vous exercer en pensant : "Ainsi, notre départ du foyer n'aura pas été vain, mais fructueux et profitable. Et ceux grâce auxquels nous bénéficions de vêtements, de nourriture, de logement et de soins médicaux recueilleront de grands bénéfices et de grands avantages de cet acte".

« Voir son propre intérêt, moines, permet de parfaire la diligence. Voir l'intérêt d'autrui permet de parfaire la diligence. Voir l'un et l'autre intérêts permet de parfaire la diligence. »

12.3.3. Cause

Près de Sāvatti...

Le Maître dit ceci :

– C'est pour celui qui connaît et qui voit, moines, que je proclame la destruction (khaya) des contaminations (āsaṃ), pas pour celui qui ne connaît pas et ne voit pas. Que doit-il connaître, que doit-il voir pour que les contaminations soient détruites ? "Ainsi est l'apparence physique, ainsi apparaît-elle, ainsi disparaît-elle. Ainsi est le ressenti, ainsi apparaît-il, ainsi disparaît-il. Ainsi est la perception, ainsi apparaît-elle, ainsi disparaît-elle. Ainsi sont les activités, ainsi apparaissent-elles, ainsi disparaissent-elles. Ainsi est la conscience, ainsi apparaît-elle, ainsi disparaît-elle" : voilà ce qu'il faut connaître, voilà ce qu'il faut voir pour que les contaminations soient détruites.

« Et je dis, moines, que la connaissance de la destruction lors de l'effacement (de tout le conditionné, allusion au quatrième et dernier chemin, celui de l'Accomplissement ultime) a une cause (ou base, ou support : upanīsa), qu'elle ne se produit pas sans cause. Quelle est la cause de cette connaissance de la destruction ? Il faut répondre : la délivrance (vimutti).

« Et je dis, moines, que la délivrance a une cause, qu'elle ne se produit pas sans cause. Quelle est la cause de cette délivrance ? Il faut répondre : le détachement (virāga).

« Et je dis, moines, que le détachement a une cause, qu'il ne se produit pas sans cause. Quelle est la cause du détachement ? Il faut répondre : le désenchantement (nibbidā).

« Et je dis, moines, que le désenchantement a une cause, qu'il ne se produit pas sans cause. Quelle est la cause du désenchantement ? Il faut répondre : la connaissance et vision des choses telles qu'elles sont (yathābhūtañāḍassana).

¹ Les dix forces (bala) et les quatre assurances (vesārajja) sont développées dans le Mahāsīhanādasutta du Majjhima Nikāya, page 112 du recueil La vision juste.

« Et je dis, moines, que la connaissance et vision des choses telles qu'elles sont a une cause, qu'elle ne se produit pas sans cause. Quelle est la cause de cette connaissance et vision des choses telles qu'elles sont ? Il faut répondre : la concentration aiguë (samādhī).

« Et je dis, moines, que la concentration aiguë a une cause, qu'elle ne se produit pas sans cause. Quelle est la cause de cette concentration aiguë ? Il faut répondre : une grande félicité (ou bien-être, ou bonheur : sukha).

« Et je dis, moines, que cette grande félicité a une cause, qu'elle ne se produit pas sans cause. Quelle est la cause de cette grande félicité ? Il faut répondre : un grand calme (passaddhī).

« Et je dis, moines, que ce grand calme a une cause, qu'il ne se produit pas sans cause. Quelle est la cause de ce grand calme ? Il faut répondre : une grande joie (pīti).

« Et je dis, moines, que cette grande joie a une cause, qu'elle ne se produit pas sans cause. Quelle est la cause de cette grande joie ? Il faut répondre : une satisfaction (pāmojja, forme faible de pīti).

« Et je dis, moines, que cette satisfaction a une cause, qu'elle ne se produit pas sans cause. Quelle est la cause de cette satisfaction ? Il faut répondre : la résolution (de sortir du malheur, ou conviction : saddhā).

« Et je dis, moines, que cette résolution a une cause, qu'elle ne se produit pas sans cause. Quelle est la cause de cette résolution ? Il faut répondre : les désagréments (de la vie, ou malheur : dukkha).

« Et je dis, moines, que ces désagréments ont une cause, qu'ils ne sont pas sans cause. Quelle est la cause de ces désagréments ? Il faut répondre : la naissance (jāti).

« Et je dis, moines, que cette naissance a une cause, qu'elle ne se produit pas sans cause. Quelle est la cause de cette naissance ? Il faut répondre : l'existence (sous sa forme active, ou devenir : bhavo).

« Et je dis, moines, que cette existence a une cause, qu'elle ne se produit pas sans cause. Quelle est la cause des (activités de) cette existence (qui causent une nouvelle naissance) ? Il faut répondre : un attachement (upādāna).

« Et je dis, moines, que cet attachement a une cause, qu'il ne se produit pas sans cause. Quelle est la cause de cet attachement ? Il faut répondre : un désir (ou soif : taṇhā).

« Et je dis, moines, que ce désir a une cause, qu'il ne se produit pas sans cause. Quelle est la cause de ce désir ? Il faut répondre : un ressenti (vedanā)... (et le texte remonte la chaîne de la causalité) ...un contact ...les facultés sensorielles ...le composé psycho-physique ...une conscience ...les activités.

« Et je dis, moines, que ces activités ont une cause, qu'elles ne sont pas sans cause. Quelle est la cause de ces activités ? Il faut répondre : L'aveuglement.

« Ainsi, moines, avec l'aveuglement comme cause, les activités. Avec les activités comme cause, une conscience. Avec la conscience comme cause, le composé psycho-physique. Avec le composé psycho-physique comme cause, les facultés sensorielles. Avec les facultés sensorielles comme cause, un contact. Avec le contact comme cause, un ressenti. Avec le ressenti comme cause, un désir. Avec le désir comme cause, un attachement. Avec l'attachement comme cause, l'existence. Avec l'existence comme cause, une naissance. Avec la naissance comme cause, les désagréments. Avec les désagréments comme cause, une résolution. Avec la résolution comme cause, une satisfaction. Avec la satisfaction comme cause, une grande joie. Avec la grande joie comme cause, un grand calme. Avec le grand calme comme cause, une grande félicité. Avec la grande félicité comme cause, une concentration aiguë. Avec la concentration aiguë comme cause, la connaissance et vision des choses telles qu'elles sont. Avec la connaissance et vision des choses telles qu'elles sont comme cause, le désenchantement. Avec le désenchantement comme cause, le détachement. Avec le détachement comme cause, la délivrance. Avec la délivrance comme cause, la connaissance de la destruction.

« Quand le dieu des nuages fait pleuvoir fortement sur le sommet d'une montagne, l'eau coule inonde d'abord, en suivant la pente, les craquelures de la montagne, les rigoles et les ruisselets. Puis, ceux-ci une fois saturés, elle emplit les petites mares, ensuite les lacs de montagne. L'eau de ces lacs se déverse à son tour dans les torrents, l'eau des torrents va dans les fleuves, lesquels alimentent finalement le grand océan.

« De la même façon, moines, avec l'aveuglement comme cause, les activités. Avec les activités comme cause, une conscience... (tout le paragraphe se répète jusqu'à) ...Avec le détachement comme cause, la délivrance. Avec la délivrance comme cause, la connaissance de la destruction. »

12.4.8. Intentions

Près de Sāvatti...

Le Maître dit ceci :

– Intentions, projets et tendances enfouies, tout cela, moines, entretient la persistance de la conscience. Quand ces soutiens sont présents, la conscience y trouve un support constant. Et si cette conscience affermie s’amplifie, une nouvelle existence se produira par la suite. Avec cette nouvelle existence se manifesteront naissance, vieillissement, mort, chagrin, lamentations, douleurs, insatisfaction et désespoir. Ainsi apparaîtra toute cette masse de malheurs.

« S’il n’y a, moines, ni intentions ni projets, mais encore des tendances enfouies, elles entretiennent la persistance de la conscience. Avec la présence de ce soutien, la conscience trouve un support constant. Et si cette conscience affermie s’amplifie, une nouvelle existence se produira par la suite. Avec cette nouvelle existence se manifesteront naissance, vieillissement, mort, chagrin, lamentations, douleurs, insatisfaction et désespoir. Ainsi apparaîtra toute cette masse de malheurs.

« Mais si, moines, il n’y a plus ni intentions ni projets ni tendances enfouies, rien ne vient plus entretenir la persistance de la conscience. En l’absence de soutien, la conscience ne trouve plus de support constant. Et s’il n’y a plus de conscience affermie qui puisse s’amplifier, il n’y aura pas non plus de nouvelle existence par la suite. Sans nouvelle existence s’arrêteront naissance, vieillissement, mort, chagrin, lamentations, douleurs, insatisfaction et désespoir. Ainsi s’arrêtera toute cette masse de malheurs. »

12.5.9. Le disciple immaculé

Près de Sāvatti...

Le Maître dit ceci :

– Moines, le disciple immaculé (ariya) et bien instruit (sutavant) ne pense pas : “Qu’en est-il de ceci ? Que doit-il y avoir pour qu’il y ait ceci ? Qu’est-ce qui doit apparaître pour que ceci apparaisse ? (Que doit-il y avoir pour qu’il y ait des activités ? Que doit-il y avoir pour qu’il y ait une conscience ?) Que doit-il y avoir pour qu’il y ait un composé psycho-physique ? Que doit-il y avoir pour qu’il y ait les six facultés sensorielles ? Que doit-il y avoir pour qu’il y ait un contact ? Que doit-il y avoir pour qu’il y ait un ressenti ? Que doit-il y avoir pour qu’il y ait un désir ? Que doit-il y avoir pour qu’il y ait de l’attachement ? Que doit-il y avoir pour qu’il y ait l’existence ? Que doit-il y avoir pour qu’il y ait une naissance ? Que doit-il y avoir pour qu’il y ait le vieillissement et la mort ?”

« Au contraire, moines, le disciple immaculé et bien instruit sait par lui-même, sans dépendre d’autrui : “Ceci étant, cela se produit. En raison de l’apparition de ceci, cela apparaît. Quand il y a l’aveuglement, il y a des activités. Quand il y a des activités, il y a une conscience. Quand il y a une conscience, il y a le composé psycho-physique. Quand il y a le composé psycho-physique, il y a les six facultés sensorielles. Quand il y a les six facultés sensorielles, il y a un contact. Quand il y a un contact, il y a un ressenti. Quand il y a un ressenti, il y a un désir. Quand il y a un désir, il y a de l’attachement. Quand il y a de l’attachement, il y a l’existence. Quand il y a l’existence, il y a la naissance. Quand il y a la naissance, il y a le vieillissement et la mort.” Et il sait avec sagacité : “Ainsi apparaît le monde”.

« De plus, moines, le disciple immaculé et bien instruit ne pense pas : “Qu’en est-il de ceci ? Que doit-il ne pas y avoir pour qu’il n’y ait pas ceci ? Qu’est-ce qui doit s’arrêter pour que ceci s’arrête ? Que doit-il ne pas y avoir pour qu’il n’y ait pas d’activités ? Que doit-il ne pas y avoir pour qu’il n’y ait pas de conscience ? Que doit-il ne pas y avoir pour qu’il n’y ait pas de composé psycho-physique ? Que doit-il ne pas y avoir pour qu’il n’y ait pas les six facultés sensorielles ? Que doit-il ne pas y avoir pour qu’il n’y ait pas de contact ? Que doit-il ne pas y avoir pour qu’il n’y ait pas de ressenti ? Que doit-il ne pas y avoir pour qu’il n’y ait pas de désir ? Que doit-il ne pas y avoir pour qu’il n’y ait pas d’attachement ? Que doit-il ne pas y avoir pour qu’il n’y ait pas d’existence ? Que doit-il ne pas y avoir pour qu’il n’y ait pas de naissance ? Que doit-il ne pas y avoir pour qu’il n’y ait pas de vieillissement et de mort ?

« Au contraire, moines, le disciple immaculé et bien instruit sait par lui-même, sans dépendre d’autrui : “Ceci n’étant pas, ceci ne se produit pas. En raison de l’arrêt de ceci, cela s’arrête. S’il n’y a pas d’aveuglement, il n’y a pas non plus d’activités. S’il n’y a pas d’activité, il n’y a pas non plus de conscience. S’il n’y a pas de conscience, il n’y a pas non plus de composé psycho-physique. S’il n’y a pas

de composé psycho-physique, il n'y a pas non plus les six facultés sensorielles. S'il n'y a pas les six facultés sensorielles, il n'y a pas non plus de contact. S'il n'y a pas de contact, il n'y a pas non plus de ressenti. S'il n'y a pas de ressenti, il n'y a pas non plus de désir. S'il n'y a pas de désir, il n'y a pas non plus d'attachement. S'il n'y a pas d'attachement, il n'y a pas non plus d'existence. S'il n'y a pas d'existence, il n'y a pas non plus de naissance. Et s'il n'y a pas de naissance, il n'y a pas non plus de vieillissement et de mort." Et il sait avec sagacité : "Ainsi s'arrête ce monde".

« Dans la mesure, moines, où le disciple immaculé connaît avec sagacité, telles qu'elles se produisent, l'apparition et la disparition du monde, on dit que ce moine, ce disciple immaculé, est doué de la bonne vue, qu'il a la vision, est arrivé à cette pure réalité (dhamma), voit cette réalité profonde, connaît à la façon de ceux qui s'exercent (sekkha), a l'expérience de ceux qui s'exercent, qu'il est entré dans le courant de la réalité, possède la sagacité perçante immaculée et frappe à la porte de l'immortalité (amata). »

12.6.2. Attachement

Près de Sāvatti...

Le Maître dit ceci :

– Moines, chez celui qui considère assidument l'agrément des choses qui sont sources d'attachement, le désir s'accroît. Conditionné par ce désir, un attachement se produit. Alimentée par cet attachement, une forme d'existence. Conditionnée par cette forme d'existence, une naissance. À cause de cette naissance, le vieillissement, la mort, le chagrin, les lamentations, les douleurs, l'insatisfaction et le désespoir. Ainsi se produit toute cette masse de malheurs.

« Si un grand feu de dix, de vingt, de trente ou même de quarante charretées de bois flambe, et qu'un homme vient y jeter de temps à autre de la paille sèche, des bouses sèches et du bois sec, ce feu ainsi nourri, ainsi alimenté¹, peut brûler pendant très longtemps. De la même façon, chez celui qui considère assidument l'agrément des choses qui sont sources d'attachement, le désir s'accroît. Conditionné par ce désir... ...Ainsi se produit toute cette masse de malheurs.

« Mais, moines, chez celui qui considère assidument l'inconvénient des choses qui sont sources d'attachement, le désir cesse. Suite à l'arrêt du désir, l'attachement s'arrête. Suite à l'arrêt de l'attachement, l'existence s'arrête. Suite à l'arrêt de l'existence, la naissance s'arrête. Suite à l'arrêt de la naissance, le vieillissement, la mort, le chagrin, les lamentations, les douleurs, l'insatisfaction et le désespoir s'arrêtent. Ainsi s'arrête toute cette masse de malheurs.

« Si un grand feu de dix, de vingt, de trente ou même de quarante charretées de bois flambe, et que l'homme ne vient pas y jeter de temps à autre de la paille sèche, des bouses sèches ou du bois sec, ce grand feu que plus rien n'alimente va s'éteindre par manque d'aliments, une fois les combustibles antérieurs consumés. De la même façon, chez celui qui considère assidument l'inconvénient des choses qui sont sources d'attachement, le désir cesse. Suite à l'arrêt du désir... ... Ainsi s'arrête toute cette masse de malheurs. »

12.7.3. La chair du fils

Près de Sāvatti...

Le Maître dit ceci :

– Il y a quatre aliments (āhāra), moines, qui soutiennent les êtres existants et qui aident ceux qui cherchent à prendre naissance. Quels sont-ils ? L'aliment en bouchées, grossier ou raffiné, le contact en deuxième, la volonté mentale en troisième et la conscience en quatrième. Tels sont les quatre aliments qui soutiennent les êtres existants et qui aident ceux qui cherchent à prendre naissance.

« Comment faut-il voir l'aliment en bouchées (kabalīkāra āhāra), moines ? Supposez qu'un homme et sa femme se soient engagés avec de maigres provisions pour une longue route dans une forêt dangereuse en emmenant leur fils unique, leur fils chéri. Pendant leur voyage dans cette sauvagerie, leurs provisions s'épuisent, se terminent, alors qu'ils sont encore loin d'avoir traversé la forêt. Le couple se dit : "Nos rares provisions sont épuisées et il reste encore un long parcours. Nous pourrions tuer ce fils unique que nous chérissons tant, en prélever les morceaux durs et les parties tendres, manger la chair de notre fils et finir grâce à cette nourriture de traverser la forêt. Ne périssons pas tous les trois." Ils tuent donc leur fils unique, le dépècent, en mangent la chair et finissent de traverser la forêt. Ils mangent la chair de leur fils et se frappent la poitrine : "Où va notre fils unique ! Où va notre fils unique !"

¹ Alimentation d'un feu et attachement sont le même mot, upādāna, dans la langue canonique.

« Qu'en pensez-vous, moines ? Ont-ils mangé cette nourriture pour s'amuser ? Ont-ils mangé cette nourriture pour être vigoureux (comme des lutteurs) ? Ont-ils mangé cette nourriture pour embellir leurs formes ? Ont-ils mangé cette nourriture pour avoir un teint éclatant ?

– Certainement pas, Maître.

– N'ont-ils pas mangé cette nourriture uniquement pour traverser la forêt dangereuse ?

– Si, Maître.

– Je dis, moines, qu'il faut voir l'aliment en bouchées de la même façon. Quand l'aliment en bouchées est pleinement connu¹, l'enchantement des cinq plaisirs sensoriels est pleinement connu lui aussi. Quand l'enchantement des cinq plaisirs sensoriels est pleinement connu, il n'y a plus de chaîne qui puisse faire revenir le disciple purifié (ariya) en ce monde.

« Comment faut-il voir l'aliment que représente le contact (phassa : rencontre d'une faculté sensorielle, d'un objet et d'une conscience), moines ? Supposez qu'une vache dépouillée de sa peau s'appuie contre un mur, les petites bêtes qui vivent sur ce mur la mordraient. Si elle s'appuie contre un arbre, les bêtes qui vivent dans l'arbre la mordraient. Si elle se trouve dans l'eau, les bêtes qui vivent dans l'eau la mordraient. Si elle se trouve en plein air, les animaux qui évoluent dans l'air la mordraient. Quel que soit l'endroit où se trouve la vache, des animaux la mordent. Je dis, moines, qu'il faut voir l'aliment qu'est le contact de la même façon. Quand cet aliment du contact est pleinement connu, les trois types de ressenti (agréable, désagréable et neutre) sont pleinement connus eux aussi. Et quand les trois types de ressenti sont pleinement connus, le disciple purifié n'a plus rien à faire, je l'affirme.

« Comment faut-il voir l'aliment que constitue la volonté mentale (manosañcetanā), moines ? Supposez qu'il y ait un puits de charbons ardents plus profond qu'un homme, plein de braises ne produisant ni flammes ni fumée. Un homme désireux de vivre et de ne pas mourir, aspirant au bonheur et fuyant le malheur, s'en approcherait. Mais deux hommes vigoureux l'attraperaient par les bras et le pousseraient vers le puits de braises. L'homme voudrait s'en écarter, il aspirerait à s'en écarter, il souhaiterait s'en éloigner. Pourquoi ? Parce qu'il comprendrait que s'il tombe dans ce puits de braises, il en mourrait ou y connaîtrait des douleurs d'une intensité mortelle. Je dis, moines, qu'il faut voir l'aliment de la volonté mentale de la même façon. Quand l'aliment de la volonté mentale est pleinement connu, les trois formes de désir (désirs sensoriels, désir d'existence et désir de disparition) sont pleinement connues elles aussi. Et quand les trois formes de désir sont pleinement connues, le disciple purifié n'a plus rien à faire, je l'affirme.

« Comment faut-il voir l'aliment que constitue la conscience (viññāṇa), moines ? Supposez qu'on attrape un voleur malfaisant et qu'on le présente au roi : "Voici, divin roi, un voleur malfaisant. Punis-le comme tu le veux." Le roi pourrait dire :

– Allez, frappez-le ce matin de cent coups de lance.

Et on le frapperait le matin de cent coups de lance.

À midi le roi demanderait :

– Hé ! Où en est-on avec cet homme ?

– Pour le moment, divin roi, il est encore en vie.

– Allez, frappez-le ce midi de cent coups de lance.

Et on le frapperait à midi de cent coups de lance.

Le soir, le roi demanderait :

– Hé ! Où en est-on avec cet homme ?

– Pour le moment, divin roi, il est encore en vie.

– Allez, frappez-le ce soir de cent coups de lance.

Et on le frapperait le soir de cent coups de lance.

Qu'en pensez-vous, moines ? Cet homme qui aurait reçu trois cents coups de lance au cours de la journée ne ressentirait-il pas de fortes douleurs et une grande détresse ?

– Même s'il était frappé une seule fois, Maître, il aurait de la douleur et de la détresse. Alors, que dire de trois cents coups ?

– Je dis, moines, qu'il faut voir l'aliment de la conscience de la même façon. Quand l'aliment de la conscience est pleinement connu, le composé psycho-physique est pleinement connu lui aussi. Et quand le composé psycho-physique est pleinement connu, le disciple purifié n'a plus rien à faire, je l'affirme. »

¹ Pariññāta : connaître l'aliment, en connaître les caractéristiques (temporaire, insatisfaisant, etc.), éliminer les perceptions de permanence, de bonheur, etc.

12.7.5. La ville

Près de Sāvatti...

Le Maître dit ceci :

– Avant ma pleine réalisation (sambodhā), moines, alors que je n'étais encore que bodhisatta et non parfait Bouddha, j'ai pensé : "Ah ! ce monde est pris dans les épreuves : on naît, on vieillit, on meurt, on s'en va, on réapparaît, et nul ne connaît d'échappatoire au malheur du changement¹, au vieillissement et à la mort. Quand trouvera-t-on comment échapper à ce malheur du vieillissement et de la mort ?"

« Et je me suis demandé : "Qu'est-ce qui doit exister pour qu'il y ait vieillissement et mort ? Quelle cause pour le vieillissement et la mort ?" Alors que j'y prêtais pleinement attention, je réalisai : "Il faut une naissance pour qu'il y ait vieillissement et mort, la naissance cause le vieillissement et la mort".

« Ensuite, moines, je me suis demandé : "Qu'est-ce qui doit exister pour qu'il y ait naissance ? Quelle cause pour la naissance ?" Alors que j'y prêtais pleinement attention, je réalisai : "Il faut l'existence (ou devenir : bhava)... et de même ...l'attachement... ...le désir... ...le ressenti... ...le contact... ...les six facultés sensorielles... ...le composé psycho-physique... ... Et je me demandai : "Qu'est-ce qui doit exister pour qu'il y ait le composé psycho-physique ? Quelle cause pour le composé psycho-physique ?" Alors que j'y prêtais pleinement attention, je réalisai : "Il faut une conscience pour qu'il y ait le composé psycho-physique, la conscience est cause du composé psycho-physique".

« Puis, moines, je me suis demandé : "Qu'est-ce qui doit exister pour qu'il y ait une conscience ? Quelle cause pour la conscience ?" Alors que j'y prêtais pleinement attention, je réalisai : "Il faut le composé psycho-physique pour qu'il y ait une conscience, le composé psycho-physique est cause de la conscience". Là, j'ai pensé : "La conscience revient en arrière², elle ne va pas au-delà du composé psycho-physique. On naît, on vieillit, on meurt, on s'en va et on réapparaît dans la mesure où la conscience apparaît sous condition du composé psycho-physique, le composé psycho-physique sous condition de la conscience, les six facultés sensorielles sous condition du composé psycho-physique, le contact... ... Ainsi se produit toute cette masse de malheurs". L'œil capable de voir ces choses inouïes s'ouvrit : "voici l'origine (samudaya)". La connaissance (ñāṇam) apparut, et la sagacité (pañña), et la sagesse (vijjā) et la clarté (āloka).

« Puis, moines, je me suis demandé : "Qu'est-ce qui doit ne pas exister pour qu'il n'y ait ni vieillissement ni mort ? Qu'est-ce qui doit cesser pour que le vieillissement et la mort cessent ?" Alors que j'y prêtais pleinement attention, je réalisai : "Sans naissance, pas de vieillissement ni de mort ; l'arrêt de la naissance entraîne l'arrêt du vieillissement et de la mort". Je me demandai ensuite : "Qu'est-ce qui doit ne pas exister pour qu'il n'y ait pas de naissance ? Qu'est-ce qui doit cesser pour que la naissance cesse ?" Alors que j'y prêtais pleinement attention, je réalisai : "Sans l'existence, pas de naissance ; il faut que l'existence cesse pour que la naissance cesse"... et de même ...l'attachement... ...le désir... ...le ressenti... ...le contact... ...les six facultés sensorielles... ...le composé psycho-physique... ... Je me demandai ensuite : "Qu'est-ce qui doit ne pas exister pour qu'il n'y ait pas de composé psycho-physique ? Qu'est-ce qui doit cesser pour que le composé psycho-physique cesse ?" Alors que j'y prêtais pleinement attention, je réalisai : "Sans conscience, pas de composé psycho-physique ; il faut que la conscience cesse pour que le composé psycho-physique cesse".

« Puis, moines, je me suis demandé : "Qu'est-ce qui doit ne pas exister pour qu'il n'y ait pas de conscience ? Qu'est-ce qui doit cesser pour que la conscience cesse ?" Alors que j'y prêtais pleinement attention, je réalisai : "Sans le composé psycho-physique, pas de conscience ; il faut que le composé psycho-physique cesse pour que la conscience cesse".

« Puis, moines, j'ai pensé : "J'ai trouvé le chemin de la réalisation (bodhi), à savoir : par la cessation du composé psycho-physique, la cessation de la conscience ; par la cessation de la conscience, la cessation du composé psycho-physique ; par la cessation du composé psycho-physique, la cessation des six facultés sensorielles ; par la cessation des six facultés sensorielles... ... Ainsi cesse toute cette masse de malheurs". L'œil capable de voir ces choses inouïes s'ouvrit : "voici la cessation (nirodha)". La connaissance apparut, et la sagacité, et la sagesse et la clarté.

¹ En faisant dériver panimassa de pra-ni-MĀ. Inconnu dans le dictionnaire de la Pali Text Society, ignoré dans la traduction anglaise de Mrs. Rhys Davids.

² Lors d'une renaissance à cause des conditions, et lors de vipassanā en raison de l'objet.

« Supposez, moines, qu'un homme se promène dans des collines boisées et voie un ancien chemin auparavant bien droit, autrefois fréquenté par les hommes. Il pourrait s'y engager. En le suivant il verrait une ville antique, une ancienne capitale, autrefois habitée par les hommes, ornée de parcs, de bosquets et de bassins, avec de bonnes fondations et pleine d'agréments. L'homme irait dire au roi ou au grand vizir : "Veuillez savoir, seigneur, que je me promenais dans les collines boisées quand j'ai vu un ancien chemin bien droit autrefois fréquenté par les hommes, je m'y suis engagé et, en le suivant, je suis tombé sur une ville antique, une ancienne capitale autrefois habitée, parée de parcs, de bosquets et de bassins, avec de bonnes fondations et pleine d'agréments. Faites reconstruire cette ville, seigneur". Le roi ou le grand vizir ferait reconstruire cette ville, qui deviendrait par la suite prospère, opulente, renommée, riche en êtres humains, en plein essor. De la même façon, moines, j'ai vu un antique chemin suivi autrefois par les parfaits Bouddhas des temps passés.

« Et quel est, moines, cet ancien chemin bien droit qu'ont suivi les parfaits Bouddhas des temps passés ? Le pur octuple chemin, à savoir vision juste, dessein juste, parole juste, action juste, subsistance juste, effort juste, vigilance juste et concentration juste. Voilà quel est l'ancien chemin tout droit qu'ont suivi les parfaits Bouddhas des temps passés. Je l'ai suivi. En le suivant, j'ai connu directement le vieillissement et la mort, j'ai connu directement l'origine du vieillissement et de la mort, j'ai connu directement l'arrêt du vieillissement et de la mort et j'ai connu directement le chemin qui mène à l'arrêt du vieillissement et de la mort.

« Je l'ai suivi. En le suivant, j'ai connu directement la naissance, j'ai connu directement l'origine de la naissance, j'ai connu directement l'arrêt de la naissance et j'ai connu directement le chemin qui mène à l'arrêt de la naissance. Je l'ai suivi. En le suivant, j'ai connu directement l'existence... ..l'attachement... ..le désir... ..le ressenti... ..le contact... ..les six facultés sensorielles... ..le composé psycho-physique... ..la conscience... .. Je l'ai suivi. En le suivant, j'ai connu directement les activités, j'ai connu directement l'origine des activités, j'ai connu directement l'arrêt des activités et j'ai connu directement le chemin qui mène à l'arrêt des activités.

« L'ayant connu directement, je l'ai montré aux moines, aux nonnes, aux laïcs hommes et femmes. Cette vie sainte est heureuse, riche, ample, reconnue par beaucoup, largement diffusée et bien enseignée chez les dieux et chez les hommes. »

12.9.1. Maître

Près de Sāvatti...

Le Maître dit ceci :

– Quiconque ne connaît pas et ne voit pas tels qu'ils sont le vieillissement et la mort... ou qui ne voit pas telle qu'elle est l'origine du vieillissement et de la mort... ou qui ne voit pas telle qu'elle est la cessation du vieillissement et de la mort... ou qui ne voit pas tel qu'il est le chemin qui mène à cette cessation, doit chercher un maître afin de connaître tout cela tel que c'est.

« De même, quiconque ne connaît pas la naissance, son origine, sa cessation et le chemin qui mène à cette cessation... l'existence... l'attachement... le désir... le ressenti... le contact... les six facultés sensorielles... le composé psycho-physique... la conscience... les activités, leur origine, leur cessation et le chemin qui mène à cette cessation, doit chercher un maître afin de connaître tout cela tel que c'est.

« En outre, quiconque ne connaît pas et ne voit pas tels qu'ils sont le vieillissement, la mort et tout le reste... doit s'exercer à les connaître... doit s'employer à les connaître... doit aspirer à les connaître... doit consacrer une grande énergie pour les connaître... doit surmonter les obstacles à cette connaissance... doit mettre tout son zèle à les connaître... doit agir avec vigueur pour les connaître... doit mettre toute sa persévérance à les connaître... doit être attentif à les connaître... doit être pleinement conscient pour les connaître... et doit ne pas relâcher son attention pour les connaître...

Thème 14

Les éléments

14.1.1. Diversité des éléments

Près de Sāvatti...

Le Maître dit ceci :

– Je vais vous enseigner, moines, les éléments (ou strates, ou ingrédients, ou minerais : dhātu) dans leur diversité. Écoutez et faites bien attention, je vais parler.

– Bien, Maître, lui répondirent les moines.

Et le Maître dit ceci :

– Quels sont les différents éléments ? Il y a l'élément œil (faculté de voir), l'élément visible (rūpa) et l'élément de conscience associé à l'œil ; l'élément oreille (faculté d'entendre), l'élément audible et l'élément de conscience associé à l'oreille ; l'élément nez (faculté de sentir), l'élément odorant et l'élément de conscience associé au nez ; l'élément langue (faculté de goûter), l'élément sapide et l'élément de conscience associé à la langue ; l'élément collection corporelle (kāya : faculté de ressentir le toucher, dispersée dans le corps), l'élément tangible et l'élément de conscience associé au corps ; l'élément faculté de connaître (manas), l'élément connaissable et l'élément de conscience associé à la faculté de connaître. Voilà, moines, ce qu'on nomme diversité des éléments.

14.1.7. Diversité des perceptions

Près de Sāvatti...

Le Maître dit ceci :

– En raison de la diversité des éléments, moines, il y a la diversité des perceptions (saññā). En raison de la diversité des perceptions, la diversité des conceptions (saṅkappa). En raison de la diversité des conceptions, la diversité des aspirations (chanda). En raison de la diversité des aspirations, la diversité des engouements (ou passions : pariḷāha). En raison de la diversité des engouements, la diversité des buts recherchés (ou quêtes : pariyesanā).

« Et quels sont ici, moines, les différents éléments ? Élément visible, élément audible, élément odorant, élément sapide, élément tangible, élément connaissable : voilà ce qu'on nomme diversité des éléments.

« Et quels sont, moines, les différents éléments en raison desquels il y a différentes perceptions ? Quelles sont les différentes perceptions en raison desquelles il y a différentes conceptions ? Quelles sont les différentes conceptions en raison desquelles il y a différentes aspirations ? Quelles sont les différentes aspirations en raison desquelles il y a différents engouements ? Quelles sont les différents engouements en raison desquels il y a différents buts recherchés ?

« En raison d'un élément visible, moines, il y a une perception de ce visible ; en raison de cette perception de ce visible, une conception de ce visible ; en raison de cette conception de ce visible, une aspiration à ce visible ; en raison de cette aspiration à ce visible, un engouement pour ce visible ; en raison de cet engouement pour ce visible, une quête du visible. En raison d'un élément audible... En raison d'un élément odorant... En raison d'un élément sapide... En raison d'un élément tangible... En raison d'un élément connaissable il y a une perception de ce connaissable ; en raison de cette perception de ce connaissable, une conception de ce connaissable ; en raison de cette conception de ce connaissable, une aspiration à ce connaissable ; en raison de cette aspiration à ce connaissable, un engouement pour ce connaissable ; en raison de cet engouement pour ce connaissable, une quête du connaissable.

« Ainsi, moines, en raison de la diversité des éléments, il y a la diversité des perceptions ; en raison de la diversité des perceptions, la diversité des conceptions ; en raison de la diversité des conceptions, la diversité des aspirations ; en raison de la diversité des aspirations, la diversité des engouements ; en raison de la diversité des engouements, la diversité des buts recherchés. »

14.2.1. Sept éléments

Près de Sāvatti...

Le Maître dit ceci :

– Il y a sept éléments, moines. Quels sont ces sept éléments ? Il y a l'élément lumière, l'élément beauté, l'élément espace illimité, l'élément conscience illimitée, l'élément néant, l'élément sans perception ni non-perception et l'élément arrêt des perceptions et du ressenti. Tels sont les sept éléments.

Un moine demanda au Maître :

– Cet élément lumière, Maître, cet élément beauté, cet élément espace illimité, cet élément conscience illimitée, cet élément néant, cet élément sans perception ni non-perception et cet élément arrêt des perceptions et du ressenti, de quoi se distinguent-ils ?

– L'élément lumière se distingue de l'obscurité, l'élément beauté se distingue de la laideur, l'élément espace illimité se distingue des apparences visibles, l'élément conscience illimitée se distingue de l'élément espace illimité, l'élément néant se distingue de l'élément conscience illimitée, l'élément sans perception ni non-perception se distingue de l'élément néant, et l'élément arrêt des perceptions et du ressenti se distingue par l'arrêt.

– Cet élément lumière, Maître, cet élément beauté, cet élément espace illimité, cet élément conscience illimitée, cet élément néant, cet élément sans perception ni non-perception et cet élément arrêt des perceptions et du ressenti, comment peut-on les réaliser ?

– Pour s'élever jusqu'à l'élément lumière, l'élément beauté, l'élément espace illimité, l'élément conscience illimitée et l'élément néant, il faut parachever la perception. Pour s'élever jusqu'à l'élément sans perception ni non-perception, il faut parachever les activités restantes. Et pour s'élever jusqu'à l'élément arrêt des perceptions et du ressenti, il faut parachever l'arrêt.

14.2.2. Avec cause

Près de Sāvatti...

Le Maître dit ceci :

– Les pensées de désir ont une cause, moines, elles ne se produisent pas sans cause. Les pensées d'aversion aussi ont une cause, elles ne se produisent pas sans cause. Et de même, les pensées malveillantes ont une cause, elles ne se produisent pas sans cause.

« De quelle façon, moines, les pensées de désir ont-elles une cause, et ne se produisent pas sans cause ? De quelle façon les pensées d'aversion ont-elles une cause, et ne se produisent pas sans cause ? De quelle façon les pensées malveillantes ont-elles une cause, et ne se produisent pas sans cause ?

« En raison de quelque élément désirable¹ (kāmadhātu) se produit une perception (saññā) du désirable ; en raison de cette perception, une conception (saṅkappa) du désirable ; en raison de cette conception, une aspiration (chanda) au désirable ; en raison de cette aspiration, un engouement (pariḷāha) pour ce désirable ; et en raison de cet engouement, on recherche le désirable. Et l'homme ordinaire (puṭhujāna) ignorant qui recherche le désirable s'engage sur la mauvaise voie de trois façons : en actions, en paroles et en pensées.

« En raison de quelque élément repoussant (byāpādhātu) se produit une perception du repoussant ; en raison de cette perception, une conception du repoussant ; en raison de cette conception, une aspiration à repousser ; en raison de cette aspiration, une passion de repousser ; et en raison de cette passion, on cherche à repousser. Et l'homme ordinaire ignorant qui cherche à repousser s'engage sur la mauvaise voie de trois façons : en actions, en paroles et en pensées.

« En raison de quelque élément propre à susciter de la malveillance (vihiṃsādhātu) se produit une perception associée à la malveillance ; en raison de cette perception, une conception malveillante ; en raison de cette conception, une aspiration à nuire ; en raison de cette aspiration, une passion de nuire ; et en raison de cette passion, on cherche réellement à nuire. Et l'homme ordinaire ignorant qui cherche à nuire s'engage sur la mauvaise voie de trois façons : en actions, en paroles et en pensées.

« Si un homme jetait une torche enflammée dans des broussailles, moines, et qu'il ne se dépêchait pas d'éteindre le feu avec ses mains et ses pieds, les petits animaux qui vivent là ne pourraient échapper à la destruction. De la même façon, un ascète ou un brahmane qui ne rejette pas immédiatement une perception pernicieuse, qui ne la détruit pas, n'y met pas fin et ne la supprime pas, se conduit mal dans la réalité présente, se crée des obstacles, des perturbations, des enfièvements ; et après la mort par cassure du corps, il peut s'attendre à une mauvaise destinée.

¹ Tout ce qui peut être désiré, et cela se trouve dans le domaine sensoriel, lequel va des enfers jusqu'aux dieux qui ont pouvoir sur les créations des autres.

« De plus, moines, les pensées de renoncement (nekkhamma) ont une cause, elles ne se produisent pas sans cause. Les pensées d'amitié (abyāpāda) aussi ont une cause et ne se produisent pas sans cause. Et de même, les pensées de bienveillance (avihiṃsā) ont une cause, elles ne se produisent pas sans cause.

« De quelle façon, moines, les pensées de renoncement ont-elles une cause, et ne se produisent pas sans cause ? De quelle façon les pensées amicales ont-elles une cause, et ne se produisent pas sans cause ? De quelle façon les pensées bienveillantes ont-elles une cause, et ne se produisent pas sans cause ?

« En raison de l'élément renoncement se produit une perception du renoncement ; en raison de cette perception, une conception du renoncement ; en raison de cette conception, une aspiration au renoncement ; en raison de cette aspiration, un enthousiasme pour le renoncement ; et en raison de cet enthousiasme, on recherche le renoncement. Et le disciple pur et instruit qui recherche le renoncement s'engage dans la voie juste de trois façons : en actions, en paroles et en pensées.

« En raison de l'élément amitié se produit une perception de l'amitié ; en raison de cette perception, une conception de l'amitié ; en raison de cette conception, une aspiration à l'amitié ; en raison de cette aspiration, un enthousiasme pour l'amitié ; et en raison de cet enthousiasme, on recherche l'amitié. Et le disciple pur et instruit qui recherche l'amitié s'engage dans la voie juste de trois façons : en actions, en paroles et en pensées.

« En raison de l'élément bienveillance se produit une perception de la bienveillance ; en raison de cette perception, une conception de la bienveillance ; en raison de cette conception, une aspiration à la bienveillance ; en raison de cette aspiration, un enthousiasme pour la bienveillance ; et en raison de cet enthousiasme, on recherche la bienveillance. Et le disciple pur et instruit qui recherche la bienveillance s'engage dans la voie juste de trois façons : en actions, en paroles et en pensées.

« Si un homme jetait une torche enflammée dans des broussailles, moines, mais qu'il se dépêchait d'éteindre le feu avec ses mains et ses pieds, les petits animaux qui vivent là échapperaient à la destruction. De la même façon, s'il rejette immédiatement une perception pernicieuse, qu'il la détruit, y met fin et la supprime, un ascète ou un brahmane se conduit bien dans la réalité présente, sans obstacles, perturbations ni enfièvrements ; et après la mort par cassure du corps, il peut s'attendre à une bonne destinée. »

14.2.3. Logement en briques

En ce temps-là le Maître demeurait à Ñātika, dans le logement en briques...

Le Maître dit ceci :

– C'est en raison de quelque élément¹, moines, que se produit une perception, une croyance ou une pensée.

Le vénérable Kaccāna demanda au Maître :

– En raison de quoi, Maître, se manifeste la croyance qui prend pour des Bouddhas parfaits ceux qui ne sont pas des Bouddhas parfaits² ?

– De grande importance, Kaccāna, est cet élément que constitue l'ignorance (ou aveuglement, ou illusion).

« Si cet élément est inférieur (grande ignorance), il se produit des perceptions inférieures, des vues inférieures, des pensées inférieures, des intentions inférieures, des aspirations inférieures, des engagements inférieurs, une personnalité inférieure et des propos inférieurs ; on n'enseigne alors, ne montre, n'établit, ne développe, ne détaille et n'éclaircit que ce qui est inférieur.

« Si cet élément est moyen il se produit des perceptions moyennes, des vues moyennes, des pensées moyennes, des intentions moyennes, des aspirations moyennes, des engagements moyens, une personnalité moyenne et des propos moyens ; on n'enseigne alors, ne montre, n'établit, ne développe, ne détaille et n'éclaircit que ce qui est moyen.

« Si cet élément est supérieur il se produit des perceptions supérieures, des vues supérieures, des pensées supérieures, des intentions supérieures, des aspirations supérieures, des engagements supérieurs, une personnalité supérieure et des propos supérieurs ; on enseigne alors, montre, établit, développe, détaille, éclaircit ce qui est supérieur. »

¹ Selon le commentaire, il s'agit d'un ajjhāsa, mot à sens multiples : point d'appui, disposition, souhait, etc

² Le commentaire signale que cette question fait allusion à certains maîtres de l'époque que leurs disciples considéraient, à tort, comme des parfaits Bouddhas.

14.2.6. Avec un poème

Près de Sāvatti...

Le Maître dit ceci :

– C'est à partir de quelque élément, moines, que les êtres se rassemblent et se réunissent. Ceux qui ont des dispositions inférieures se rassemblent et se réunissent entre eux. Ainsi en fut-il dans le passé, ainsi en sera-t-il dans l'avenir, ainsi en est-il dans le présent. De même que les excréments se réunissent avec les excréments, l'urine avec l'urine, le flegme avec le flegme, le pus avec le pus, et le sang avec le sang, de même les êtres se rassemblent et se réunissent en raison de quelque élément : ceux qui ont des dispositions inférieures se rassemblent et se réunissent entre eux.... dans le passé... dans le futur... et dans le présent.

« C'est à partir de quelque élément, moines, que les êtres se rassemblent et se réunissent. Ceux qui ont de bonnes dispositions se rassemblent et se réunissent entre eux. Ainsi en fut-il dans le passé, ainsi en sera-t-il dans l'avenir, ainsi en est-il dans le présent. De même que l'huile de sésame se réunit avec l'huile de sésame, le beurre clarifié avec le beurre clarifié, le miel avec le miel, et le jus de canne avec le jus de canne, de même les êtres se rassemblent et se réunissent en raison de quelque élément : ceux qui ont de bonnes dispositions se rassemblent et se réunissent entre eux.... dans le passé... dans le futur... dans le présent. »

Ainsi parla le Maître. Puis ce Bien-allé, ce Guide ajouta :

« Le tissu des désirs qui naissent en compagnie

« À coup sûr est détruit si l'on reste isolé.

« Monté sur une seule planche on peut sombrer dans l'océan

« Le vertueux peut se perdre en compagnie des paresseux.

« Il faut repousser l'indolence et le laisser-aller

« Et s'associer aux savants purs qui vivent dans l'isolement

« Absorption bien atteinte, toujours pleins de vigueur. »

Thème 15

Le début inconcevable

15.1.3. Larmes

Près de Sāvatthi...

Le Maître dit ceci :

– Inconcevable, moines, est le début du mouvement continu (saṃsāra). On ne connaît pas de point premier pour les êtres qui sont empêtrés dans l’aveuglement, soumis aux désirs, transmigrant et bougeant continuellement. Que pensez-vous de ceci, moines ? Qu’y a-t-il de plus abondant ? Les flots de larmes que vous avez versés en gémissant et en vous lamentant de vivre des drames et de perdre des êtres chers pendant tout le temps où vous transmigreriez et bougiez continuellement ? Ou bien toute l’eau des quatre océans ?

– Pour autant, Maître, que nous comprenions l’enseignement du Maître, les flots de larmes que nous avons versés en gémissant et en nous lamentant de vivre des drames et de perdre des êtres chers pendant tout le temps où nous transmignons et bougions continuellement sont plus grands que toute l’eau des quatre océans.

– Bien, moines, bien, il est bon que vous compreniez ainsi mon enseignement. Ces flots de larmes que vous avez versés... sont plus grands que toute l’eau des quatre océans. Pendant si longtemps, moines, vous avez été confrontés à la mort de vos mères... la mort de vos pères... la mort de vos frères... la mort de vos sœurs... la mort de vos fils... la mort de vos filles... la mort de vos proches... la destruction de vos biens... le malheur de la maladie. Les flots de larmes que vous avez versés alors que vous étiez confrontés au malheur de la maladie, alors que vous gémissiez et vous lamentiez de vivre des drames et de perdre des êtres chers pendant tout le temps où vous transmigreriez et bougiez continuellement sont plus grands que toute l’eau des quatre océans. Pourquoi cela ? Parce qu’on ne connaît pas de point premier pour les êtres qui sont empêtrés dans l’aveuglement, soumis aux désirs, transmigrant et bougeant continuellement. Et cela vaut aussi longtemps qu’on ne se détache pas pleinement de toutes les activités (saṅkhāra), qu’on ne les rejette pas complètement, qu’on ne s’en libère pas totalement.

15.2. 4,5,6,7,8,9. Mère, père, frère, sœur, fils, fille

Près de Sāvatthi...

Le Maître dit ceci :

– Inconcevable, moines, est le début du mouvement continu. On ne connaît pas de point premier pour les êtres qui sont empêtrés dans l’aveuglement, soumis aux désirs, transmigrant et bougeant continuellement. Il n’y a pas eu pendant tout ce temps un être ayant pris forme qui n’ait été sa mère... son père... son frère... sa sœur... son fils... sa fille. Pourquoi cela ? Parce qu’on ne connaît pas de point premier pour les êtres qui sont empêtrés dans l’aveuglement, soumis aux désirs, transmigrant et bougeant continuellement. Vous aussi, moines, pendant tout ce temps vous avez enduré des malheurs, vous avez enduré de grandes souffrances, vous avez enduré des destructions et empli les cimetières. Et cela vaut aussi longtemps qu’on ne se détache pas pleinement de toutes les activités, qu’on ne les rejette pas complètement, qu’on ne s’en libère pas totalement.

Thème 16

Kassapa

16.1.5. Vieux

Près de Rājagaha, au Repas des Ecureuils dans le Bois de Bambous.

Le vénérable Kassapa le Grand s'approcha du Maître, le salua et s'assit convenablement. Quand il fut bien assis, le Maître lui dit :

– Tu es vieux à présent, Kassapa, pesants sont pour toi ces haillons de chanvre usagés. Par conséquent, Kassapa, porte les vêtements que donnent les laïcs, accepte leurs invitations à manger et demeure auprès de moi.

– Pendant longtemps, Maître, j'ai vécu dans la forêt et j'ai recommandé ce mode de vie, je me suis nourri d'aumônes et j'ai recommandé cette nourriture, je me suis vêtu de haillons et j'ai recommandé ce vêtement, je n'ai eu que trois robes et j'ai recommandé cette limitation, j'ai peu désiré et j'ai recommandé ce peu de désirs, je me suis contenté de peu et j'ai recommandé ce contentement, j'ai vécu isolé et j'ai recommandé cet isolement, je suis resté sans compagnie et j'ai recommandé l'absence de compagnie, je suis resté énergique et j'ai recommandé une telle énergie.

Quelle raison as-tu vu, Kassapa, pour vivre si longtemps dans la forêt... (tout répéter) ...et pour recommander cette énergie ?

– J'ai vu deux raisons, Maître, pour vivre si longtemps dans la forêt... (tout répéter) ...et recommander cette énergie. J'ai vu mon propre bien-être dans la vie présente et j'ai vibré (anukampamāna) avec ceux qui viendront ensuite. Certains d'entre eux, même peu nombreux, pourront penser : “On dit que les disciples de toutes les sortes de Bouddhas ont vécu dans la forêt et recommandé ce mode de vie, se sont nourris d'aumônes et ont recommandé cette nourriture, se sont vêtus de haillons et ont recommandé ce vêtement, n'ont eu que trois robes et ont recommandé cette limitation, ont peu désiré et ont recommandé ce peu de désirs, se sont contentés de peu et ont recommandé ce contentement, ont vécu isolés et ont recommandé cet isolement, sont restés sans compagnie et ont recommandé l'absence de compagnie, se sont montrés énergiques et ont recommandé cette énergie”. Ils imiteront cette façon de faire, et cela leur vaudra bonheur et bienfaits pour longtemps. Telles sont les deux raisons, Maître, qui font que j'ai vécu si longtemps dans la forêt... (tout répéter) ...et que j'ai recommandé une telle énergie.

– Bien, Kassapa, bien. Tu t'es engagé pour le bien-être et le bonheur de beaucoup, par compassion pour le monde, dans l'intérêt, le bien-être et le bonheur des dieux et des hommes. Par conséquent, Kassapa, continue à porter ces haillons de chanvre usagés, à mendier et à demeurer dans la forêt.

16.1.8. Instruction (3)

Près de Rājagaha, au Repas des Ecureuils dans le Bois de Bambous.

Le vénérable Kassapa le Grand s'approcha du Maître, le salua et s'assit convenablement. Quand il fut bien assis, le Maître lui dit :

– Instruis les moines, Kassapa, enseigne-leur la réalité. Que ce soit moi ou toi, nous devons instruire les moines, Kassapa. Que ce soit moi ou toi, nous devons leur donner l'enseignement.

– Il est difficile à présent d'enseigner les moines, Maître. Ils ont des défauts qui les rendent peu réceptifs, nous parlons mais ils montrent peu de respect pour les enseignements.

– En effet, Kassapa, autrefois les moines confirmés vivaient dans la forêt et recommandaient ce mode de vie, ils se nourrissaient d'aumônes et recommandaient cette nourriture, se vêtaient de haillons et recommandaient ce vêtement, n'avaient que trois robes et recommandaient cette limitation, avaient peu de désirs et recommandaient le peu de désirs, se contentaient de peu et recommandaient ce contentement, vivaient isolés et recommandaient cet isolement, restaient sans compagnie et recommandaient l'absence de compagnie, se montraient énergiques et recommandaient cette énergie.

« Alors, les moines confirmés proposaient un siège à l'un de ces moines confirmés qui vivaient dans la forêt... (tout répéter) ...et recommandaient cette énergie. Ils lui disaient : “Viens, moine. Comment t'appelles-tu ? Quel moine excellent ! Comme ce moine aime à s'exercer ! Viens, moine, prends ce siège”.

« Les novices se disaient à son propos : “Il paraît que ce moine vit dans la forêt... (tout répéter) . Ils l'invitaient à prendre un siège : “Viens, moine. Comment t'appelles-tu ? Quel moine excellent ! Comme ce

moine aime à s'exercer ! Viens, moine, prends ce siège". Ils s'engageaient à leur tour dans ces pratiques et cela leur valait bien-être et bonheur pour longtemps.

« Mais à présent, Kassapa, les moines confirmés ne vivent pas dans la forêt et ne recommandent pas ce mode de vie, ils ne se nourrissent pas d'aumônes et ne recommandent pas cette nourriture, ne se vêtent pas de haillons et ne recommandent pas ce vêtement, ont plus de trois robes et ne recommandent pas cette limitation, ont beaucoup de désirs et ne recommandent pas le peu de désirs, ne se contentent pas de peu et ne recommandent pas ce contentement, ne vivent pas isolés et ne recommandent pas l'isolement, ne restent pas sans compagnie et ne recommandent pas l'absence de compagnie, ne se montrent pas énergiques et ne recommandent pas l'énergie.

« Les moines confirmés offrent un siège à l'un des moines connus, renommés, qui bénéficient des vêtements, de la nourriture, du logement et des médicaments : "Viens, moine. Comment t'appelles-tu ? Quel moine excellent ! Comme ce moine aime à rester avec ses compagnons dans la vie sainte ! Viens, moine, prends ce siège".

« Les novices se disent à son sujet : "Il paraît que ce moine est connu, renommé, qu'il bénéficie des vêtements, de la nourriture, du logement et des médicaments", et ils l'invitent à prendre un siège : "Viens, moine. Comment t'appelles-tu ? Quel moine excellent ! Comme ce moine aime rester avec ses compagnons dans la vie sainte ! Viens, moine, prends ce siège". Ils les imitent, et cela leur vaut mal-être et malheur pour longtemps. Car en parlant juste on pourrait dire : "Celui qui mène la vie sainte est mis en danger par les fléaux de la vie sainte (désirs exagérés pour les nécessités de la vie), celui qui mène la vie sainte est désireux du fait de ces désirs liés à la vie sainte".

« Et aujourd'hui encore on peut dire que celui qui mène la vie sainte est mis en danger par les fléaux de la vie sainte et qu'il est désireux du fait de ces désirs liés à la vie sainte". »

16.1.11. Robe

En ce temps-là le vénérable Kassapa le Grand séjournait près de Rājagaha, au Repas des Ecureuils dans le Bois de Bambous. À cette même époque le vénérable Ānanda voyageait dans les Collines du Sud avec une grande communauté de moines, mais une trentaine de ces moines qui accompagnaient le vénérable avaient abandonné l'entraînement et s'étaient tournés vers la vie inférieure (laïque), principalement des jeunes. Le vénérable Ānanda, qui avait voyagé dans les Collines du Sud autant qu'il le désirait, s'approcha de Rājagaha, se rendit au Repas des Ecureuils dans le Bois de Bambous. Il vint trouver le vénérable Kassapa, le salua et s'assit convenablement. Quand il fut bien assis, le vénérable Kassapa lui demanda :

– Pour quelle raison, ami Ānanda, le Maître a-t-il prescrit d'aller déjeuner dans les familles par trios ?

– Il y a trois raisons, maître Kassapa, pour lesquelles le Maître a prescrit d'aller déjeuner dans les familles trois par trois : pour contrôler les individus indisciplinés, pour le bien-être des moines doués de bonne conduite — afin d'éviter que de mauvais désirs ne divisent la communauté en factions¹ — et par charité pour les familles. Telles sont les trois raisons pour lesquelles le Maître a prescrit d'aller déjeuner dans les familles trois par trois.

– Pourquoi donc, ami Ānanda, es-tu allé voyager avec ces moines novices qui ne gardaient pas la porte de leurs sens, ne connaissaient pas la juste quantité de nourriture et n'étaient pas constamment vigilants ? Tu t'es assurément conduit comme un destructeur de moisson, comme une nuisance pour les familles, tu as brisé la compagnie, détruit les nouveaux. Ce gamin ne connaît vraiment pas la mesure !

– Moi aussi, maître Kassapa, j'ai des cheveux gris, et pourtant nous n'échappons pas à cette appellation de gamin !

– Mais c'est bien toi, ami Ānanda, qui es allé voyager avec ces moines novices qui ne gardaient pas la porte de leurs sens, ne connaissaient pas la juste quantité de nourriture et n'étaient pas constamment vigilants, toi qui t'es conduit comme un destructeur de moisson, comme une nuisance pour les familles, qui as brisé la compagnie, qui as détruit les nouveaux. Ce gamin ne connaît vraiment pas la mesure !

La nonne Nandā la Grosse apprit que le sage maître Ānanda avait été réprimandé et traité de gamin par le maître Kassapa le Grand. Elle en fut mécontente et laissa échapper des paroles de mécontentement : "Comment ! Le maître Kassapa le Grand qui a suivi auparavant une autre voie a cru pouvoir réprimander et traiter de gamin le sage maître Ānanda !"

¹ Comme cela s'était produit lors du schisme de Dēvadatta.

Le vénérable Kassapa apprit ce qu'avait déclaré la nonne Nandā la grosse. Il dit :

– Vraiment, ami Ānanda, la nonne Nandā la Grosse a parlé trop vite, sans réfléchir. Car, depuis que je me suis fait raser les cheveux et la barbe, ai revêtu les robes safran et suis passé du foyer au sans-foyer, je ne reconnais pas avoir indiqué un autre enseignant que le Maître accompli et parfait Bouddha.

« Auparavant, mon ami, alors que je vivais encore au foyer, j'ai pensé : "Le foyer est encombré et poussiéreux alors que l'errance se vit au grand air. Il n'est pas facile pour ceux qui restent chez eux de mener la vie sainte dans son intégralité, entièrement pure et polie comme une conque. Je ferais mieux de me raser les cheveux et la barbe, de revêtir les robes safran et de passer du foyer au sans-foyer."

« Par la suite, je fis une cape avec des morceaux de vieux tissus, je me fis couper les cheveux et la barbe à l'instar des Accomplis dans le monde, je revêtis les robes safran et je passai du foyer au sans-foyer. Après ce passage, je parcourus un long chemin jusqu'à ce que, entre Rājagaha et Nālanda, j'aperçoive le Maître assis près du Sanctuaire des Nombreux Fils. J'ai alors pensé : "Voici le Guide que j'ai souhaité voir ! Voici le Maître que j'ai désiré voir ! Voici le Bien-allé que j'ai souhaité voir ! Voici le parfait Bouddha que j'ai désiré voir !" Je me suis prosterné là, aux pieds du Maître, et lui ai dit : "Le Maître est mon guide, Maître, j'en suis le disciple. Le Maître est mon guide, Maître, j'en suis le disciple". Et le Maître me répondit : "Celui qui dirait à un disciple doué d'une telle volonté qu'il sait alors qu'il ne sait pas, qu'il voit alors qu'il ne voit pas, sa tête éclaterait en morceaux. Mais moi, Kassapa, je dis que je sais parce que je sais, je dis que je vois parce que je vois. Par conséquent, Kassapa, tu dois t'exercer ainsi : "Je ferai montre d'une grande retenue et d'un grand respect humain envers les anciens, les novices et les moyens". Voilà comment tu dois t'exercer. De plus, Kassapa, tu dois t'exercer ainsi : "Quels que soient les enseignements que j'entendrai, je tirerai profit de tous leurs aspects bénéfiques, je les prendrai en considération, les mettrai en œuvre avec une grande volonté et les écouterai d'une oreille attentive". Voilà comment tu dois t'exercer. En outre, Kassapa, tu dois t'exercer ainsi : "Je ne relâcherai pas la vigilance réjouissante relative au corps". Voilà comment tu dois t'exercer. Après m'avoir instruit de cette façon, le Maître se leva de son siège et partit.

« Pendant sept jours, mon ami, je me suis nourri des aumônes données localement, tout en luttant, mais le huitième jour la connaissance ultime (aññā) est apparue.

« Or, mon ami, (à la fin de la première rencontre) le Maître s'était écarté de la route et s'était rendu au pied d'un arbre. Alors j'ai plié en quatre la cape faite de morceaux de vieux tissus et j'ai dit au Maître : "Que le Maître s'asseye là, pour que cela me vaille bien-être et bonheur pour longtemps". Le Maître s'assit sur le siège ainsi préparé et me dit : "Douce, Kassapa, est ta cape en morceaux de vieux tissus. – Que le Maître l'accepte par compassion. – Et toi, Kassapa, tu porteras ma robe de chanvre faite de rebuts usagés. – Oui, Maître, je porterai la robe de chanvre du Maître, faite de rebuts usagés." C'est ainsi que j'ai donné au Maître ma cape en morceaux de vieux tissus et que j'en ai reçu la robe de chanvre faite de rebuts usagés.

« Celui qui parlerait juste, mon ami, pourrait dire : "Fils du Maître, né de sa poitrine, né de sa bouche, né de son enseignement, marque de son enseignement, héritier de son enseignement, détenteur de la robe de chanvre faite de rebuts usagés".

« Autant que je le désire, mon ami, en m'isolant du sensoriel, en m'isolant des agents pernicieux j'accède au premier jhāna¹... au deuxième jhāna... au troisième jhāna... au quatrième jhāna... au domaine de l'espace infini... au domaine de la conscience infinie... au domaine du néant... au domaine sans perception ni non-perception... aux réussites multiformes... à l'oreille divine... à la connaissance qui sonde les esprits... à la remémoration des vies antérieures... à la connaissance de la mort et de la renaissance des êtres... Par la destruction des contaminations, je vois de mes propres yeux, par connaissance directe, dans la réalité présente, la Délivrance spirituelle, la Délivrance par la sagacité, dépourvue de contamination, j'y accède et j'y demeure.

« Imaginer que je doive taire mes six connaissances directes (abhiññā) serait comme imaginer qu'on puisse cacher un éléphant de sept ou huit coudées de haut derrière une feuille de palmier ! »

La nonne Nandā la Grosse, quant à elle, disparut de la vie sainte.

¹ Les formules complètes figurent dans Les Empreintes d'éléphant et dans de nombreux autres textes.

16.1.13. Parodie de l'excellente voie

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Seigneur séjournait, près de Sāvatti, dans le parc Anāthapiṇḍika du bois Jéta. Le vénérable Kassapa le Grand s'approcha du Maître, le salua et s'assit convenablement. Une fois bien assis, il demanda au Maître :

– Pour quelle cause, Maître, pour quelle raison y avait-il auparavant moins de règles de discipline et plus de moines établis dans la connaissance ultime (aññā) ? Pour quelle cause, pour quelle raison y a-t-il maintenant plus de règles de discipline et moins de moines établis dans la connaissance ultime ?

– Il en est ainsi, Kassapa. Quand les êtres se dégradent et que l'excellente voie (saddhamma) ¹ disparaît, il y a plus de règles et moins de moines établis dans la connaissance ultime. L'excellente voie ne disparaît pas tant que n'apparaît pas dans le monde une parodie de cette excellente voie. Mais si une telle imitation se manifeste, l'excellente voie disparaît.

« L'or ne disparaît pas, Kassapa, tant qu'il n'y a pas d'ersatz de l'or. Mais quand une telle imitation apparaît, l'or pur disparaît. De même, l'excellente voie ne disparaît pas tant que n'apparaît pas dans le monde une parodie de cette excellente voie. Mais si une telle imitation se manifeste, l'excellente voie disparaît.

« Ce n'est pas l'élément terre, Kassapa, qui fait disparaître l'excellente voie, ni l'élément eau, ni l'élément feu, ni l'élément vent². Mais des hommes creux font disparaître l'excellente voie ici-même. Un bateau coule s'il est trop chargé, mais l'excellente voie ne disparaît pas de cette façon. Il y a cinq facteurs de dégradation qui mènent à la confusion et à la disparition de l'excellente voie. lesquels ? Les moines, les nonnes, les laïcs hommes et femmes n'ont ni respect ni considération pour le Guide (satthar), ni respect ni considération pour l'enseignement (dhamma), ni respect ni considération pour la communauté (saṅgha), ni respect ni considération pour l'entraînement (sikkha), ni respect ni considération pour la concentration aiguë (samādhi). Tels sont les cinq facteurs de dégradation qui mènent à la confusion et à la disparition de l'excellente voie.

« À l'inverse, Kassapa, il y a cinq facteurs qui mènent à la clarté et au maintien de l'excellente voie. Lesquels ? Les moines, les nonnes, les laïcs hommes et femmes ont respect et considération pour le Guide, respect et considération pour l'enseignement, respect et considération pour la communauté, respect et considération pour l'entraînement, respect et considération pour la concentration aiguë. Tels sont les cinq facteurs qui mènent à la clarté et au maintien de l'excellente voie. »

¹ Le saddhamma est triple : en temps que réalisation (adhigama), en temps que voie (paṭipatti) et en tant que textes appris par cœur (pariyatti).

Au temps du premier éveil (bodhi), les moines obtenaient les discriminations (paṭisambhidā : Visud XIV § 21). Mais, le temps passant, ils ne furent plus capables de les acquérir, elles disparurent. Puis disparurent successivement les six connaissances directes (abhiññā : Visud XII et XIII)... les trois sciences (vijjā : Visud I § 11)... la destruction des contaminations (āsavakkhaya)... le fruit sans retour... le fruit d'un seul retour... le fruit de l'entrée dans le courant. Le temps passant, ils ne seront même plus capables de l'acquérir. Et quand leur vipassanā restera débutante et polluée par les souillures mineures (upakkilesa : Visud XX § 105), le saddhamma en tant que réalisation aura disparu.

Au temps du premier éveil, les moines suivaient pleinement la voie conformément aux quatre discriminations. Le temps passant, ils ne le purent plus, mais le firent conformément aux six connaissances directes... puis conformément aux trois sciences... au seul fruit de l'accomplissement (arahatta)... au fruit sans retour... au fruit d'un seul retour... au fruit de l'entrée dans le courant. Enfin, quand ils ne seront plus capables de suivre pleinement la voie conformément au fruit de l'entrée dans le courant et qu'ils s'en tiendront seulement à une discipline parfaitement pure, alors le saddhamma en tant que voie aura disparu.

Tant que circule la parole du Bouddha selon les trois corbeilles, l'enseignement (sāsana) n'a pas disparu. Quand l'Abhidhamma a disparu et qu'il ne reste que deux corbeilles, la parole du Bouddha subsiste. S'il ne reste que la corbeille du Vinaya, ou que dans cette dernière le Khandaka et le Parivāra ont disparu mais qu'il y a encore les deux Vibhaṅga, ou que le Mahāvīnaya a disparu mais que les deux Pātimokkha subsistent, l'enseignement n'est pas perdu. Mais quand les deux Pātimokkha disparaîtront, le saddhamma en tant que textes aura disparu.

Si les textes disparaissent, la voie disparaît aussi. Et si la voie disparaît, la réalisation disparaît. Pourquoi ? Parce que les textes conditionnent la voie, et la voie conditionne la réalisation...

² Référence aux quatre formes traditionnelles de fin du monde.

Thème 20

Les comparaisons

20.1. Hutte

Près de Sāvatti, dans le parc Anāthapiṇḍika du bois Jéta...

Le Maître dit aux moines :

– Dans une hutte, tous les chevrons convergent vers le faite, se rencontrent au sommet, s’effondrent avec le faite, ils s’effondrent alors tous. De même, moines, tous les facteurs perniciose ont l’aveuglement comme base, se rencontrent dans l’aveuglement, s’effondrent avec l’aveuglement, ils s’effondrent alors tous. Par conséquent, moines, vous devez vous exercer ainsi : “Nous n’agissons qu’avec vigilance (appamattā)”. Voilà comment vous devez vous exercer.

20.2. Au bout de l’ongle

Près de Sāvatti.

Le Maître recueillit un peu de poussière au bout de son ongle et demanda aux moines :

– Qu’en pensez-vous, moines ? Laquelle est la plus grande, la petite quantité de poussière que j’ai recueillie sur le bout de mon ongle, ou cette grande terre ?

– La grande terre est beaucoup plus grande, Maître. Infime est la quantité de poussière que le Maître a recueillie sur le bout de son ongle, elle ne compte pas, n’est pas comparable, reste minuscule, en regard de la grande terre.

– Dans les mêmes proportions, moines, se trouvent le petit nombre des êtres qui renaissent chez les hommes (après être morts dans le monde humain) et l’immense quantité de ceux qui renaissent ailleurs que chez les hommes. Par conséquent, moines, vous devez vous exercer ainsi : “Nous n’agissons qu’avec vigilance”. Voilà comment vous devez vous exercer.

20.7. Éclisse

Près de Sāvatti.

Le Maître dit :

– Autrefois, moines, les Dasārahā avaient un tambour éclissé. Quand ce tambour était endommagé, les Dasārahā y appliquaient une nouvelle éclisse tant et si bien que le plateau du tambour en forme de lotus finit par être entièrement recouvert par ces éclisses.

De la même façon, moines, il y aura dans le futur des moines qui ne voudront plus écouter attentivement la récitation des profonds suttas énoncés par le Tathāgata, ceux qui vont au fond des choses, au supramondain, et qui sont associés à la vacuité, ils n’y prêteront pas l’oreille, n’y appliqueront pas leur esprit avec sagesse et ne penseront pas devoir saisir ces réalités ni les parachever.

En revanche, quand seront récités des suttas composés par des poètes, versifiés, de belle facture, sonnant bien, provenant d’autres voies et de leurs disciples, ils les écouteront attentivement, y prêteront l’oreille, y appliqueront leur esprit avec sagesse et penseront devoir saisir ces réalités et les parachever. Ainsi disparaîtront les profonds suttas énoncés par le Tathāgata, ceux qui vont au fond des choses, au supramondain, et qui sont associés à la vacuité.

Par conséquent, moines, vous devez vous exercer ainsi : “Nous écouterons attentivement la récitation des profonds suttas énoncés par le Tathāgata, ceux qui vont au fond des choses, au supramondain, et qui sont associés à la vacuité, nous y prêterons l’oreille, y appliquerons notre esprit avec sagesse et penserons devoir saisir ces réalités et les parachever”. Voilà comment vous devez vous exercer.

Thème 21

Les moines

21.6. Baddiya le Nain

Près de Sāvatthi.

Le vénérable Baddiya le Nain se rendit auprès du Maître. Celui-ci le vit approcher et dit aux moines :

– Voyez-vous ce moine qui approche, avec son teint malsain, sa laideur, son nanisme et son physique que méprisent les autres moines ?

– Oui, Maître.

– Ce moine a de grands pouvoirs, une vraie majesté. Il n'est pas facile d'acquérir la sorte de réalisation qu'il n'avait pas auparavant, car il voit maintenant de ses propres yeux, par connaissance directe, dans la réalité présente, cet aboutissement insurpassable de la vie sainte pour lequel les fils de bonne famille passent à juste titre du foyer au sans-foyer, il y est arrivé, il y demeure.

Ainsi parla le Maître... et le Guide ajouta :

« Cygnes, hérons, paons, éléphants et daims mouchetés

« Ils ont tous peur du lion, de quelque taille qu'ils soient.

« De même chez les humains, la sagacité chez un jeune

« En fait un grand, même s'il a un corps d'enfant. »

21.10. Surnommé L'Ancien

En ce temps-là le vénérable Kassapa le Grand séjournait près de Rājagaha, au Repas des Ecureuils dans le Bois de Bambous. Il y avait à cette époque un moine confirmé qu'on surnommait L'Ancien. Il restait toujours seul et faisait l'éloge de la solitude : il allait seul en ville pour mendier, il en revenait seul, il s'asseyait seul à l'écart et pratiquait solitairement la marche attentive.

Un groupe de moines approcha le Maître, ils le saluèrent et s'assirent convenablement. Une fois bien assis, ils dirent au Maître :

– Il y a ici, Maître, un moine surnommé L'Ancien qui reste toujours seul et qui fait l'éloge de la solitude.

Le Maître s'adressa à un moine :

– Va, moine, dire à ce confirmé que le Guide le convoque.

Ce moine obéit... et L'Ancien se rendit auprès du Maître. Quand il fut bien assis, le Maître lui demanda :

– Est-il vrai, ô confirmé, que tu restes toujours seul et que tu fais l'éloge de la solitude ?

– Oui, Maître.

– De quelle façon restes-tu seul et fais-tu l'éloge de la solitude ?

– Voici, Maître. Je vais seul en ville pour mendier, j'en reviens seul, je m'assieds seul à l'écart et je pratique solitairement la marche attentive.

– C'est bien un comportement solitaire, ô confirmé, je ne dis pas le contraire. Mais comment ce comportement solitaire est-il parfait dans le détail, écoute-le, fais bien attention, je vais le dire.

– Bien, Maître...

– Voici. Le passé est abandonné, le futur est délaissé, l'attrance et l'attachement relatifs aux événements de la vie présente sont rejetés. Voilà, ô confirmé, comment le comportement solitaire est parfait dans le détail.

Le Maître, ce Bien-allé, ce Guide, ayant dit cela, ajouta par ailleurs :

« Il maîtrise tout¹, il connaît tout.

« Ce grand sage que rien ne souille a tout abandonné

« Et s'est libéré en détruisant les désirs.

« Cet homme-là, je l'appelle un vrai solitaire. »

¹ Tout : les ensembles (khandha), les domaines (āyatana), les éléments (dhātu) et les trois sortes d'existence.

Livre 3

Les ensembles

Ce volume traite de onze thèmes successifs :

- 22. Les ensembles
- 23. Rādhā
- 24. Les croyances
- 25. L'entrée
- 26. L'apparition
- 27. Les défauts
- 28. Sāriputta
- 29. Les nāgas
- 30. Les supaññas
- 31. Les gandhabbas
- 32. Les nuages
- 33. Vacchagotta
- 34. Les jhānas

Thème 22

Les ensembles

22.1.1. Nakulapitu

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Maître séjournait chez les Bhagga, près de Susumāragira, dans le Parc aux Daims du bois Bhesakaḷā. Nakulapitu, un maître de maison, vint trouver le Maître. Il le salua en arrivant et s'assit convenablement. Une fois bien assis, il dit au Maître :

– Je suis vieux, Maître, usé, âgé, j'ai vécu longtemps, atteint un grand âge, mon corps est affaibli et constamment malade. Je ne peux pas voir souvent (à cause de ma mauvaise santé) le Maître ni les moines qui se sont épanouis spirituellement. Puisse le Maître m'instruire ! Puisse le Maître m'enseigner ! Que cela me vaille bien-être et bonheur pour longtemps !

– Il en va ainsi, maître de maison, il en va bien ainsi. Car ce corps a une enveloppe devenue fragile comme un œuf. Prendre soin de ce corps en croyant le garder en bonne santé même un instant, quelle sottise ce serait ! Par conséquent, maître de maison, tu dois t'exercer ainsi : “Moi dont le corps est malade, je conserverai l'esprit (citta) sans maladie”. Voilà comment tu dois t'exercer.

Nakulapitu le maître de maison fut satisfait des paroles du Maître, il s'en réjouit, se leva, salua le Maître, le circumambula et se rendit auprès du vénérable Sāriputta, il le salua et s'assit convenablement. Quand il fut bien assis, le vénérable Sāriputta dit à Nakulapitu :

– Tes facultés sont bien claires, maître de maison, le teint de ton visage très pur et limpide. Il est bien profitable d'écouter un discours sur la réalité en présence du Maître !

– Comment cela pourrait-il ne pas être, maître ? Je suis à présent aspergé d'immortalité par ce discours sur la réalité en présence du Maître.

– Et comment, maître de maison, as-tu été aspergé d'immortalité par ce discours sur la réalité en présence du Maître ?

– Voici, maître. Je suis allé trouver le Maître... répétition de tout l'épisode jusqu'à ...Voilà comment tu dois t'exercer. C'est ainsi que j'ai été aspergé d'immortalité par ce discours sur la réalité en présence du Maître.

– Et n'as-tu pas pensé à poser ces autres questions : dans quelle mesure le corps est-il malade et l'esprit aussi ? Dans quelle mesure le corps est-il malade alors que l'esprit reste sain ?

– Nous viendrions de loin pour entendre le sens de ces paroles en présence du vénérable Sāriputta.

– Alors, maître de maison, écoute, fais-bien attention, je vais parler.

– Bien, maître, répondit Nakulapitu.

Et le vénérable Sāriputta dit ceci :

– De quelle façon, maître de maison, le corps est-il malade et l'esprit aussi ? Voici : un homme ordinaire (puthujjana), ignorant, qui ne voit pas les Purs (ariya), qui ne connaît pas la voie des Purs, qui ne se contrôle pas en suivant la voie des Purs, qui ne voit pas les grands hommes (sappurisa)¹, qui ne connaît pas la voie des grands hommes, qui ne se contrôle pas en suivant la voie des grands hommes, considère ce physique (rūpa) comme étant lui (attā), ou lui (non physique) comme ayant ce physique, ou bien ce physique comme étant en lui (comme le parfum est dans la fleur), ou encore lui comme se trouvant dans ce physique (comme le joyau dans l'écrin). Il en vient à penser “je suis ce physique” ou “ce physique est le mien”. Alors qu'il pense ainsi, ce physique change et s'altère. Ce changement et cette altération lui causent chagrins, lamentations, douleurs, insatisfactions et désespoirs.

« Il considère ce ressenti (vedanā) comme étant lui, ou lui comme ayant ce ressenti, ou bien ce ressenti comme étant en lui, ou encore lui comme se trouvant dans ce ressenti. Il en vient à penser “je suis ce ressenti” ou “ce ressenti est le mien”. Alors qu'il pense ainsi, ce ressenti change et s'altère. Ce changement et cette altération lui causent chagrins, lamentations, douleurs, insatisfactions et désespoirs.

« Il considère cette perception (saññā) comme étant lui, ou lui comme ayant cette perception, ou bien cette perception comme étant en lui, ou encore lui comme se trouvant dans cette perception. Il en vient à penser “je suis cette perception” ou “cette perception est la mienne”. Alors qu'il pense ainsi, cette perception change et s'altère. Ce changement et cette altération lui causent chagrins, lamentations, douleurs, insatisfactions et désespoirs.

« Il considère ces activités (saṅkhārā) comme étant lui, ou lui comme ayant ces activités, ou bien ces activités comme étant en lui, ou encore lui comme se trouvant dans ces activités. Il en vient à penser “je suis ces activités” ou “ces activités sont les miennes”. Alors qu'il pense ainsi, ces activités changent et s'altèrent. Ce changement et cette altération lui causent chagrins, lamentations, douleurs, insatisfactions et désespoirs.

« Il considère cette conscience (viññāṇa) comme étant lui, ou lui comme ayant cette conscience, ou bien cette conscience comme étant en lui, ou encore lui comme se trouvant dans cette conscience. Il en vient à penser “je suis cette conscience” ou “cette conscience est la mienne”. Alors qu'il pense ainsi, cette conscience change et s'altère. Ce changement et cette altération lui causent chagrins, lamentations, douleurs, insatisfactions et désespoirs. Voilà, maître de maison, comment le corps est malade et l'esprit aussi.

« Et de quelle façon, maître de maison, le corps est-il malade alors que l'esprit reste sain ? Voici : un homme instruit, disciple des Purs, qui voit les Purs, qui connaît la voie des Purs, qui se contrôle en suivant la voie des Purs, qui voit les grands hommes, qui connaît la voie des grands hommes, qui se contrôle en suivant la voie des grands hommes, ne considère pas ce physique comme étant lui, ni lui comme ayant ce physique, non plus ce physique comme étant en lui, et pas davantage lui comme se trouvant dans ce physique. Il n'en vient pas à penser “je suis ce physique” ou “ce physique est le mien”. Alors qu'il ne le pense pas, ce physique change et s'altère... (et pareil pour le ressenti, la perception, les activités et la conscience, jusqu'à) ... Ce changement et cette altération ne lui causent pas de chagrins, de lamentations, de douleurs, d'insatisfactions ni de désespoirs. Voilà, maître de maison, comment le corps est malade et l'esprit sain. »

Ainsi parla le vénérable Sāriputta. Nakulapitu le maître de maison fut satisfait des paroles du vénérable Sāriputta et s'en réjouit.

¹ Purs et grands hommes sont tantôt considérés comme synonymes, tantôt Purs désignent les parfaits Bouddhas alors que grands hommes vaut pour les Bouddhas solitaires et les disciples réalisés.

22.1.5. Concentration aiguë

Près de Sāvatti.

Le Maître s'adressa aux moines :

– Moines !

– Maître, lui répondirent les moines.

Le Maître leur dit :

– Développez la concentration aiguë (samādhi), moines. Un moine fortement concentré connaît les choses telles qu'elles sont. Et quelles choses connaît-il telles qu'elles sont ? Ce qui s'élève et ce qui disparaît avec le physique, ce qui s'élève et ce qui disparaît avec le ressenti, ce qui s'élève et ce qui disparaît avec la perception, ce qui s'élève et ce qui disparaît avec les activités, ce qui s'élève et ce qui disparaît avec la conscience. Qu'est-ce qui s'élève avec le physique ? Qu'est-ce qui s'élève avec le ressenti ? Qu'est-ce qui s'élève avec la perception ? Qu'est-ce qui s'élève avec les activités ? Qu'est-ce qui s'élève avec la conscience ?

« Ici, le moine prend plaisir, accueille favorablement et reste attaché. À quoi prend-il plaisir ? Qu'accueille-t-il favorablement ? À quoi reste-t-il attaché ?

« Il prend plaisir à un physique... ou à un ressenti... ou bien à une perception... ou encore à des activités... ou à une conscience, il les accueille favorablement et y reste attaché. Chez celui qui prend plaisir, accueille favorablement et reste attaché, la délectation (nandī) s'intensifie. Conditionné par cette délectation, un attachement (upādānaṃ). Alimentée par cet attachement, une forme d'existence (bhava). Conditionnée par cette forme d'existence, une naissance (jāti). À cause de cette naissance se produisent vieillissement, mort, chagrin, lamentations, douleurs, insatisfaction et désespoir. Ainsi se forme toute cette masse de malheur. Voilà ce qui se lève avec le physique... avec le ressenti... avec la perception... avec les activités... avec la conscience.

« Et qu'est-ce qui disparaît avec le physique... avec le ressenti... avec la perception... avec les activités... avec la conscience ?

« Ici, le moine ne prend pas plaisir, n'accueille pas favorablement et ne reste pas attaché. À quoi ne prend-il pas plaisir ? Que n'accueille-t-il pas favorablement ? À quoi ne reste-t-il pas attaché ?

« Il ne prend pas plaisir au physique... au ressenti... à la perception... aux activités... ni à la conscience, il ne les accueille pas favorablement et n'y demeure pas attaché. Chez celui qui ne prend pas plaisir, n'accueille pas favorablement et ne reste pas attaché, la délectation cesse. Par l'arrêt de cette délectation, l'arrêt de l'attachement. Par l'arrêt de l'attachement, l'arrêt de l'existence. Par l'arrêt de l'existence, l'arrêt de la naissance. Par l'arrêt de la naissance, cessent le vieillissement, la mort, le chagrin, les lamentations, les douleurs, l'insatisfaction et le désespoir. Ainsi cesse toute cette masse de malheur. Voilà ce qui disparaît avec le physique... avec le ressenti... avec la perception... avec les activités... avec la conscience. »

22.1.9. Temporaire dans les trois temps

Près de Sāvatti.

Le Maître dit :

– Le physique passé était temporaire, moines. Et que dire du physique présent ! Quand il voit vraiment cela, le disciple des Purs, bien instruit, ne considère plus le physique passé, n'aspire plus au physique futur, et finit par se dégoûter du physique présent, par en être désenchanté et par l'arrêter.

« Le ressenti passé était temporaire, moines. Et que dire du ressenti présent ! Quand il voit vraiment cela, le disciple des Purs, bien instruit, ne considère plus le ressenti passé, n'aspire plus au ressenti futur, et finit par se dégoûter du ressenti présent, par en être désenchanté et par l'arrêter.

« La perception passée était temporaire, moines. Et que dire de la perception présente ! Quand il voit vraiment cela, le disciple des Purs, bien instruit, ne considère plus la perception passée, n'aspire plus à la perception future, et finit par se dégoûter de la perception présente, par en être désenchanté et par l'arrêter.

« Les activités passées étaient temporaires, moines. Et que dire des activités présentes ! Quand il voit vraiment cela, le disciple des Purs, bien instruit, ne considère plus les activités passées, n'aspire plus aux activités futures, et finit par se dégoûter des activités présentes, par en être désenchanté et par les arrêter.

« La conscience passée était temporaire, moines. Et que dire de la conscience présente ! Quand il voit vraiment cela, le disciple des Purs, bien instruit, ne considère plus la conscience passée, n'aspire plus à la conscience future, et finit par se dégoûter de la conscience présente, par en être désenchanté et par l'arrêter. »

22.3.1. Fardeau

Près de Sāvatti.

Le Maître dit :

– Je vais vous enseigner, moines, ce que sont le fardeau, le porteur du fardeau, la prise du fardeau et la dépose du fardeau. Écoutez bien. Qu'est donc le fardeau ? Il faut répondre : les cinq ensembles saisis (upādānakkhandhā). Lesquels ? L'ensemble physique saisi (comme moi ou comme mien), l'ensemble des ressentis saisis, l'ensemble des perceptions saisis, l'ensemble des activités saisis et l'ensemble des consciences saisis. Voilà ce qu'on appelle fardeau.

« Et quel est, moines, le porteur du fardeau ? Il faut répondre : l'individu (puggala). Le vénérable qui a tel prénom et tel nom, voilà le porteur du fardeau.

« Et comment prend-on le fardeau, moines ? Avec les désirs (taṇhā) qui causent de nouvelles naissances, qui sont associés aux plaisirs et aux passions dont ils jouissent ici et là, à savoir les désirs sensoriels, les désirs d'existence et les désirs de disparition. Voilà comment on prend le fardeau.

« Et comment dépose-t-on le fardeau, moines ? Par le désenchantement et l'arrêt de ces mêmes désirs sans qu'il en reste rien, par le renoncement, le lâcher prise, la délivrance et la non-adhérence. Voilà comment on dépose le fardeau. »

Ainsi parla le Maître. Cela dit, le Bien-allé, ce Guide, déclara par ailleurs :

« Le fardeau représente les cinq ensembles, et le porteur l'individu.

« Prendre le fardeau est le malheur du monde, et le poser le bonheur.

« Le lourd fardeau une fois déposé sans en prendre un autre

« Tous les désirs enlevés avec leur racine, plus faim de rien, totale extinction. »

22.3.7. Agréments

Près de Sāvatti.

Le Maître dit :

– Si le physique ne comportait aucun agrément, moines, les êtres ne s'y attacheraient pas. Mais puisqu'il y a des agréments dans le physique, les êtres s'y attachent. Si le physique ne présentait aucun inconvénient, les êtres n'en seraient jamais dégoûtés. Mais comme le physique présente des inconvénients, certains êtres en sont dégoûtés. S'il n'y avait aucun moyen d'échapper au physique, personne ne pourrait lui échapper. Mais comme ce moyen existe, il y a des êtres qui échappent au physique.

« De même, si le ressenti... la perception... les activités... la conscience ne comportaient aucun agrément, les êtres ne s'y attacheraient pas. Mais puisque ces agréments existent, les êtres s'y attachent. Si le ressenti... la perception... les activités... la conscience ne présentaient aucun inconvénient, les êtres n'en seraient jamais dégoûtés. Mais comme ces inconvénients existent, certains êtres en sont dégoûtés. S'il n'y avait aucun moyen d'échapper au ressenti... à la perception... aux activités... à la conscience, personne ne pourrait y échapper. Mais comme ce moyen existe, il y a des êtres qui leur échappent.

« Tant qu'ils n'ont pas connu directement, tels qu'ils sont, les agréments comme des agréments, les inconvénients comme des inconvénients et le moyen d'échapper comme moyen d'échapper, aucun des êtres de l'univers avec ses dieux, ses Māras et ses Brahmas, de cette humanité avec ses ascètes et ses brahmanes, ses rois divins et ses hommes, ne serait sauvé, détaché ni délivré en ayant rompu toute limite de l'esprit. Mais dans la mesure où ils connaissent directement, tels qu'ils sont, les agréments comme des agréments, les inconvénients comme des inconvénients et le moyen d'échapper comme moyen d'échapper, des êtres de l'univers avec ses dieux, ses Māras et ses Brahmas, de cette humanité avec ses ascètes et ses brahmanes, ses rois divins et ses hommes, sont sauvés, détachés, délivrés en ayant rompu toute limite de l'esprit. »

22.5.1. Votre île

Près de Sāvatthi.

– Soyez, moines, votre propre abri (littéralement île), votre propre refuge sans chercher de refuge ailleurs ; avec le dhamma comme abri, le dhamma comme refuge, sans chercher de refuge ailleurs. Et ceux qui procèdent ainsi doivent examiner les origines : qu'est-ce qui fait naître le chagrin, les lamentations, les douleurs, l'insatisfaction et le désespoir ? D'où proviennent-ils ?

« Oui, moines, qu'est-ce qui fait naître le chagrin, les lamentations, les douleurs, l'insatisfaction et le désespoir ? D'où proviennent-ils ? Voici : un homme ordinaire, ignorant, qui ne voit pas les Purs, qui ne connaît pas la voie des Purs, qui ne se contrôle pas en suivant la voie des Purs, qui ne voit pas les grands hommes, qui ne connaît pas la voie des grands hommes, qui ne se contrôle pas en suivant la voie des grands hommes, considère ce physique comme étant lui, ou lui comme ayant ce physique, ou bien ce physique comme étant en lui, ou encore lui comme se trouvant dans ce physique. Mais ce physique change et s'altère. Ce changement et cette altération lui causent chagrin, lamentations, douleurs, insatisfaction et désespoir.

« Ou il considère le ressenti... la perception... les activités... la conscience comme étant lui, ou lui comme ayant une conscience, ou bien cette conscience comme étant en lui, ou encore lui comme se trouvant dans cette conscience. Mais cette conscience change et s'altère. Ce changement et cette altération lui causent chagrin, lamentations, douleurs, insatisfaction et désespoir.

« Mais, moines, quand on a reconnu le caractère temporaire du physique, son changement, sa dégradation et son arrêt, quand on voit avec une juste sagesse, tel que c'est, que le physique antérieur et tout le physique présent sont temporaires, insatisfaisants et voués à changer, le chagrin, les lamentations, les douleurs, l'insatisfaction et le désespoir sont abandonnés. Quand ils sont abandonnés, on n'a plus peur. Et quand on n'a plus peur, on reste dans le bonheur. Et le moine heureux est dit "apaisé" (par vipassanā).

« Quand on a reconnu le caractère temporaire du ressenti... de la perception... des activités... de la conscience, leur changement, leur dégradation et leur arrêt, quand on voit avec une juste sagesse, tel que c'est, que le ressenti... la perception... les activités... la conscience antérieure ainsi que tout le ressenti... la perception... les activités... la conscience présente sont temporaires, insatisfaisants et voués à changer, le chagrin, les lamentations, les douleurs, l'insatisfaction et le désespoir sont abandonnés. Quand ils sont abandonnés, on n'a plus peur. Et quand on n'a plus peur, on reste dans le bonheur. Et le moine heureux est dit "apaisé". »

22.6.1. S'intéresser

Près de Sāvatthi.

– S'intéresser, moines, n'est pas être délivré. Et ne pas s'intéresser, c'est être délivré.

« Si on maintient un intérêt pour le physique, la conscience peut perdurer. Prendre le physique pour objet, s'appuyer sur le physique, s'inonder de jouissance, tout cela mène à l'essor, à la croissance, à l'accomplissement (de nouvelles existences). Et aussi, si on maintient un intérêt pour le ressenti... pour la perception... pour les activités, la conscience peut perdurer. Prendre le ressenti... la perception... les activités pour objets, s'appuyer sur eux, s'inonder de jouissance, tout cela mène à l'essor, à la croissance, à l'accomplissement (de nouvelles existences).

« Il ne peut pas se faire, moines, que quelqu'un dise : "je ferai connaître, en dehors du physique, en dehors du ressenti, en dehors de la perception, en dehors des activités, les allées et venues de la conscience, sa disparition, sa réapparition, son développement, sa croissance et son accomplissement".

« Si un moine est désenchanté de l'élément physique... de l'élément ressenti... de l'élément perception... de l'élément activités, l'arrêt de l'enchantement entraîne la complète éradication de tout support, et la conscience ne trouve plus d'appui. La conscience qui n'a pas d'appui ne se développe plus. En ne produisant plus (de renaissance), on est libéré. La délivrance se stabilise. Dans la stabilité vient la réjouissance. Avec la réjouissance on n'a plus peur. Et en n'ayant plus peur, on se dénoue complètement et on reconnaît que la naissance est détruite, la vie sainte vécue, fait ce qui était à faire, et rien de plus ici-bas. »

22.7.1. Le signe du non-moi

En ce temps-là le Maître séjournait, près de Bénarès, dans le Parc aux Daims d'Isipatana. Il s'adressa aux moines du groupe des cinq (ses premiers disciples) :

– Moines.

– Oui, Maître, répondirent les moines.

Le Maître leur dit ceci :

– Le physique, moines, est un non-moi¹. Si le physique était une entité autonome (attā), il ne pourrait pas tomber malade, et il serait possible de faire en sorte qu'il soit comme ceci et non comme cela. Mais puisque le physique est un non-moi, il tombe malade et on ne peut faire en sorte qu'il soit ainsi et non autrement.

« Le ressenti est un non-moi. Si le ressenti était une entité autonome, il ne pourrait pas s'affaiblir, et il serait possible de faire en sorte qu'il soit de tel type et non de tel autre. Mais puisque le ressenti est un non-moi, il peut être affaibli et on ne peut faire en sorte qu'il soit de telle espèce et non de telle autre.

« La perception est un non-moi. Si la perception était une entité autonome, elle ne pourrait pas se révéler défaillante, et il serait possible de faire en sorte qu'elle soit comme ceci et non comme cela. Mais puisque la perception est un non-moi, elle est parfois défaillante et on ne peut faire en sorte qu'elle soit comme ceci et non comme cela.

« Les activités sont un non-moi. Si les activités étaient des entités autonomes, elles ne seraient jamais prises en défaut, et on pourrait faire en sorte qu'elles soient ainsi et pas autrement. Mais puisque les activités sont un non-moi, elles sont parfois prises en défaut et on ne peut faire en sorte qu'elles soient ainsi et pas autrement.

« La conscience est un non-moi. Si la conscience était une entité autonome, elle ne s'affaiblirait jamais, et il serait possible de faire en sorte qu'elle soit comme ceci et non comme cela. Mais puisque la conscience est un non-moi, elle peut s'affaiblir et on ne peut faire en sorte qu'elle soit comme ceci et non comme cela.

« Qu'en pensez-vous, moines ? Le physique... le ressenti... la perception... les activités... la conscience sont-ils éternels ou temporaires ?

– Temporaires, Maître.

– Ce qui est temporaire, est-ce satisfaisant ou insatisfaisant (dukkha) ?

– Insatisfaisant, Maître.

– Et ce qui est insatisfaisant, est-il bon de le considérer ainsi : “ceci est à moi, je suis cela, cela est moi” ?

– Non, Maître.

– Par conséquent, moines, tout physique... tout ressenti... toute perception... toute activité... toute conscience quels qu'ils soient, passés, futurs ou présents, intérieurs ou extérieurs, grossiers ou subtils, inférieurs ou supérieurs, lointains ou proches, il faut les voir tous tels qu'ils sont, avec une juste sagacité : “ceci n'est pas à moi, je ne suis pas cela, cela n'est pas moi”.

« Quand il voit cela, moines, le disciple des Purs, bien instruit, est dégoûté du physique... du ressenti... de la perception... des activités... de la conscience. Étant dégoûté, il est désenchanté. Du désenchantement vient la délivrance, et dans la délivrance surgit la connaissance de la délivrance : “détruite est la naissance, vécue la vie sainte, fait ce qui était à faire, et rien de plus ici-bas”. »

Ainsi parla le Maître. Les moines du groupe des cinq furent satisfaits de ses paroles et ils s'en réjouirent. Et pendant l'exposé de ces explications, leurs esprits furent délivrés des contaminations sans qu'il en reste rien.

22.8.9. Pāḷeyya

¹ Anattā: non-moi selon les 4 sens définis en 22.1.1 ; « attā » est grammaticalement le pronom réfléchi.

En ce temps-là le Maître séjournait, près de Kosambi, dans le parc Ghosita.

Un matin le Seigneur s'habilla de bonne heure, prit son bol et sa robe et se rendit à Kosambi pour y mendier sa nourriture. Quand il eut mendié dans Kosambi et fini son repas, en revenant de sa tournée d'aumônes, il plia son lit-siège, prit son bol et sa robe et, sans rien dire à ses assistants ni informer la communauté monastique, il se mit en route tout seul, sans second.

Il n'y avait pas longtemps que le Maître était parti quand un moine vint trouver le vénérable Ānanda et lui annonça :

– Ami Ānanda, le Maître a plié son lit-siège, pris son bol et sa robe et, sans rien dire à ses assistants ni informer la communauté monastique, il s'est mis en route tout seul, sans second.

– Mon ami, quand le Maître plie son lit-siège, prend son bol et sa robe et, sans rien dire à ses assistants ni informer la communauté monastique, se met en route tout seul, sans second, c'est qu'il désire rester seul. À ce moment, personne ne doit le suivre.

En progressant par étapes le Maître arriva à Pālileyya. Il y demeura au pied d'un arbre sal propice.

Une grande troupe de moines approcha le vénérable Ānanda. Ils le saluèrent en arrivant, échangèrent des paroles plaisantes et les moines s'assirent convenablement. Une fois bien assis, ils dirent au vénérable :

– Il y a longtemps, ami Ānanda, que nous n'avons entendu de la bouche du Maître une parole de vérité, et nous aimerions en entendre une.

Le vénérable Ānanda se rendit en compagnie de ces moines à Pālileyya et ils approchèrent le Maître au pied de l'arbre sal. Ils saluèrent le Maître en arrivant et s'assirent convenablement. Quand ils furent bien assis, le Maître les instruisit, les stimula, les incita et les réjouit par un discours sur la réalité.

il arriva qu'en cette circonstance un moine eut cette réflexion : “Que connaît-on, comment voit-on, pour que se produise aussitôt la destruction des contaminations ?”

Le Maître connut en son esprit la réflexion de ce moine et déclara aux moines :

– Je vous ai montré, moines, mon enseignement de façon détaillée, je vous ai enseigné en détail les quatre formes de vigilance (satipaṭṭhānā), les quatre efforts justes (sammappadhānā), les quatre bases de réussite (iddhipādā), les cinq facultés (indriyāni), les cinq pouvoirs (balāni), les sept facteurs d'éveil (bojjhaṅgā) et le chemin pur à huit facteurs (ariyo aṭṭhaṅgiko maggo). Voilà comment je vous ai montré en détail mon enseignement. Malgré cela, un moine s'est demandé : “Avec quelle sorte de connaissance, avec quelle sorte de vision, se produit dans l'immédiat la destruction des contaminations ?”

Avec quelle sorte de connaissance, moines, avec quelle sorte de vision, se produit donc dans l'immédiat la destruction des contaminations ? Voici : un homme ordinaire, ignorant, qui ne voit pas les Purs, qui ne connaît pas la voie des Purs, qui ne se contrôle pas en suivant la voie des Purs, qui ne voit pas les grands hommes, qui ne connaît pas la voie des grands hommes, qui ne se contrôle pas en suivant la voie des grands hommes, considère le physique comme étant lui. Cette considération est une activité mentale (ou construction mentale : saṅkhāra). Sur quoi repose cette activité ? Quelle est son origine ? Qu'est-ce qui la fait naître ? Qu'est-ce qui la produit ? Chez un être ignorant ordinaire (puṭhujjana) qui est touché par un ressenti né en relation avec un aveuglement, un désir (taṇhā) se produit. L'activité mentale en est issue. Mais, moines, cette activité est temporaire, créée (saṅkhata), produite sous conditions. Le désir aussi est temporaire, créé, produit sous conditions. Le ressenti lui-même est temporaire, créé, produit sous conditions. La relation (avec l'aveuglement) aussi est temporaire, créée, produite sous conditions. Et l'aveuglement lui-même est temporaire, créé, produit sous conditions. C'est avec cette sorte de connaissance, cette sorte de vision, que se produit dans l'immédiat la destruction des contaminations.

S'il ne considère pas ce physique comme étant lui, mais qu'il se considère comme ayant ce physique... ou bien ce physique comme étant en lui... ou encore lui comme se trouvant dans ce physique, cette considération est une activité mentale. Sur quoi repose cette activité ? Quelle est son origine ? Qu'est-ce qui la fait naître ? Qu'est-ce qui la produit ? Chez un être ignorant ordinaire qui est touché par un ressenti né en relation avec un aveuglement, un désir se produit. L'activité mentale en est issue. Elle est temporaire, créée, produite sous conditions. Le désir aussi... le ressenti aussi... la relation aussi... et l'aveuglement aussi sont temporaires, créés, produits sous conditions. C'est avec cette sorte de connaissance, cette sorte de vision, que se produit dans l'immédiat la destruction des contaminations.

S'il ne considère pas ce physique comme étant lui, ni lui comme ayant ce physique, ni ce physique comme étant en lui, ni lui comme se trouvant dans ce physique, mais qu'il considère ce ressenti comme étant lui, ou lui comme ayant ce ressenti, ou ce ressenti comme étant en lui, ou lui comme se trouvant dans ce ressenti ; ou cette perception comme étant lui, ou lui comme ayant cette perception, ou cette perception comme étant en lui, ou lui comme se trouvant dans cette perception ; ou ces activités comme étant lui, ou lui comme ayant ces activités, ou ces activités comme étant en lui, ou lui comme se trouvant dans ces activités ; ou cette conscience comme étant lui, ou lui comme ayant cette conscience, ou cette conscience comme étant

en lui, ou lui comme se trouvant dans cette conscience, cette considération est une activité mentale. Sur quoi repose cette activité ? Quelle est son origine ? Qu'est-ce qui la fait naître ? Qu'est-ce qui la produit ? Chez un être ignorant ordinaire qui est touché par un ressenti né en relation avec un aveuglement, un désir se produit. L'activité mentale en est issue. Elle est temporaire, créée, produite sous conditions. Le désir aussi... le ressenti aussi... la relation aussi... et l'aveuglement aussi sont temporaires, créés, produits sous conditions. C'est avec cette sorte de connaissance, cette sorte de vision, que se produit dans l'immédiat la destruction des contaminations.

S'il ne considère pas ce physique comme étant lui, ni ce ressenti comme étant lui, ni cette perception comme étant lui, ni ces activités comme étant lui, ni cette conscience comme étant lui, mais qu'il a ce genre de croyance : "ceci est moi, cela le monde ; après la mort, je serai éternel, stable, constant, de nature immuable", cette croyance à l'éternité est une activité mentale...

Ou s'il a cette autre sorte de croyance : "si je n'étais pas, rien n'existerait pour moi ; si je ne suis plus, rien n'existera plus pour moi", cette croyance à l'anéantissement est une activité mentale...

S'il ne considère pas ce physique comme étant lui, ni ce ressenti comme étant lui, ni cette perception comme étant lui, ni ces activités comme étant lui, ni cette conscience comme étant lui, qu'il n'a pas la croyance à l'éternité ni la croyance à l'anéantissement, mais qu'il doute, qu'il reste indécis, qu'il n'est pas assuré dans la réalité vraie (saddhamma), ce doute, cette indécision, cette errance sont des activités mentales. Sur quoi reposent ces activités ? Quelle est leur origine ? Qu'est-ce qui les fait naître ? Qu'est-ce qui les produit ? Chez un être ignorant ordinaire qui est touché par un ressenti né en relation avec un aveuglement, un désir se produit. Ces activités mentales en sont issues. Elles sont temporaires, créées, produites sous conditions. Le désir aussi... le ressenti aussi... la relation aussi... l'aveuglement aussi sont temporaires, créés, produits sous conditions. C'est avec cette sorte de connaissance, cette sorte de vision, que se produit dans l'immédiat la destruction des contaminations.

22.9.6. Assaji

En ce temps-là le Maître séjournait au Repas-des-Écureuils du Bosquet de Bambous, près de Rājagaha. À la même époque le vénérable Assaji demeurait dans le Parc Kassapa, il était indisposé, souffrant, gravement malade. Il appela ses assistants :

– Allez trouver le Maître, mes amis, prosternez-vous en mon nom aux pieds du Maître et dites-lui : "Maître, le moine Assaji est indisposé, souffrant, gravement malade, il se prosterne aux pieds du Maître ; il serait bon que le Maître se rende par compassion auprès du moine Assaji".

– Oui, mon ami, répondirent les moines au vénérable Assaji. Ils allèrent trouver le Maître, le saluèrent en arrivant et s'assirent convenablement. Une fois bien assis, ils transmirent le message du vénérable. Le Maître accepta la demande en gardant le silence.

De bon matin, le Maître quitta sa retraite et vint auprès du vénérable Assaji. Celui-ci vit approcher le Maître et s'agita sur sa couche. Le Maître lui dit :

– Inutile, Assaji, de t'agiter sur ta couche. Il y a des sièges déjà préparés, je m'y assierai.

Le Maître s'assit sur l'un des sièges et demanda au vénérable Assaji :

– Est-ce supportable pour toi, Assaji ? Cela va-t-il ? Les sensations douloureuses régressent-elles ? N'augmentent-elles pas ? Peut-on prévoir leur affaiblissement et leur fin ? Ou leur intensification ?

– Non, ce n'est pas supportable, Maître. Non, cela ne va pas. Les sensations douloureuses sont intenses, elles ne régressent pas mais au contraire augmentent. On ne remarque pas leur affaiblissement et leur fin, mais plutôt leur intensification.

– N'as-tu pas quelque remord, Assaji, quelque mauvais souvenir ?

– Oui, certainement, Maître, j'ai un gros remord, un très mauvais souvenir.

– N'as-tu pas quelque chose à te reprocher du point de vue de la discipline ?

– Non, Maître, je n'ai rien à me reprocher du point de vue de la discipline.

– Si tu n'as rien à te reprocher de ce point de vue, Assaji, quel remord as-tu ? Quel mauvais souvenir ?

– Antérieurement, Maître, je restais dans l'activité corporelle (les inspirs et les expirs) en apaisant la maladie encore et encore. Mais je n'obtiens plus la concentration aiguë, et je me demande si je ne suis pas tombé (de l'enseignement).

– Les ascètes et les brahmanes, Assaji, qui croient que la concentration aiguë est essentielle autant qu'universelle, et qui ne l'obtiennent plus, se demandent s'ils ne sont pas tombés. Mais toi, Assaji, que penses-tu : le physique... le ressenti... la perception... les activités... la conscience sont-ils éternels ou temporaires ?

– Temporaires, Maître.

– Ce qui est temporaire, est-ce satisfaisant ou insatisfaisant ?

- Insatisfaisant, Maître.
- Et ce qui est insatisfaisant, est-il bon de le considérer ainsi : “ceci est à moi, je suis cela, cela est moi” ?
- Non, Maître.
- Par conséquent, Assaji, tout physique... tout ressenti... toute perception... toute activité... toute conscience quels qu’ils soient, passés, futurs ou présents, intérieurs ou extérieurs, grossiers ou subtils, inférieurs ou supérieurs, lointains ou proches, il faut les voir tous tels qu’ils sont, avec une juste sagacité : “ceci n’est pas à moi, je ne suis pas cela, cela n’est pas moi”.
- « Quand il voit cela, Assaji, le disciple des Purs, bien instruit, est dégoûté du physique... du ressenti... de la perception... des activités... de la conscience. Étant dégoûté, il est désenchanté. Du désenchantement vient la délivrance, et dans la délivrance surgit la connaissance de la délivrance : “détruite est la naissance, vécue la vie sainte, fait ce qui était à faire, et rien de plus ici-bas”.
- « Quand il a un ressenti agréable, il reconnaît que ce ressenti est temporaire, il reconnaît qu’il ne faut pas s’y attacher, il reconnaît qu’il ne faut pas le désirer. Quand il a un ressenti désagréable... quand il a un ressenti ni désagréable ni agréable, il reconnaît que ce ressenti est temporaire, il reconnaît qu’il ne faut pas s’y attacher, il reconnaît qu’il ne faut pas le désirer.
- « Quand il a un ressenti agréable... un ressenti désagréable... un ressenti ni désagréable ni agréable, il le ressent de façon totalement détachée. Quand il ressent la ruine finale du corps, il reconnaît qu’il a ce ressenti. Quand il ressent la fin de vie, il reconnaît qu’il a ce ressenti. Il reconnaît qu’après la destruction du corps, quand la vie sera épuisée, il n’y aura plus la jouissance d’aucun des ressentis qu’il aura connus jusque là, ils seront tous “refroidis”.
- « Une lampe à huile, Assaji, brûle grâce à l’huile et à la mèche. Quand l’huile et la mèche sont épuisées, faute d’aliments la lampe s’éteint. De même, quand le moine ressent la ruine finale du corps, il reconnaît qu’il a ce ressenti. Quand il ressent la fin de vie, il reconnaît qu’il a ce ressenti. Il reconnaît qu’après la destruction du corps, quand la vie sera épuisée, il n’y aura plus la jouissance d’aucun des ressentis qu’il aura connus jusque là, ils seront tous “refroidis”.

22.9.7. Khema

En ce temps-là un grand groupe de moines confirmés séjournait, près de Kosambi, dans le parc Ghosita. À la même époque le vénérable Khemaka demeurait dans le Parc Badarika. Il était indisposé, souffrant, gravement malade. De bon matin les moines confirmés sortirent de leur retraite et s’adressèrent au vénérable Dāsaka :

- Va, ami Dāsaka, rends-toi auprès du moine Khemaka et dis-lui que les confirmés lui demandent : “Est-ce supportable pour toi, ami Khemaka ? Cela va-t-il ? Les sensations douloureuses régressent-elles ? N’augmentent-elles pas ? Peut-on prévoir leur affaiblissement et leur fin ? Ou leur intensification ?”

- Bien, leur répondit le vénérable Dāsaka. Il se rendit auprès du vénérable Khemaka et lui transmit le message. Celui-ci répondit :

- Non, ce n’est pas supportable, mon ami. Non, cela ne va pas. Les sensations douloureuses sont intenses, elles ne régressent pas mais au contraire augmentent. On ne remarque pas leur affaiblissement et leur fin, mais plutôt leur intensification.

Le vénérable Dāsaka revint vers les confirmés et leur transmit la réponse. Ceux-ci lui dirent alors :

- Retourne, ami Dāsaka, auprès du moine Khemaka et dis-lui que les confirmés lui demandent : “Le Maître, mon ami, a cité cinq ensembles saisis, l’ensemble physique saisi, l’ensemble des ressentis saisis, l’ensemble des perceptions saisis, l’ensemble des activités saisis et l’ensemble des consciences saisis. Y a-t-il parmi ces cinq ensembles quelque chose que le vénérable Khemaka considère comme étant lui ou sien ?”

- Bien, leur répondit le vénérable Dāsaka. Il se rendit à nouveau auprès du vénérable Khemaka et lui transmit le message. Celui-ci répondit :

- Le Maître a bien cité ces cinq ensembles saisis... et il n’y a rien parmi ces cinq ensembles que je considère comme moi ou mien.

Le vénérable Dāsaka revint vers les confirmés et leur transmit la réponse. Ceux-ci lui dirent alors :

- Retourne encore une fois, ami Dāsaka, auprès du moine Khemaka et dis-lui que les confirmés disent : “Le Maître a bien cité ces cinq ensembles saisis... S’il n’y a rien parmi ces cinq ensembles que le vénérable Khemaka considère comme étant lui ou sien, c’est qu’il est un accompli (arahant) qui a détruit les contaminations.”

- Bien, leur répondit le vénérable Dāsaka. Il se rendit une nouvelle fois auprès du vénérable Khemaka et lui transmit le message. Celui-ci répondit :

– Le Maître a bien cité ces cinq ensembles saisis... et il n’y a rien parmi ces cinq ensembles que je considère comme moi ou mien. Pourtant je ne suis pas un accompli ayant détruit les contaminations. J’ai, au milieu des cinq ensembles, l’idée “je suis”, mais je ne reconnais pas l’idée “je suis cela”.

Le vénérable Dāsaka revint vers les confirmés et leur transmit la réponse. Ceux-ci lui dirent alors :

– Retourne une fois de plus, ami Dāsaka, auprès du moine Khemaka et dis-lui que les confirmés demandent : “Quel est ce “je suis” dont tu parles ? Parles-tu d’un “je suis” qui est physique ? Ou en dehors du physique ? Qui est un ressenti... une perception... une activité... une conscience ? Ou en dehors du ressenti... de la perception... des activités... de la conscience ? Quel est ce “je suis” dont tu parles ?

– Bien, leur répondit le vénérable Dāsaka. Il se rendit à nouveau auprès du vénérable Khemaka et lui transmit le message. Celui-ci répondit :

– Il suffit, ami Dāsaka, à quoi bon tous ces allers et retours ? Apporte-moi un bâton, je vais me rendre moi-même auprès des moines confirmés.

Le vénérable Khemaka se traîna auprès des moines confirmés en s’appuyant sur son bâton. En arrivant il échangea avec eux des paroles courtoises puis conclut ces salutations aimables et mémorables en s’asseyant convenablement. Quand il fut bien assis, les confirmés lui redemandèrent :

– Quel est ce “je suis” dont tu parles ? Parles-tu d’un “je suis” qui est physique ? Ou en dehors du physique ? Qui est un ressenti... une perception... des activités... une conscience ? Ou en dehors du ressenti... de la perception... des activités... de la conscience ? Quel est ce “je suis” dont tu parles ?

– Je ne dis pas, mes amis, que je suis physique¹ ni que je suis en dehors du physique, que je suis un ressenti... une perception... des activités... une conscience, ni que je suis en dehors du ressenti... de la perception... des activités... de la conscience. J’ai, au milieu des cinq ensembles, l’idée “je suis”, mais je ne vois pas l’idée “je suis cela”.

« Ainsi en va-t-il, mes amis, pour le parfum des lotus bleus, des lotus rouges et des lotus blancs. Parlerait-on de façon juste en parlant de l’odeur des feuilles, de l’odeur de la couleur ou de l’odeur des étamines ?

– Certainement pas, mon ami.

– Comment parlerait-on de façon juste, mes amis ?

– En parlant de l’odeur de la fleur, mon ami.

– De même, je ne dis pas, mes amis, que je suis physique ni que je suis en dehors du physique, que je suis un ressenti... une perception... des activités... une conscience, ni que je suis en dehors du ressenti... de la perception... des activités... de la conscience. J’ai, au milieu des cinq ensembles saisis, l’idée “je suis”, cependant je ne vois pas l’idée “je suis cela”.

« De plus, mes amis, quand les cinq chaînes inférieures² ont été éliminées chez un disciple des Purs, il reste une subtile appréciation “je suis”, une subtile aspiration “je suis” et une subtile latence “je suis” relativement aux cinq ensembles saisis. Mais plus tard, par la contemplation de l’apparition et de la disparition de ces cinq ensembles — voici le physique, voici l’apparition du physique, voici la disparition du physique, voici le ressenti... voici la perception... voici les activités... voici la conscience, voici l’apparition de la conscience, voici la disparition de la conscience —, la subtile appréciation “je suis”, la subtile aspiration “je suis” et la subtile latence “je suis” relatives aux cinq ensembles finissent par être éradiquées.

« Ainsi en va-t-il, mes amis, avec un tissu souillé et taché. Son propriétaire le porte au blanchisseur. Celui-ci le foule avec de la terre saline, de la potasse ou de la bouse de vache, puis le lave à l’eau claire. Même quand le tissu est devenu bien propre et bien blanc, il s’y attache une faible odeur de terre saline, de potasse ou de bouse de vache. Quand le blanchisseur rend le tissu à son propriétaire, celui-ci le range dans un coffre parfumé. Le léger reste d’odeur de terre saline, de potasse ou de bouse de vache est alors détruit.

« De la même façon, mes amis, quand les cinq chaînes inférieures... il reste une subtile appréciation “je suis”... Mais plus tard, par la contemplation de l’apparition et de la disparition... la subtile appréciation “je suis”, la subtile aspiration “je suis” et la subtile latence “je suis”... finissent par être éradiquées.

Quand le vénérable Khemaka eut fini de parler, les moines confirmés lui dirent :

– Nous n’avons pas interrogé le vénérable Khemaka pour le mettre en difficulté, mais parce qu’il pouvait énoncer l’enseignement du Maître en détail, le décrire, le clarifier, l’élucider, le révéler, l’analyser finement et le rendre évident. Et le vénérable Khemaka a, en effet, énoncé en détail l’enseignement du Maître, il l’a décrit, clarifié, élucidé, révélé, analysé finement et rendu évident.

Les moines confirmés furent satisfaits des paroles du vénérable Khemaka et ils s’en réjouirent. Au cours de cet exposé, une soixantaine de confirmés eurent leur esprit délivré des contaminations sans qu’il en reste rien. Il en fut de même pour le vénérable Khemaka.

¹ Commentaire : celui qui dit qu’il est physique ignore les quatre autres ensembles, et celui qui dit qu’il est en dehors du physique ignore le physique. Mais en prenant globalement les cinq ensembles, le vénérable a cette idée “je suis”.

² Orambhāgiya : perception d’un moi, doute, attachement aux rites, attachement sensoriel et aversion grossière.

22.10.1. Le torrent

Près de Sāvatthi.

– Imaginez, moines, un torrent de montagne tempêteux, au long cours, avec un courant violent. Il y aurait sur ses deux rives des roseaux, des herbes de plusieurs sortes, des joncs et des arbustes, penchés au-dessus de l'eau. Un homme emporté par ce courant s'accrocherait à des roseaux, mais ceux-ci casseraient et l'homme irait sans recours à sa perte. Il s'accrocherait à des touffes d'herbe, il s'accrocherait à des joncs, à des herbes dures, à des arbustes, mais tous casseraient et l'homme irait irrémédiablement à sa perte.

De la même façon, moines, un homme ordinaire, ignorant, qui ne voit pas les Purs, qui ne connaît pas la voie des Purs, qui ne se contrôle pas en suivant la voie des Purs, qui ne voit pas les grands hommes, qui ne connaît pas la voie des grands hommes, qui ne se contrôle pas en suivant la voie des grands hommes, considère ce physique comme étant lui, ou lui comme ayant ce physique, ou bien ce physique comme étant en lui, ou encore lui comme se trouvant dans ce physique. Ce physique se brise et cet homme va irrémédiablement à sa perte. Ou bien il considère ce ressenti... cette perception... ces activités... cette conscience comme étant lui, ou lui comme ayant cette conscience, ou cette conscience comme étant en lui, ou lui comme se trouvant dans cette conscience. Or cette conscience se brise et l'homme va irrémédiablement à sa perte.

Qu'en pensez-vous, moines ? Le physique... le ressenti... la perception... les activités... la conscience sont-ils éternels ou temporaires ?

– Temporaires, Maître.

– Ce qui est temporaire, est-ce satisfaisant ou insatisfaisant ?

– Insatisfaisant, Maître.

– Et ce qui est insatisfaisant, est-il bon de le considérer ainsi : “ceci est à moi, je suis cela, cela est moi” ?

– Non, Maître.

– Par conséquent, moines, tout physique... tout ressenti... toute perception... toute activité... toute conscience quels qu'ils soient, passés, futurs ou présents, intérieurs ou extérieurs, grossiers ou subtils, inférieurs ou supérieurs, lointains ou proches, il faut les voir tous tels qu'ils sont, avec une juste sagacité : “ceci n'est pas à moi, je ne suis pas cela, cela n'est pas moi”.

Quand il voit cela, moines, le disciple des Purs, bien instruit, est dégoûté du physique... du ressenti... de la perception... des activités... de la conscience. Étant dégoûté, il est désenchanté. Du désenchantement vient la délivrance, et dans la délivrance surgit la connaissance de la délivrance : “détruite est la naissance, vécue la vie sainte, fait ce qui était à faire, et rien de plus ici-bas”.

22.11.7. Entré dans le courant

Près de Sāvatthi.

– Il y a cinq ensembles saisis, moines. Lesquels ? L'ensemble physique saisi, l'ensemble des ressentis saisis, l'ensemble des perceptions saisis, l'ensemble des activités saisis et l'ensemble des consciences saisis. Dans la mesure où un disciple des Purs reconnaît avec sagacité, pour ce qu'ils sont, l'apparition des cinq ensembles saisis, leur disparition, leurs avantages, leurs inconvénients et la façon de leur échapper, on en parle comme d'un disciple des Purs entré dans le courant, ayant pour nature de ne pas chuter, bien assuré, et destiné à la pleine réalisation (sambodhi).

22.12.1. Aveuglement

Près de Sāvatthi.

Un moine vint trouver le Maître... et lui demanda :

– Aveuglement, Maître, on dit aveuglement (avijjā). Qu'est-ce que l'aveuglement ? Dans quelle mesure tombe-t-on dans l'aveuglement ?

– Ici, moine, un homme sans instruction ne reconnaît pas avec sagacité le physique, l'apparition du physique, l'arrêt du physique et le chemin qui mène à l'arrêt du physique, il ne reconnaît pas avec sagacité le ressenti... la perception... les activités... la conscience, l'apparition de la conscience, l'arrêt de la conscience et le chemin qui mène à l'arrêt de la conscience. Voilà ce qu'on nomme aveuglement, moine, et c'est de cette façon que l'on tombe dans l'aveuglement.

Thème 23

Rādhā

23.1.2. Les êtres

Près de Sāvathī.

Une fois bien assis, le vénérable Rādhā demanda au Maître :

– “Un être” (satto), Maître, on parle d’un être. Dans quelle mesure peut-on parler d’un être ?

– Celui qui aspire à un élément physique, qui s’en entiche, en jouit et en est assoiffé, s’attache un peu ou beaucoup ici et là. On le dit “attaché” (jeu de mots intraduisible entre satto, être, et satto, attaché). Celui qui aspire à un ressenti... à une perception... à des activités... à une conscience, qui s’en entiche, en jouit et en est assoiffé s’attache un peu ou beaucoup ici et là, on le dit “attaché”.

Suppose, Rādhā, que des petits garçons et des petites filles jouent aux châteaux de sable. Aussi longtemps qu’ils se passionnent pour ces châteaux, qu’ils ont de la convoitise, du plaisir, de l’avidité, de l’excitation, du désir, ils restent attachés à ces châteaux, ils jouent avec eux, les considèrent comme leurs biens, comme leur propriété. Mais quand ils ne se passionnent plus pour ces châteaux de sable, qu’ils n’ont plus de convoitise, de plaisir, d’avidité, d’excitation ni de désir, ils les démolissent avec leurs mains et leurs pieds, les renversent, les abattent, et ils arrêtent de jouer.

De la même façon, Rādhā, démolissez le physique... le ressenti... la perception... les activités... la conscience, renversez-les, abattez-les, arrêtez d’en jouer, et accédez à la destruction de tout désir. Car la destruction de tout désir représente le Dénouement.

23.2.1 Māra

Près de Sāvathī.

Une fois bien assis, le vénérable Rādhā demanda au Maître :

– “Māra”, Maître, on dit “Māra”. Qu’est-ce donc que Māra¹ ?

– Le physique, Rādhā, est Māra. Le ressenti est Māra. La perception est Māra. Les activités sont Māra. La conscience est Māra. En voyant cela, un disciple des Purs bien instruit est désenchanté du physique, désenchanté du ressenti, désenchanté de la perception, désenchanté des activités, désenchanté de la conscience. Du désenchantement vient le détachement. Par le détachement, on se libère. Et dans la délivrance surgit la connaissance de la délivrance : “détruite est la naissance, vécue la vie sainte, fait ce qui était à faire, et rien de plus ici-bas”.

23.2.7. Impersonnel

Près de Sāvathī.

Une fois bien assis, le vénérable Rādhā demanda au Maître :

– “Impersonnel”, Maître, on dit “impersonnel”. Qu’est-ce qui est impersonnel ?

– Le physique, Rādhā, est impersonnel. Le ressenti est impersonnel. La perception est impersonnelle. Les activités sont impersonnelles. La conscience est impersonnelle. En voyant cela, un disciple des Purs bien instruit est désenchanté du physique, désenchanté du ressenti, désenchanté de la perception, désenchanté des activités, désenchanté de la conscience. Du désenchantement vient le détachement. Par le détachement, on se libère. Et dans la délivrance surgit la connaissance de la délivrance : “détruite est la naissance, vécue la vie sainte, fait ce qui était à faire, et rien de plus ici-bas”.

¹ Māra symbolise ici, comme souvent, tout ce qui est mortel et tout ce qui fait mourir.

Thème 25

L'entrée

25.1 à 8. Œil, apparences visibles, conscience oculaire, contact, ressenti, perception, intention, désir

Près de Sāvathī.

– L'œil (faculté de voir), moines, est temporaire, périssable et changeant... L'oreille (faculté auditive) est temporaire, périssable et changeant... Le nez (faculté olfactive) est temporaire, périssable et changeant... La langue (faculté gustative) est temporaire, périssable et changeant... Le corps (faculté tactile) est temporaire, périssable et changeant... La faculté cognitive (manas) est temporaire, périssable et changeant...

Les apparences visibles sont temporaires, périssables et changeantes... Les sons sont temporaires, périssables et changeants... Les odeurs sont temporaires, périssables et changeantes... Les saveurs sont temporaires, périssables et changeantes... Les touchers sont temporaires, périssables et changeants... Les connaissables (dhammā) sont temporaires, périssables et changeants...

La conscience oculaire est temporaire, périssable et changeante... La conscience auditive est temporaire, périssable et changeante... La conscience olfactive est temporaire, périssable et changeante... La conscience gustative est temporaire, périssable et changeante... La conscience cognitive est temporaire, périssable et changeante...

Le contact (des apparences) avec l'œil est temporaire, périssable et changeant... Le contact avec l'oreille est temporaire, périssable et changeant... Le contact avec le nez est temporaire, périssable et changeant... Le contact avec la langue est temporaire, périssable et changeant... Le contact avec le corps est temporaire, périssable et changeant... Le contact avec la faculté cognitive est temporaire, périssable et changeant...

Le ressenti né du contact avec l'œil est temporaire, périssable et changeant... Le ressenti né du contact avec l'oreille est temporaire, périssable et changeant... Le ressenti né du contact avec le nez est temporaire, périssable et changeant... Le ressenti né du contact avec la langue est temporaire, périssable et changeant... Le ressenti né du contact avec le corps est temporaire, périssable et changeant... Le ressenti né du contact avec la faculté cognitive est temporaire, périssable et changeant...

La perception du visible est temporaire, périssable et changeante... La perception d'un son est temporaire, périssable et changeante... La perception d'une odeur est temporaire, périssable et changeante... La perception d'une saveur est temporaire, périssable et changeante... La perception du toucher est temporaire, périssable et changeante... La perception du connaissable est temporaire, périssable et changeant...

L'intention (sañcetanā) associée au visible est temporaire, périssable et changeante... L'intention liée à l'audible est temporaire, périssable et changeante... L'intention associée à l'olfactif est temporaire, périssable et changeante... L'intention associée au sapide est temporaire, périssable et changeante... L'intention associée au tangible est temporaire, périssable et changeante... L'intention associée au connaissable est temporaire, périssable et changeante...

Le désir de (voir le) visible est temporaire, périssable et changeant... Le désir de sons est temporaire, périssable et changeant... Le désir d'odeurs est temporaire, périssable et changeant... Le désir de saveurs est temporaire, périssable et changeant... Le désir de toucher est temporaire, périssable et changeant... Le désir de (connaître le) connaissable est temporaire, périssable et changeant...

De celui qui est persuadé et convaincu de ces réalités, moines, on dit qu'il suit le chemin de la conviction, qu'il entre dans la voie de la rectitude, qu'il arrive sur le terrain des grands hommes, qu'il a dépassé le niveau des gens ordinaires, qu'il ne peut plus avoir aucune activité qui le ferait aller en enfer, dans un état animal ou dans une sphère de trépassés, et qu'il est impossible qu'il meure avant d'avoir eu l'expérience du fruit de l'entrée dans le courant.

De celui qui peut observer ces réalités avec une certaine dose de sagacité, on dit qu'il suit le chemin de la réalité, qu'il entre dans la voie de la rectitude, qu'il arrive sur le terrain des grands hommes, qu'il a dépassé le niveau des gens ordinaires, qu'il ne peut plus avoir aucune activité qui le ferait aller en enfer, dans un état animal ou dans une sphère de trépassés, et qu'il est impossible qu'il meure avant d'avoir eu l'expérience du fruit de l'entrée dans le courant.

De celui qui connaît ces réalités en toute sagacité, qui les voit, on dit qu'il est entré dans le courant et assuré d'atteindre la réalisation ultime (sambodhi).

Thème 27

Les défauts

27.2, 3 et 5 Visible, conscience et né du contact

Près de Sāvatthi.

– Le désir et l’attachement, moines, concernant une apparence visible sont des défauts¹ de l’esprit. Les désirs et les attachements relatifs à un son... à une odeur... à une saveur... à un toucher... à une chose connaissable sont des défauts de l’esprit. Quand un moine abandonne de tels défauts relatifs à ces six objets, son esprit incline au renoncement. Et l’esprit qui est imprégné de renoncement devient bien maniable lors de la connaissance directe de ce qu’il faut connaître par soi-même.

Le désir et l’attachement, moines, relatifs à une conscience oculaire... à une conscience auditive... à une conscience olfactive... à une conscience gustative... à une conscience tactile... à une conscience cognitive sont des défauts de l’esprit. Quand un moine abandonne de tels défauts...

Le désir et l’attachement, moines, relatifs au ressenti né du contact avec une conscience oculaire... avec une conscience auditive... avec une conscience olfactive... avec une conscience gustative... avec une conscience tactile... avec une conscience cognitive sont des défauts de l’esprit. Quand un moine abandonne de tels défauts...

Thème 28

Sāriputta

28.1. Isolement

En ce temps-là le vénérable Sāriputta séjournait, près de Sāvatthi, dans le parc Anāthapiṇḍika du bois Jéta. Un matin le vénérable s’habilla de bonne heure, prit son bol et sa robe et se rendit à Sāvatthi pour y mendier sa nourriture. Quand il eut parcouru Sāvatthi en mendiant et fini son repas, en revenant de sa tournée d’aumônes, il se dirigea vers le Bois des Aveugles pour y passer la journée, il s’y enfonça et s’assit au pied d’un arbre pour toute la journée.

Vers le soir, il sortit de sa retraite et retourna au parc Anāthapiṇḍika. Le vénérable Ānanda le vit approcher et lui dit :

– Tes facultés sont bien claires, ami Sāriputta, le teint de ton visage très pur et très limpide. Dans quel état est donc resté le vénérable Sāriputta aujourd’hui ?

– En m’isolant du sensoriel, en m’isolant des agents pernicioseux, j’ai accédé au premier jhāna qui comporte prise-ferme et maintien-ferme et qui consiste en un ravissement-félicité né de l’isolement, et j’y suis demeuré. Mais je n’ai pas pensé “j’atteins le premier jhāna”, ni “j’ai atteint le premier jhāna”, ni “je suis sorti du premier jhāna”.

– Cela fait certainement longtemps que le vénérable Sāriputta a bien abandonné les tendances à imaginer un moi, à imaginer un mien ou à se comparer (aux autres). Voilà pourquoi il n’a pas pensé “j’atteins le premier jhāna”, ni “j’ai atteint le premier jhāna”, ni “je suis sorti du premier jhāna”.

¹ upakkileśa : qui empêchent d’accéder au supramondain. Voir Visuddhimagga chap. XX § 105 et suivants.

Livre 4

Les six domaines

Ce volume traite de dix thèmes successifs :

- 35. Les six domaines
- 36. Le ressenti
- 37. La femme
- 38. Jambukhādaka
- 39. Sāmaṇḍaka
- 40. Moggallāna
- 41. Citta
- 42. Les chefs de village
- 43. L'inconditionné (?)
- 44. Le non-révéle (?)

Thème 35

Les six domaines

35.3.1. La totalité

Près de Sāvatti.

– Je vais, moines, vous enseigner la totalité. Écoutez. En quoi consiste la totalité ? L'œil (ou faculté de voir, ou acuité visuelle) et les apparences visibles, l'oreille et les sons, le nez et les odeurs, la langue et les saveurs, le composé corporel et les touchers, la faculté cognitive et les connaissables, voilà ce qu'on nomme totalité. Si quelqu'un disait "je rejette cette totalité et je vais en montrer une autre", et qu'on lui demandait sur quoi précisément se fondent ses paroles, il ne pourrait répondre et se heurterait à des impossibilités. Pourquoi ? Parce que ses propos ne pourraient qu'être hors sujet.

35.3.2. L'abandon

– Je vais vous enseigner, moines, l'abandon de la totalité. Écoutez. De quelle façon abandonne-t-on la totalité ? En abandonnant l'œil, en abandonnant les apparences visibles, en abandonnant la conscience oculaire, en abandonnant la rencontre (samphasso) (du visible et de la conscience oculaire) avec l'œil ; et en abandonnant aussi les ressentis agréables, désagréables et neutres qui sont issus de cette rencontre.

En abandonnant l'oreille, en abandonnant les sons, en abandonnant la conscience auditive, en abandonnant la rencontre avec l'oreille ; et en abandonnant aussi les ressentis agréables, désagréables et neutres qui sont issus de cette rencontre.

En abandonnant le nez, en abandonnant les odeurs, en abandonnant la conscience olfactive...

En abandonnant la langue, en abandonnant les saveurs, en abandonnant la conscience gustative...

En abandonnant le composé corporel, en abandonnant les touchers, en abandonnant la conscience tactile...

En abandonnant la faculté cognitive, en abandonnant les connaissables, en abandonnant la conscience cognitive, en abandonnant la rencontre avec la faculté cognitive ; et en abandonnant aussi les ressentis agréables, désagréables et neutres qui sont issus de cette rencontre.

Voilà, moines, de quelle façon on abandonne la totalité.

35.3.8. Propre à déraciner

– Je vais vous enseigner, moines, le chemin propre à déraciner toutes les illusions (ou imaginations : maññita). Écoutez, faites bien attention, je vais parler. En quoi consiste ce chemin propre à déraciner toutes les illusions ? Ici, le moine ne pense pas “œil”¹, il ne pense pas “dans l’œil”², il ne pense pas “issu de l’œil”³, il ne pense pas “l’œil est mien”. Il ne pense pas “apparences visibles”, il ne pense pas “dans les apparences visibles”, il ne pense pas “issu des apparences visibles”, il ne pense pas “les apparences visibles sont miennes”. Il ne pense pas “conscience oculaire”, il ne pense pas “dans la conscience oculaire”, il ne pense pas “issu de la conscience oculaire”, il ne pense pas “la conscience oculaire est mienne”. Il ne pense pas “rencontre (du visible et de la conscience oculaire) avec l’œil”, il ne pense pas “dans la rencontre avec l’œil”, il ne pense pas “issu de la rencontre avec l’œil”, il ne pense pas “la rencontre avec l’œil est mienne” ; quant aux ressentis agréables, désagréables et neutres qui sont conditionnés par la rencontre avec l’œil, il ne pense pas “ce ressenti”, il ne pense pas “dans ce ressenti”, il ne pense pas “issu de ce ressenti”, il ne pense pas “ce ressenti est mien”.

Il ne pense pas “oreille”, il ne pense pas “dans l’oreille”...

Il ne pense pas “nez”, il ne pense pas “dans le nez”...

Il ne pense pas “langue”, il ne pense pas “dans la langue”...

Il ne pense pas “composé corporel”, il ne pense pas “dans le composé corporel”...

Il ne pense pas “faculté cognitive”, il ne pense pas “dans la faculté cognitive”, il ne pense pas “issu de la faculté cognitive”, il ne pense pas “la faculté cognitive est mienne”. Il ne pense pas “connaissables”, il ne pense pas “dans les connaissables”, il ne pense pas “issu des connaissables”, il ne pense pas “les connaissables sont miens”. Il ne pense pas “conscience cognitive”, il ne pense pas “dans la conscience cognitive”, il ne pense pas “issu de la conscience cognitive”, il ne pense pas “la conscience cognitive est mienne”. Il ne pense pas “rencontre avec la faculté cognitive”, il ne pense pas “dans la rencontre avec la faculté cognitive”, il ne pense pas “issu de la rencontre avec la faculté cognitive”, il ne pense pas “la rencontre avec la faculté cognitive est mienne” ; quant aux ressentis agréables, désagréables et neutres qui sont conditionnés par la rencontre avec la faculté cognitive, il ne pense pas “ce ressenti”, il ne pense pas “dans ce ressenti”, il ne pense pas “issu de ce ressenti”, il ne pense pas “ce ressenti est mien”.

Il ne pense pas “totalité”, il ne pense pas “dans la totalité”, il ne pense pas “issu de la totalité”, il ne pense pas “la totalité est mienne”.

En ne pensant pas cela, il ne s’attache à rien dans le monde. Comme il ne s’attache pas, il ne désire plus rien. Comme il ne désire rien, il se dénoue complètement de lui-même, et il reconnaît : “détruite est la naissance, vécue la vie sainte, fait ce qui était à faire, et rien de plus ici-bas”. Tel est, moines, le chemin propre à déraciner toutes les illusions.

35.7.1. Migajāla

Près de Sāvatti.

Le vénérable Migajāla vint trouver le Seigneur... Quand il fut bien assis, il lui demanda :

– Vivre seul, Maître, on parle de vivre seul. Dans quelle mesure vit-on seul ? Et dans quelle vit-on avec un suivant ?

– Il y a, Migajāla, des apparences perceptibles par l’œil, désirables, plaisantes, délicieuses, charmantes, tentantes et attachantes. Si le moine s’en réjouit et les approuve, il y goûte. S’il s’en réjouit, les approuve et y goûte, le plaisir naît. Du plaisir vient l’enchantement. Et de l’enchantement l’enchaînement. Et l’on dit que le moine qui est enchaîné par la chaîne du plaisir vit avec un suivant.

Il y a... ...des saveurs perceptibles par la langue, désirables, plaisantes, délicieuses, charmantes, tentantes et attachantes. Si le moine s’en réjouit et les approuve, il y goûte. S’il s’en réjouit, les approuve et y goûte, le plaisir naît. Du plaisir vient l’enchantement. Et de l’enchantement l’enchaînement. Or on dit que le moine qui est enchaîné par la chaîne du plaisir vit avec un suivant. Même si ce moine réside dans le désert ou dans les bois, à la périphérie, là où il y a peu de bruit, peu de cris, dans des lieux inhabités, inconnus des hommes, dans la solitude, on dit qu’il vit avec un suivant. Pourquoi ? Parce qu’il n’a pas abandonné le désir, lequel le suit partout. Voilà ce qu’on appelle vivre avec un suivant.

¹ Il ne pense pas qu’il est l’œil, que l’œil lui appartient, qu’un autre est l’œil, ou que l’œil appartient à un autre.

² Il ne pense pas qu’il est dans l’œil, que ses problèmes se situent dans l’œil, qu’un autre est dans l’œil, ou que les problèmes d’un autre se trouvent dans l’œil.

³ Il ne pense pas qu’il est issu de l’œil, que ses problèmes viennent de l’œil, qu’un autre est issu de l’œil, ou que les problèmes d’un autre viennent de l’œil.

Il y a, Migajāla, des apparences perceptibles par l'œil, désirables, plaisantes, délicieuses, charmantes, tentantes et attachantes. Si le moine ne s'en réjouit pas et ne les approuve pas, il n'y goûte pas. S'il ne s'en réjouit pas, ne les approuve pas et n'y goûte pas, le plaisir est bloqué. Sans plaisir pas d'enchantement. Sans enchantement pas d'enchaînement. Et l'on dit que le moine qui n'est pas enchaîné par la chaîne du plaisir vit seul.

Il y a... ..des saveurs perceptibles par la langue, désirables, plaisantes, délicieuses, charmantes, tentantes et attachantes... ..Il y a, Migajāla, des connaissables perceptibles par la faculté cognitive, désirables, plaisants, délicieux, charmants, tentants et attachants. Si le moine ne s'en réjouit pas et ne les approuve pas, il n'y goûte pas. S'il ne s'en réjouit pas, ne les approuve pas et n'y goûte pas, le plaisir est bloqué. Sans plaisir pas d'enchantement. Sans enchantement pas d'enchaînement. Et l'on dit que le moine qui n'est pas enchaîné par la chaîne du plaisir vit seul. Même si ce moine réside près d'un village, entouré de moines, de nonnes, de fidèles hommes et femmes, de rois, de ministres, de pratiquants d'autres voies et de leurs disciples, on dit qu'il vit seul. Pourquoi ? Parce qu'il a abandonné le désir qui aurait pu le suivre. Voilà ce qu'on appelle vivre seul.

35.9.1. De nature à se briser

Près de Sāvatti.

Le vénérable Ānanda vint trouver le Seigneur... Quand il fut bien assis, il lui demanda :

– Le monde, Maître, on parle du monde. Dans quelle mesure parle-t-on du monde ?

– Ce qui est de nature à se briser, Ānanda, on l'appelle monde¹ dans l'éducation des purs. Et qu'est-ce qui est de nature à se briser ? L'œil, Ānanda, est de nature à se briser, les apparences visibles sont de nature à se briser, la conscience oculaire est de nature à se briser, la rencontre avec l'œil est de nature à se briser ; et les ressentis agréables, désagréables et neutres qui sont conditionnés par la rencontre avec l'œil sont de nature à se briser... ..la langue est de nature à se briser, les saveurs sont de nature à se briser... ..la faculté cognitive est de nature à se briser, les connaissables sont de nature à se briser, la conscience cognitive est de nature à se briser, la rencontre avec la faculté cognitive est de nature à se briser ; et les ressentis agréables, désagréables et neutres qui sont conditionnés par la rencontre avec la faculté cognitive sont de nature à se briser. Ce qui est de nature à se briser, Ānanda, on l'appelle monde dans l'éducation des purs.

35.9.2. Monde de vacuité

Près de Sāvatti.

Le vénérable Ānanda vint trouver le Seigneur... Quand il fut bien assis, il lui demanda :

– Monde vide, Maître, on parle de monde vide. Dans quelle mesure parle-t-on de monde vide ?

– Ce qui est vide de moi et de mien, Ānanda, on l'appelle monde vide. Et qu'est-ce qui est vide de moi et de mien ? L'œil est vide de moi et de mien, les apparences visibles sont vides de moi et de mien, la conscience oculaire est vide de moi et de mien, la rencontre avec l'œil est vide de moi et de mien ; et les ressentis agréables, désagréables et neutres qui sont conditionnés par la rencontre avec l'œil sont vides de moi et de mien... ..et les ressentis agréables, désagréables et neutres qui sont conditionnés par la rencontre avec la faculté cognitive sont vides de moi et de mien. Ce qui est vide de moi et de mien, Ānanda, on l'appelle monde vide.

35.9.5. Puṇṇa

Le vénérable Puṇṇa vint trouver le Maître... Quand il fut bien assis, il lui dit :

– Il serait bon, Maître, que le Maître m'enseigne la réalité en détail, de telle sorte que, l'ayant entendue, je puisse demeurer solitaire, retiré, vigilant, énergique et résolu.

– Il y a, Puṇṇa, des apparences perceptibles par l'œil, désirables, plaisantes, délicieuses, charmantes, tentantes et attachantes. Si le moine s'en réjouit et les approuve, il y goûte. S'il s'en réjouit, les approuve et y goûte, le plaisir naît. Je dis, Puṇṇa, que de l'apparition du plaisir naît le désagrément².

¹ Jeu de mots entre loka, monde, et paloka, se briser.

² Le désagrément, dukkha, désigne les cinq ensembles (khandha). Cette phrase résume les 2 premières vérités : celle du désagrément, et celle de son origine, samudaya.

« Il y a, Puṇṇa... des connaissables perceptibles par la faculté cognitive, désirables, plaisants, délicieux, charmants, tentants et attachants. Si le moine s'en réjouit et les approuve, il y goûte. S'il s'en réjouit, les approuve et y goûte, le plaisir naît. Je dis, Puṇṇa, que de l'apparition du plaisir naît le désagrément.

« Il y a, Puṇṇa, des apparences perceptibles par l'œil, désirables, plaisantes, délicieuses, charmantes, tentantes et attachantes. Si le moine ne s'en réjouit pas et ne les approuve pas, il n'y goûte pas. S'il ne s'en réjouit pas, ne les approuve pas et n'y goûte pas, le plaisir est bloqué. Je dis, Puṇṇa, que par l'arrêt du plaisir vient l'arrêt du désagrément¹.

« Il y a, Puṇṇa... des connaissables perceptibles par la faculté cognitive, désirables, plaisants, délicieux, charmants, tentants et attachants. Si le moine ne s'en réjouit pas et ne les approuve pas, il n'y goûte pas. S'il ne s'en réjouit pas, ne les approuve pas et n'y goûte pas, le plaisir est bloqué. Je dis, Puṇṇa, que par l'arrêt du plaisir vient l'arrêt du désagrément.

« Maintenant, Puṇṇa, que tu as reçu mon instruction en détail, dans quelle région vas-tu demeurer ?

– Il y a, Maître, une région du nom de Sunāparanta. C'est là que je vais résider.

– Les hommes de Sunāparanta sont féroces, Puṇṇa, ils sont violents. Que penseras-tu s'ils te menacent et t'injurient ?

– Si les hommes de Sunāparanta me menacent et m'injurient, Maître, je penserai : “les hommes de Sunāparanta sont de bonnes gens, ils sont bien bons de ne pas me frapper avec les mains”. Voilà ce que je penserai.

– Mais si les hommes de Sunāparanta te frappent à mains nues, Puṇṇa, que penseras-tu ?

– Si les hommes de Sunāparanta me frappent à mains nues, Maître, je penserai : “les hommes de Sunāparanta sont de bonnes gens, ils sont bien bons de ne pas me jeter des mottes de terre”. Voilà ce que je penserai.

– Mais si les hommes de Sunāparanta te jettent des mottes de terre, Puṇṇa, que penseras-tu ?

– Si les hommes de Sunāparanta me jettent des mottes de terre, Maître, je penserai : “les hommes de Sunāparanta sont de bonnes gens, ils sont bien bons de ne pas me frapper avec un bâton. Voilà ce que je penserai.

– Mais si les hommes de Sunāparanta te frappent avec un bâton, Puṇṇa, que penseras-tu ?

– Si les hommes de Sunāparanta me frappent avec un bâton, Maître, je penserai : “les hommes de Sunāparanta sont de bonnes gens, ils sont bien bons de ne pas me frapper avec une épée”. Voilà ce que je penserai.

– Mais si les hommes de Sunāparanta te frappent avec une épée, Puṇṇa, que penseras-tu ?

– Si les hommes de Sunāparanta me frappent avec une épée, Maître, je penserai : “les hommes de Sunāparanta sont de bonnes gens, ils sont bien bons de ne pas me retirer la vie avec une épée pointue”. Voilà ce que je penserai.

– Mais si les hommes de Sunāparanta te retirent la vie avec une épée pointue, Puṇṇa, que penseras-tu ?

– Si les hommes de Sunāparanta me retirent la vie avec une épée pointue, Maître, je penserai : “Il y a des disciples du Maître qui sont tourmentés par le corps et la vie, qui en ont honte, qui en sont dégoûtés, et qui cherchent une épée pour se frapper. Et moi, je reçois un coup d'épée sans l'avoir cherché.” Voilà ce que je penserai.

– Bien, Puṇṇa, bien. Toi qui est capable d'un tel contrôle et d'un tel calme, tu pourras résider à Sunāparanta. Et si tu penses maintenant qu'il en est temps...

Le vénérable Puṇṇa prit plaisir aux paroles du Maître, il s'en réjouit, se leva, salua le Maître et le contourna en le gardant à sa droite. Puis il rangea son lit-siège, prit son bol et sa robe, et se mit en route vers le pays de Sunāparanta. Progressant par étapes, il parvint à Sunāparanta et y demeura. En une saison il mit sur le chemin cinq centaines de laïcs. En cette même saison il connut par lui-même les trois sciences. Et en cette même saison il se dénoua complètement.

Un grand nombre de moines vinrent trouver le Maître... et lui dirent :

– Puṇṇa, le fils de bonne famille qui avait reçu du Maître l'instruction détaillée, a fait son temps. Quel est son destin ? Où est-il allé ?

– Sagace, moines, était Puṇṇa le fils de bonne famille. Il a progressé conformément à la réalité et ne m'a pas importuné avec l'enseignement. Puṇṇa le fils de bonne famille est complètement dénoué.

¹ Les deux autres vérités : l'arrêt, nirodha, et le chemin, magga.

35.10.1. Non maîtrisé, non gardé

Près de Sāvatti.

– Si les six étendues de champ (phassāyatanā), moines, ne sont pas maîtrisées, gardées, protégées ni contrôlées, elles mènent au malheur. Lesquelles ? L'étendue du champ visuel... l'étendue du champ auditif... l'étendue du champ olfactif... l'étendue du champ gustatif... l'étendue du champ tactile... l'étendue du champ cognitif non maîtrisée, non gardée, non protégée ni contrôlée mène au malheur. Telles sont les six étendues de champ qui mènent au malheur si elles ne sont pas maîtrisées, gardées, protégées ni contrôlées.

« Mais si les six étendues de champ, moines, sont maîtrisées, gardées, protégées et contrôlées, elles mènent au bonheur. Lesquelles ? L'étendue du champ visuel... l'étendue du champ auditif... l'étendue du champ olfactif... l'étendue du champ gustatif... l'étendue du champ tactile... l'étendue du champ cognitif maîtrisée, gardée, protégée et contrôlée mène au bonheur. Telles sont les six étendues de champ qui mènent au bonheur si elles sont maîtrisées, gardées, protégées et contrôlées. »

Ainsi parla le Maître... et il ajouta :

« Six assurément, six les étendues de champ
« Ne pas les contrôler et le malheur s'abat
« Mais ceux qui ont bien vu comment les maîtriser
« Agissent en toute confiance sans jamais trébucher.

« Il arrive que l'on voie des apparences plaisantes
« Et à d'autres moments des spectacles repoussants
« Il faut la séduction de la beauté chasser
« Et ne pas se souiller en pensant "comme c'est laid !" »

« On entend deux sons : mélodieux ou dérangeants
« Il faut ne pas se plaire aux douces harmonies
« Repousser l'aversion pour les cacophonies
« Et ne pas se souiller avec l'idée "pénible !" »

« Et de plus, quand on sent un parfum agréable
« Ou bien que l'on respire quelque effluve détestable
« On chassera le dégoût de la mauvaise odeur
« Sans jouir de l'agrément de la bonne senteur.

« Quand on absorbe un aliment bien délectable
« Ou, au contraire, une nourriture immangeable
« Il faudra se nourrir sans jouir de l'agréable
« Ni montrer d'aversion pour le plat déplaisant.

« Ne vous enivrez pas du plaisir ressenti
« Ne tremblez pas non plus quand la douleur vous ronge
« Et restez impassibles dans un cas comme dans l'autre
« Ne vous vouez pas à l'un, ne refusez pas l'autre.

« Les gens ordinaires connaissent maints obstacles
« Des perceptions faussées les font tous dériver
« Mais en chassant bien loin tout ce qui est profane
« Dans le renoncement on pourra évoluer.

« Le mental devenu familier de ces six
« L'esprit point ébranlé par rien qui puisse l'atteindre
« Les moines dominent ainsi passions et aversions
« Et parviennent au-delà des naissances et des morts.

35.10.6. Concentration aiguë

Faites advenir, moines, la concentration aiguë (samādhi : attention posée sur un seul point). Le moine ainsi concentré reconnaît les choses avec sagacité telles qu'elles sont. Quelles choses reconnaît-il avec sagacité telles qu'elles sont ? Il reconnaît tel que c'est, avec sagacité, que l'œil (faculté de voir) est temporaire, que les apparences visibles sont temporaires, que la conscience oculaire est temporaire, que la rencontre (samphasso) (du visible et de la conscience oculaire) avec l'œil est temporaire, que les ressentis agréables, désagréables et neutres qui sont conditionnés par la rencontre avec l'œil sont temporaires.

Il reconnaît tel que c'est, avec sagacité, que l'oreille (faculté d'entendre) est temporaire... que le nez (faculté de sentir) est temporaire... que la langue (faculté de goûter) est temporaire... que le composé corporel (faculté de ressentir le toucher)... Il reconnaît tel que c'est, avec sagacité, que la faculté cognitive est temporaire, que les connaissables... que la conscience cognitive... que la rencontre avec la faculté cognitive... que les ressentis agréables, désagréables et neutres qui sont conditionnés par la rencontre avec la faculté cognitive sont temporaires.

Faites advenir, moines, la concentration aiguë. Le moine ainsi concentré reconnaît les choses avec sagacité telles qu'elles sont.

35.11.3. Comment apparaît le malheur

Je vais vous enseigner, moines comment apparaît et disparaît le malheur. Écoutez bien. Comment apparaît le malheur ? En raison de l'œil et d'apparences visibles apparaît une conscience visuelle. La rencontre des trois représente un contact. En raison de ce contact, un ressenti. En raison de ce ressenti, un désir. Et ce désir constitue la source du malheur... En raison de la langue et des saveurs apparaît une conscience gustative. La rencontre des trois représente un contact. En raison de ce contact, un ressenti. En raison de ce ressenti, un désir. Et ce désir constitue la source du malheur... En raison de la faculté cognitive et des connaissables apparaît une conscience cognitive. La rencontre des trois représente un contact. En raison de ce contact, un ressenti. En raison de ce ressenti, un désir. Et ce désir constitue la source du malheur.

Comment, moines, disparaît le malheur ? En raison de l'œil et d'apparences visibles apparaît une conscience visuelle. La rencontre des trois représente un contact. En raison de ce contact, un ressenti. En raison de ce ressenti, un désir. Mais par l'arrêt désenchanté de ce désir sans qu'il en reste rien, l'attachement cesse lui aussi. Si l'attachement cesse, l'existence cesse elle aussi. Si l'existence cesse, la naissance cesse elle aussi. Et si la naissance cesse, le vieillissement, la mort, le chagrin, les lamentations, les douleurs, l'insatisfaction et le désespoir cessent tous. Ainsi cesse toute cette masse de malheurs. Voilà comment disparaît le malheur... En raison de la langue et des saveurs... En raison de la faculté cognitive et des connaissables... Ainsi cesse toute cette masse de malheurs. Voilà comment disparaît le malheur.

35.14.2. Le moment

Voilà un bon acquis pour vous, moines, un bénéfice pour vous que l'obtention de ce moment où vous pouvez mener la vie sainte. J'ai vu, moines, les enfers. On y trouve les six étendues de champ (phassāyatana, autrement dit les six champs sensoriels). Quoiqu'on y voie avec l'œil, ce sont toujours des apparences repoussantes que l'on voit, pas du tout désirables, des apparences détestables, en rien agréables, des apparences déplaisantes, nullement plaisantes. Quoiqu'on y entende avec l'oreille... Quoiqu'on y sente avec le nez... Quoiqu'on y goûte avec la langue... Quoiqu'on y touche avec le corps... Quoiqu'on y connaisse avec la faculté cognitive, ce sont toujours des connaissables repoussants que l'on reconnaît, pas du tout désirables, des connaissables détestables, en rien agréables, des connaissables déplaisants, nullement plaisants.

Voilà un bon acquis pour vous, moines, un bénéfice pour vous que l'obtention de ce moment où vous pouvez mener la vie sainte. J'ai vu, moines, les paradis. On y trouve là aussi les six étendues de champ. Quoiqu'on y voie avec l'œil, ce sont toujours des apparences désirables que l'on voit, pas du tout repoussantes, des apparences agréables, en rien détestables, des apparences plaisantes, nullement déplaisantes. Quoiqu'on y entende avec l'oreille... Quoiqu'on y sente avec le nez... Quoiqu'on y goûte avec la langue... Quoiqu'on y touche avec le corps... Quoiqu'on y connaisse avec la faculté cognitive, ce sont toujours des connaissables désirables que l'on reconnaît, pas du tout repoussants, des connaissables agréables, en rien détestables, des connaissables plaisants, nullement déplaisants. Voilà un bon acquis pour vous, moines, un bénéfice pour vous que l'obtention de ce moment où vous pouvez mener la vie sainte.

35.15.7. Pour quel but la vie sainte ?

Si des renonçants errants qui suivent d'autres voies vous demandaient, moines : "Dans quel but, mes amis, mène-t-on la vie sainte auprès de l'ascète Gotama ?", ainsi questionnés, vous devriez leur répondre : "On mène la vie sainte auprès du Maître, mes amis, afin de pleinement connaître ce qu'est le malheur". Si ces ascètes errants qui suivent d'autres voies vous demandaient : "Et quel est ce malheur, mes amis, pour la pleine connaissance duquel on mène la vie sainte auprès de l'ascète Gotama ?", ainsi questionnés, vous devriez leur répondre : "L'œil est un malheur, mes amis, on mène la vie sainte auprès du Maître pour pleinement le connaître (*pariññā*). Les apparences visibles sont un malheur, on mène la vie sainte auprès du Maître pour pleinement les connaître. La conscience oculaire est un malheur, on mène la vie sainte auprès du Maître pour pleinement la connaître. La rencontre avec l'œil est un malheur, on mène la vie sainte auprès du Maître pour pleinement la connaître. Et les ressentis agréables, désagréables et neutres qui sont conditionnés par la rencontre avec l'œil sont un malheur, on mène la vie sainte auprès du Maître pour pleinement les connaître... La langue est un malheur... La faculté cognitive est un malheur, on mène la vie sainte auprès du Maître pour pleinement la connaître... Et les ressentis agréables, désagréables et neutres qui sont conditionnés par la rencontre avec la faculté cognitive sont un malheur, on mène la vie sainte auprès du Maître pour pleinement les connaître." Voilà, moines, comment vous devriez répondre aux renonçants errants qui suivent d'autres voies s'ils vous questionnaient de cette façon.

35.15.8. Y a-t-il une méthode ?

– Y a-t-il, moines, une méthode telle qu'en la suivant un moine puisse — en dehors de toute croyance, en dehors de ses inclinations personnelles, en dehors des ouï-dire, en dehors des raisonnements, en dehors de la compréhension de différents points de vue — affirmer sa connaissance ultime ainsi : "La naissance est détruite, la vie sainte vécue, fait ce qui était à faire, et rien de plus ici-bas" ?

– Pour nous, Maître, les enseignements ont leur source dans le Maître, il est le Guide, il est le Refuge. Il serait bon que le Maître révèle le sens de ces paroles, les moines écouteront et retiendraient ce sens.

– Alors, moines, écoutez, faites bien attention, je vais parler.

– Oui, Maître.

Et le Maître dit ceci :

– Il y a bien une méthode, moines, telle qu'en la suivant un moine puisse — en dehors de toute croyance, en dehors de ses inclinations personnelles, en dehors des ouï-dire, en dehors des raisonnements, en dehors de la compréhension de différents points de vue — affirmer sa connaissance ultime ainsi : "La naissance est détruite, la vie sainte vécue, fait ce qui était à faire, et rien de plus ici-bas". Quelle est cette méthode ? Voici : un moine a en lui de l'attachement, de l'aversion ou de la confusion (*rāgadosamoha*) parce qu'il a vu une certaine apparence visible, et il reconnaît avec sagacité : "Il y a en moi de l'attachement, de l'aversion ou de la confusion". Et s'il n'y a pas d'attachement, d'aversion ni de confusion, il reconnaît avec sagacité : "Il n'y a pas en moi d'attachement, d'aversion ni de confusion". Doit-il être conscient de ces réalités d'après une croyance, selon ses inclinations personnelles, par ouï-dire, par raisonnement ou par sa compréhension de différents points de vue ?

– Non, Maître.

– Doit-il être conscient de ces réalités en les voyant avec sagacité ?

– Oui, Maître.

– De plus, le moine a en lui de l'attachement, de l'aversion ou de la confusion parce qu'il a goûté une certaine saveur... parce qu'il a connu un certain connaissable, et il reconnaît avec sagacité : "Il y a en moi de l'attachement, de l'aversion ou de la confusion". Et s'il n'y a pas d'attachement, d'aversion ni de confusion, il reconnaît avec sagacité : "Il n'y a pas en moi d'attachement, d'aversion ni de confusion". Doit-il être conscient de ces réalités d'après une croyance, selon ses inclinations personnelles, par ouï-dire, par raisonnement ou par sa compréhension de différents points de vue ?

– Non, Maître.

– Doit-il être conscient de ces réalités en les voyant avec sagacité ?

– Oui, Maître.

– Telle est, moines, la méthode telle qu'en la suivant un moine puisse — en dehors de toute croyance, en dehors de ses inclinations personnelles, en dehors des ouï-dire, en dehors des raisonnements, en dehors de la compréhension de différents points de vue — affirmer sa connaissance ultime ainsi : "La naissance est détruite, la vie sainte vécue, fait ce qui était à faire, et rien de plus ici-bas".

35.19.8. Parabole de l'arbre kinsuk

Un moine alla trouver un autre moine et lui demanda :

– Dans quelle mesure, mon ami, un moine a-t-il la vision vraiment pure ?

– À partir du moment, mon ami, où il reconnaît avec sagacité, telles qu'elles sont, l'apparition et la disparition des six domaines de contact (phassāyatana), un moine bénéficie de la vision vraiment pure.

Mais le premier moine ne fut pas satisfait de cette réponse, et il alla trouver un autre moine pour lui poser la même question :

– Dans quelle mesure, mon ami, un moine a-t-il la vision vraiment pure ?

– À partir du moment, mon ami, où il reconnaît avec sagacité, telles qu'elles sont, l'apparition et la disparition des cinq ensembles saisis (upādānakkhandha), un moine bénéficie de la vision vraiment pure.

De nouveau insatisfait de cette réponse, le moine alla trouver un troisième moine pour lui poser la même question :

– Dans quelle mesure, mon ami, un moine a-t-il la vision vraiment pure ?

– À partir du moment, mon ami, où il reconnaît avec sagacité, telles qu'elles sont, l'apparition et la disparition des quatre grands éléments (mahābhūta : terre, eau, feu, vent), un moine a la vision vraiment pure.

Encore insatisfait de cette réponse, le moine alla trouver un quatrième moine pour lui poser la question :

– Dans quelle mesure, mon ami, un moine a-t-il la vision vraiment pure ?

– Mon ami, quand un moine voit avec sagacité, tel que c'est, que tout ce qui a pour nature d'apparaître a aussi pour nature de s'arrêter, dans cette mesure il bénéficie de la vision vraiment pure.

Comme il était toujours insatisfait de la réponse, le moine se rendit auprès du Maître, il lui rapporta en détail la question et les réponses, et lui posa la même question :

– Dans quelle mesure, Maître, un moine a-t-il la vision vraiment pure ?

– Suppose, moine, qu'un homme n'ait jamais vu d'arbre kinsuk (butea frondosa). Il approcherait un autre homme qui en a déjà vu, et lui demanderait : “Comment est le kinsuk, honorable monsieur ?” L'autre lui répondrait : “Le kinsuk est noir, on dirait une souche brûlée, honorable monsieur”, car le kinsuk qu'il avait vu se présentait ainsi. Insatisfait de la réponse, l'homme irait en voir un autre, lui poserait la même question, et l'autre répondrait : “Le kinsuk est rouge comme un morceau de viande, honorable monsieur”, car le kinsuk qu'il avait vu était ainsi (en fleurs). Un troisième lui dirait : “Le kinsuk est dénué d'écorce, honorable monsieur, ses gousses sont éclatées comme celles de l'acacia”, car le kinsuk qu'il avait vu se présentait ainsi. Un quatrième lui dirait : “Le kinsuk a un feuillage épais, honorable monsieur, et fournit une ombre dense comme celle du banyan”, car le kinsuk qu'il avait vu était ainsi. De même, moine, chacun des grands hommes a répondu d'après la méthode qui lui a permis d'acquérir la vision vraiment pure.

Suppose, moine, qu'il y ait une ville-frontière royale ceinte d'un puissant rempart et de tours aux fondations solides, avec six portes, un sage gardien clairvoyant et intelligent qui arrête les inconnus et laisse entrer ceux qu'il connaît. De l'est viendraient deux messagers rapides qui demanderaient au portier : “Où se trouve le commandant de cette ville, honorable monsieur ?” Le gardien répondrait : “Il est assis sur la place centrale”. Les deux messagers délivreraient fidèlement leur message puis repartiraient par où ils sont venus. De l'ouest... du nord... du sud viendraient deux messagers rapides qui demanderaient au portier : “Où se trouve le commandant de cette ville, honorable monsieur ?” Le gardien répondrait : “Il est assis sur la place centrale”. Les deux messagers délivreraient fidèlement leur message puis repartiraient par où ils sont venus.

J'ai forgé cette parabole, moine, pour faire comprendre le sens que voici. La ville représente le corps formé des quatre grands éléments, né d'une mère et d'un père, nourri de riz et de blé, temporaire et ayant pour nature de s'user, de s'éroder, de se briser et de tomber en poussière. Les six portes désignent les six domaines personnels (les six sens). Le gardien symbolise la vigilance. Les deux messagers sont la quiétude (samatha) et la multivision (vipassanā). Le commandant représente la conscience. La place centrale (où se rencontrent les quatre grandes rues) réunit les quatre grands éléments : la terre, l'eau, le feu et le vent. Le message fidèlement délivré désigne le Dénouement (nibbāna). Le chemin par lequel sont venus les messagers est l'octuple chemin pur, à savoir vision juste, dessein juste, parole juste, action juste, subsistance juste, effort juste, vigilance juste et concentration juste.

Thème 36

Les ressentis

36.1.4. L'abime

Les ignorants disent qu'il y a sous l'océan un abime dans lequel on peut tomber, ils parlent ainsi d'une chose qui n'existe pas, qu'on ne peut trouver. Mais "l'abime dans lequel on peut tomber" représente aussi les ressentis corporels douloureux. Quand un ignorant souffre de tels ressentis, il se contracte, est abattu, se lamente, se frappe la poitrine, hurle et tombe dans l'inconscience. On dit que cet ignorant n'est pas remonté de l'abime, qu'il n'a pas atteint la terre ferme. Alors que le pur disciple bien instruit, quand il souffre des mêmes ressentis corporels douloureux, ne se contracte pas, n'est pas abattu, ne se lamente pas, ne se frappe pas la poitrine, ne hurle pas et ne tombe pas dans l'inconscience. On dit que ce pur disciple bien instruit est remonté de l'abime et qu'il a atteint la terre ferme.

« Il ne supporte pas les douleurs corporelles
« Qui lui retirent la vie quand il en est atteint
« Et il pleure et il geint, sot dépourvu de force,
« Pas sorti de l'abime, pas trouvé la terre ferme.
« Mais lui supporte bien les douleurs corporelles
« Qui lui retirent la vie quand il en est atteint
« Lui, sorti de l'abime, a trouvé la terre ferme. »

36.1.7. Maladie

En ce temps-là le Maître séjournait, près de Vésāli, dans le pavillon à pignons de la Grande Forêt.

Vers le soir, il sortit de sa retraite et se rendit à la salle des malades. Là, il s'assit sur le siège préparé et s'adressa aux moines :

– C'est en restant vigilant, moines, et pleinement conscient qu'un moine doit finir son temps (de vie). Ceci est l'instruction que je vous donne.

Et de quelle façon un moine est-il vigilant ? Ici le moine contemple le composé physique en tant que composé physique (kāya), avec ardeur, pleine conscience et vigilance, et en chassant la convoitise et l'insatisfaction relatives au monde. Il contemple le ressenti en tant que ressenti (vedanā), avec ardeur, pleine conscience et vigilance, et en chassant la convoitise et l'insatisfaction relatives au monde. Il contemple l'état d'être en tant qu'état d'être (citta), avec ardeur, pleine conscience et vigilance, et en chassant la convoitise et l'insatisfaction relatives au monde. Il contemple les connaissables en tant que connaissables (dhammā), avec ardeur, pleine conscience et vigilance, et en chassant la convoitise et l'insatisfaction relatives au monde.

Et de quelle façon, moines, reste-t-il pleinement conscient ? Quand il avance ou recule, le moine le fait en pleine conscience. Quand il regarde devant lui ou de côté, il le fait en pleine conscience. Quand il plie ou étend les membres, il le fait en pleine conscience. Quand il revêt sa cape, sa robe, ou prend son bol, il le fait en pleine conscience. Quand il mange, boit, mâche ou savoure, il le fait en pleine conscience. Quand il urine ou défèque, il le fait en pleine conscience. Quand il marche, se tient debout, assis ou couché, quand il est éveillé, quand il parle ou se tait, il le fait en pleine conscience. Ainsi, moines, c'est en restant vigilant et pleinement conscient qu'un moine doit finir son temps. Ceci est l'instruction que je vous donne.

Quand un ressenti agréable se produit chez ce moine qui reste vigilant, pleinement conscient, attentif, ardent et résolu, il reconnaît avec sagacité : "Un ressenti agréable m'est apparu, il est conditionné, il n'est pas venu sans condition. Par quoi est-il conditionné ? Il est conditionné par le composé corporel. Or le composé corporel est temporaire, construit (ou élaboré, ou fabriqué, ou conditionné : saṅkhatam), produit sous conditions. Conditionné par ce composé corporel qui est temporaire, construit, produit sous conditions, comment le ressenti agréable pourrait-il être éternel ?" Il contemple le caractère temporaire du composé corporel et du ressenti agréable. Il contemple leur dégradation. Il contemple le désenchantement. Il contemple l'arrêt. Il contemple le lâcher prise. Chez celui qui contemple le caractère temporaire du composé corporel et du ressenti agréable, qui contemple leur dégradation, qui contemple le désenchantement, qui contemple l'arrêt, qui contemple le lâcher prise, la tendance (anusaya) à s'attacher au composé corporel et au ressenti agréable est éliminée.

Quand un ressenti désagréable se produit chez ce moine qui reste vigilant, pleinement conscient, attentif, ardent et résolu, il reconnaît avec sagacité : "Un ressenti désagréable m'est apparu, il est conditionné, il n'est pas venu sans condition. Par quoi est-il conditionné ? Il est conditionné par le composé corporel. Or le

composé corporel est temporaire, construit, produit sous conditions. Conditionné par ce composé corporel qui est temporaire, construit, produit sous conditions, comment le ressenti désagréable pourrait-il être éternel ?” Il contemple le caractère temporaire du composé corporel et du ressenti désagréable. Il contemple leur dégradation. Il contemple le désenchantement. Il contemple l’arrêt. Il contemple le lâcher prise. Chez celui qui contemple le caractère temporaire du composé corporel et du ressenti désagréable, qui contemple leur dégradation, qui contemple le désenchantement, qui contemple l’arrêt, qui contemple le lâcher prise, la tendance à repousser le composé corporel et le ressenti désagréable est éliminée.

Quand un ressenti neutre (ni désagréable ni agréable) se produit chez ce moine qui reste vigilant, pleinement conscient, attentif, ardent et résolu, il reconnaît avec sagacité : “Un ressenti neutre m’est apparu, il est conditionné, il n’est pas venu sans condition. Par quoi est-il conditionné ? Il est conditionné par le composé corporel. Or le composé corporel est temporaire, construit, produit sous conditions. Conditionné par ce composé corporel qui est temporaire, construit, produit sous conditions, comment le ressenti neutre pourrait-il être éternel ?” Il contemple le caractère temporaire du composé corporel et du ressenti neutre. Il contemple leur dégradation. Il contemple le désenchantement. Il contemple l’arrêt. Il contemple le lâcher prise. Chez celui qui contemple le caractère temporaire du composé corporel et du ressenti neutre, qui contemple leur dégradation, qui contemple le désenchantement, qui contemple l’arrêt, qui contemple le lâcher prise, la tendance à ignorer le composé corporel et le ressenti neutre est éliminée.

S’il a un ressenti agréable, il reconnaît avec sagacité que ce ressenti est temporaire, qu’il est indésirable, qu’il n’est pas réjouissant. S’il a un ressenti désagréable, il reconnaît avec sagacité que ce ressenti est temporaire, qu’il est indésirable, qu’il n’est pas réjouissant. S’il a un ressenti neutre, il reconnaît avec sagacité que ce ressenti est temporaire, qu’il est indésirable, qu’il n’est pas réjouissant. S’il a un ressenti agréable, il le ressent mais n’éprouve aucun attachement. S’il a un ressenti désagréable, il le ressent mais n’éprouve aucun attachement. S’il a un ressenti neutre, il le ressent mais n’éprouve aucun attachement. Quand il a un ressenti associé à la fin du composé corporel, il sait avec sagacité : “J’ai un ressenti associé à la fin du composé corporel”. Quand il a un ressenti lié à la fin de vie, il sait avec sagacité : “J’ai un ressenti lié à la fin de vie”. Il sait avec sagacité : “Après la destruction du composé corporel et l’épuisement de la faculté vitale, il n’y aura plus aucun des ressentis d’ici, ils seront gelés”.

Une lampe à huile, moines, brille grâce à l’huile et à la mèche. Quand l’huile et la mèche s’épuisent, elle n’a plus d’aliment et s’éteint. De la même façon, moines, quand un moine a un ressenti associé à la fin du composé corporel, il sait avec sagacité : “J’ai un ressenti associé à la fin du composé corporel”. Quand il a un ressenti lié à la fin de vie, il sait avec sagacité : “J’ai un ressenti lié à la fin de vie”. Il sait avec sagacité : “Après la destruction du composé corporel et l’épuisement de la faculté vitale, il n’y aura plus aucun des ressentis d’ici, ils seront gelés”.

36.3.1. Sīvaka

En ce temps-là le Maître demeurait près de Rājagaha, au Repas des Ecureuils dans le Bois de Bambous.

Le renonçant errant Sīvaka au chignon vint trouver le Maître. Il échangea en arrivant des paroles courtoises puis conclut leurs salutations aimables et mémorables en s’asseyant convenablement. Quand il fut bien assis, il demanda au Maître :

– Il y a, honorable Gotama, des ascètes et des brahmanes qui disent et qui croient : “Tout ce qu’éprouve cet individu, d’agréable, de désagréable ou de neutre, a pour cause ce qu’il a fait auparavant”. Que dit l’honorable Gotama à ce sujet ?

– Certains ressentis, Sīvaka, proviennent (des désordres) de la bile. D’autres proviennent (des désordres) du flegme... (des désordres) des souffles... des trois ensemble... des changements de température... des coups reçus... des effets des actions (kamma). On peut connaître par soi-même comment certains ressentis proviennent de la bile... du flegme... ...des effets des actions. Et le monde aussi estime vrai que certains ressentis proviennent de la bile... du flegme... ...des effets des actions. Quand ils disent et croient que tout ce qu’éprouve cet individu, d’agréable, de désagréable ou de neutre, a pour cause ce qu’il a fait auparavant, ces ascètes et ces brahmanes outrepassent ce qu’on peut connaître par soi-même, outrepassent ce que le monde estime vrai. Je déclare donc qu’ils sont dans l’erreur.

Ceci dit, Sīvaka au chignon déclara au Maître :

– C’est merveilleux, honorable Gotama ! C’est merveilleux, honorable Gotama ! C’est comme si l’honorable Gotama avait redressé ce qui penchait, avait révélé ce qui était caché, avait montré le chemin à l’égaré, et avait apporté une lampe dans l’obscurité pour que ceux qui ont des yeux voient ! C’est ainsi de plusieurs façons que l’honorable Gotama a exposé l’enseignement. Je cherche refuge auprès de l’honorable Gotama, du Dhamma et du Sangha monastique. Que l’honorable Gotama me considère dès à présent comme un fidèle qui gardera le refuge aussi longtemps qu’il lui restera un souffle de vie.

Thème 37

La femme

37.1.1. La femme

Si une femme a cinq défauts, moines, elle déplaît en tout à l'homme. Quels défauts ? Laideur, pauvreté, mauvaise conduite, paresse et stérilité : tels sont les cinq défauts qui rendent la femme tout à fait déplaisante pour l'homme. Mais si une femme a cinq qualités, elle plaît en tout à l'homme. Quelles qualités ? Beauté, richesse, bonne conduite, activité et fécondité : telles sont les cinq qualités qui rendent la femme tout à fait plaisante pour l'homme.

37.1.2. L'homme

Si un homme a cinq défauts, moines, il déplaît en tout à la femme. Quels défauts ? Laideur, pauvreté, mauvaise conduite, paresse et stérilité : tels sont les cinq défauts qui rendent l'homme tout à fait déplaisant pour la femme. Mais si un homme a cinq qualités, il plaît en tout à la femme. Quelles qualités ? Beauté, richesse, bonne conduite, activité et fécondité : telles sont les cinq qualités qui rendent l'homme tout à fait plaisant pour la femme.

37.1.3. Malheurs spécifiques

Il y a cinq malheurs propres à la femme, que la femme rencontre mais pas l'homme. Lesquels ? Une femme, bien que très jeune, doit aller dans la famille de son mari en laissant ses proches. Tel est le premier malheur propre à la femme, que la femme rencontre mais pas l'homme. Ensuite, la femme a ses règles, tel est le deuxième malheur... Ensuite, la femme se retrouve enceinte, tel est le troisième malheur... Ensuite, la femme accouche, tel est le quatrième malheur... Enfin, la femme doit servir l'homme, tel est le cinquième malheur propre à la femme, que la femme rencontre mais pas l'homme.

37.3.7. Cause

Il y a, moines, cinq forces chez la femme. Lesquelles ? La force du corps, la force de la jouissance, la force de la famille, la force de la maternité et la force de la discipline. Ce n'est pas grâce à la force du corps, à la force de la jouissance, à la force de la famille ni à la force de la maternité que la femme, à la destruction de son corps, après sa mort, apparaît dans une bonne destinée, dans un monde divin. Mais grâce à la force de la discipline. Telles sont, moines, les cinq forces de la femme.

37.3.10. Croissance

En croissant selon cinq croissances, moines, une pure disciple (ariyasāvikā) croît selon la pure croissance, elle saisit l'essentiel et l'excellence de la collection (kāya). Quelles croissances ? La croissance de la conviction, la croissance de la discipline, la croissance de l'instruction, la croissance du renoncement et la croissance de la sagacité. En croissant selon ces cinq croissances, une pure disciple croît selon la pure croissance, elle saisit l'essentiel et l'excellence de la collection.

Thème 42

Les chefs

42.1.2. Tālapuṭa

En ce temps-là le Maître séjournait au Repas-des-Écureuils du Bosquet de Bambous près de Rājagaha. Or Tālapuṭa, un chef de saltimbanques, vint trouver le Maître. Il salua le Maître et s'assit convenablement. Une fois bien assis, Tālapuṭa dit au Maître :

– J'ai entendu dire que les maîtres des maîtres des saltimbanques d'autrefois disaient : "Le saltimbanque qui, sur scène ou pendant les fêtes, fait rire les gens par des vérités, par des mensonges et les amuse, renaît, quand son corps s'est brisé, après la mort, dans la compagnie des dieux du rire". Qu'en dit le Maître ?

– Assez, chef, laisse cela. Ne me pose pas cette question.

Mais Tālapuṭa posa la question une deuxième fois, et le Maître lui fournit la même réponse. Tālapuṭa posa la question une troisième fois, et le Maître lui dit alors :

– Je n'ai rien obtenu quand je t'ai dit : "Assez, laisse cela, ne me pose pas cette question". Mais je vais te répondre. Au départ, chef, les êtres ne sont pas dépourvus de passions, ils restent prisonniers de leurs passions. Le saltimbanque, sur scène ou pendant les fêtes, leur présente des spectacles qui accroissent leurs passions. Au départ, les êtres ne sont pas dépourvus d'aversion, ils restent prisonniers de leurs aversions. Le saltimbanque, sur scène ou pendant les fêtes, leur présente des spectacles qui accroissent leurs aversions. Au départ, les êtres ne sont pas dépourvus d'illusions, ils restent prisonniers de leurs illusions. Le saltimbanque, sur scène ou pendant les fêtes, leur présente des spectacles qui accroissent leurs illusions. Celui qui est par lui-même excité et dissipé, et qui excite les autres et les distrait, quand son corps se brise, après la mort, renaît dans ce qu'on appelle l'enfer du rire. S'il croit que le saltimbanque qui, sur scène ou pendant les fêtes, fait rire les gens par des vérités, par des mensonges et les amuse, renaît, quand son corps s'est brisé, après la mort, dans la compagnie des dieux du rire, cette croyance est erronée. Et je dis, chef, qu'un individu qui a une croyance erronée va dans l'une de ces deux destinées : un enfer ou une existence animale.

Ceci étant dit, Tālapuṭa le chef de saltimbanques éclata en sanglots.

– Je n'ai rien obtenu quand je t'ai dit, chef : "Assez, laisse cela, ne me pose pas cette question".

– Je ne pleure pas, Maître, à cause de ce que le Maître m'a dit, mais parce que j'ai été trompé si longtemps par les maîtres des maîtres des saltimbanques d'autrefois, dupé, mystifié par leur propos que le saltimbanque qui, sur scène et pendant les fêtes, fait rire les gens par des vérités, par des mensonges et les amuse, renaît, quand son corps s'est brisé, après la mort, dans la compagnie des dieux du rire.

« C'est merveilleux, Maître ! C'est merveilleux, Maître ! C'est comme si on redressait ce qui était tordu, on révélait ce qui était caché, on montrait le chemin à l'égaré, on apportait une lampe dans les ténèbres pour que ceux qui ont des yeux voient. Ainsi le Maître a-t-il montré la voie de différentes manières. Je cherche refuge auprès du Maître, du Dhamma et du Saṅgha monastique. Puissè-je être reçu (dans le saṅgha) en présence du Maître, puissè-je être ordonné.

Tālapuṭa reçut l'admission en présence du Seigneur, il reçut l'ordination. Fraîchement ordonné, le vénérable Tālapuṭa resta solitaire, retiré, vigilant, énergique et résolu. Il ne lui fallut pas longtemps pour voir de ses propres yeux, par connaissance directe, dans la réalité présente, cet Aboutissement insurpassable de la vie sainte pour lequel les fils de bonne famille passent à juste titre du foyer au sans-foyer, il y accéda, il y demeura. Il reconnut "détruite est la naissance, achevée la vie sainte, fait ce qui était à faire et rien de plus ici-bas". Le vénérable Tālapuṭa devint l'un des Accomplis.

42.1.7. La parabole des champs

En ce temps-là le Maître séjournait près de Nālandā, dans le bois de manguiers de Pāvārika. Le fils d'Asibandhaka, un chef de village, vint trouver le Maître. Il salua le Maître et s'assit convenablement. Une fois bien assis, le fils d'Asibandhaka demanda au Maître :

– Le Maître n'a-t-il pas de la compassion (anukampī) pour tous les êtres qui respirent ?

– Oui, chef, le Tathāgata a de la compassion pour tous les êtres qui respirent.

– Alors, Maître, est-ce que le Maître montre la totalité de l'enseignement à certains seulement, et pas à d'autres ?

– Je vais te poser une question, chef, et tu répondras comme tu le veux. Que penses-tu de ceci, chef ? S'il y a un maître de maison laboureur qui possède trois champs, un champ excellent, un moyen et un champ médiocre avec une mauvaise terre dure et saline, quand ce laboureur veut semer ses graines, dans quel champ penses-tu qu'il le fera en premier, dans le champ excellent, dans le moyen ou dans le champ médiocre qui a la mauvaise terre dure et saline ?

– Quand ce laboureur veut semer les graines, Maître, il le fait d'abord dans le champ excellent. Quand il a ensemencé celui-ci, il le fait ensuite dans le champ moyen. Quant au champ médiocre, il l'ensemence ou ne l'ensemence pas. Pourquoi ? Parce qu'en fin de compte cela ne fera que du fourrage pour le bétail.

– De la même façon, chef, mes moines et mes nonnes sont comme le champ excellent : je leur enseigne le dhamma, bon au début, bon au milieu et bon à la fin, avec le fond et la forme, et je leur montre la vie sainte dans son intégralité et sa parfaite pureté. Pour quelle raison ? Parce qu'ils me prennent pour île, pour abri, pour protection, pour refuge. Mes fidèles hommes et femmes sont comme le champ moyen : je leur enseigne le dhamma, bon au début, bon au milieu et bon à la fin, avec le fond et la forme, et je leur montre la vie sainte dans son intégralité et sa parfaite pureté. Pour quelle raison ? Parce qu'ils me prennent pour île, pour abri, pour protection, pour refuge. Les ascètes et les brahmanes errants qui suivent d'autres voies sont comme le champ médiocre à la mauvaise terre dure et saline, mais je leur enseigne aussi le dhamma, bon au début, bon au milieu et bon à la fin, avec le fond et la forme, et je leur montre la vie sainte dans son intégralité et sa parfaite pureté. Pourquoi ? Parce que quelques-uns peuvent en comprendre une phrase et que cela leur vaudra bonheur et bienfaits pour longtemps.

« Imagine encore, chef, qu'un homme ait trois grandes jarres à eau. L'une d'elles n'est pas fêlée ni poreuse et ne perd pas son eau. Une autre n'est pas fêlée, mais elle est poreuse et laisse fuir un peu d'eau. La troisième est fêlée et perd son eau. Que penses-tu de ceci, chef ? Quand cet homme veut verser de l'eau, par laquelle commence-t-il, par celle qui n'est pas fêlée ni poreuse et ne perd pas son eau, par celle qui n'est pas fêlée mais poreuse et perd un peu d'eau, ou par celle qui est fêlée et perd toute son eau ?

– Quand cet homme veut verser de l'eau, Maître, il en verse d'abord dans la jarre qui n'est ni fêlée ni poreuse et qui ne perd pas son eau. Il en verse ensuite dans celle qui n'est pas fêlée mais poreuse et qui perd un peu d'eau. Il en versera en dernier dans celle qui est fêlée et qui perd toute son eau, ou il n'en versera pas. Pourquoi ? Parce que cette eau ne fera rien d'autre que laver le pot.

– De la même façon, chef, mes moines et mes nonnes sont comme la grande jarre qui n'est ni fêlée ni poreuse et qui ne perd pas son eau : je leur enseigne le dhamma, bon au début, bon au milieu et bon à la fin, avec le fond et la forme, et je leur montre la vie sainte dans son intégralité et sa parfaite pureté. Pour quelle raison ? Parce qu'ils me prennent pour île, pour abri, pour protection, pour refuge. Mes fidèles hommes et femmes sont comme la jarre non fêlée mais poreuse et qui laisse fuir un peu d'eau : je leur enseigne le dhamma, bon au début, bon au milieu et bon à la fin, avec le fond et la forme, et je leur montre la vie sainte dans son intégralité et sa parfaite pureté. Pour quelle raison ? Parce qu'ils me prennent pour île, pour abri, pour protection, pour refuge. Les ascètes et les brahmanes errants qui suivent d'autres voies sont comme la grande jarre qui est fêlée et qui perd toute son eau, mais je leur enseigne aussi le dhamma, bon au début, bon au milieu et bon à la fin, avec le fond et la forme, et je leur montre la vie sainte dans son intégralité et sa parfaite pureté. Pourquoi ? Parce que quelques-uns peuvent en comprendre une phrase et que cela leur vaudra bonheur et bienfaits pour longtemps.

Cela étant dit, le fils d'Asibandhaka, ce chef de village, déclara au Maître :

– C'est merveilleux, Maître ! C'est merveilleux, Maître ! C'est comme si le Maître avait redressé ce qui penchait, avait révélé ce qui était caché, avait montré le chemin à l'égaré, et avait apporté une lampe dans l'obscurité pour que ceux qui ont des yeux voient ! C'est ainsi de plusieurs façons que le Maître a exposé l'enseignement. Je cherche refuge auprès du Maître, du Dhamma et du Sangha monastique. Que le Maître me considère dès à présent comme un fidèle qui gardera le refuge aussi longtemps qu'il lui restera un souffle de vie.

Livre 5

La grande section

Ce volume traite de douze thèmes successifs :

- 45. Le chemin
- 46. Les facteurs de la réalisation
- 47. La vigilance
- 48. Les facultés
- 49. Les efforts justes
- 50. Les forces
- 51. Les bases de réussite
- 52. Anuruddha
- 53. L'absorption contemplative
- 54. La respiration
- 55. L'entrée dans le courant
- 56. Les vérités

Thème 45

Le chemin

45.1.1. Aveuglement

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Maître séjournait, près de Sāvatthi, dans le parc Anāthapiṇḍika du bois Jéta. Là, le Maître s'adressa aux moines :

– Moines !

– Oui, Maître, répondirent les moines.

Le Maître dit ceci :

– L'aveuglement (méconnaissance, ignorance, illusion, ne pas voir les choses telles qu'elles sont : avijjā) est toujours présent, moines, avant la mise en œuvre des facteurs pernicioeux (ou inadéquats : akusala). Viennent ensuite l'inconduite (excès, indiscipline) et l'impudence. Chez quelqu'un qui est soumis à l'aveuglement et à l'ignorance se dessine une perspective (croyance, vision : diṭṭhi) erronée. De cette perspective erronée résulte un dessein (intention) erroné. De ce dessein erroné, une mauvaise parole (discours, formulation de la pensée : vācā). De cette mauvaise parole, une mauvaise façon d'agir. De cette mauvaise façon d'agir, un mauvais mode de vie. De ce mauvais mode de vie, des efforts inadéquats. De ces efforts inadéquats, une vigilance (attention, présence à : sati) inadéquate. Et de cette vigilance inadéquate, une concentration aiguë (samādhi) inadéquate.

« Mais c'est la lucidité (connaissance, voir les choses telles qu'elles sont : vijjā), moines, qui précède la mise en œuvre des facteurs bénéfiques (ou adéquats : kusala). Viennent ensuite la conduite retenue (modeste, disciplinée) et le respect humain. Chez quelqu'un de lucide se dessine une perspective (vision) juste. De cette perspective juste résulte un dessein juste. De ce dessein juste, une parole juste. De cette parole juste, une façon d'agir juste. De cette façon d'agir juste, un bon mode de vie. De ce bon mode de vie, des efforts adéquats. De ces efforts adéquats, une vigilance adéquate. Et de cette vigilance adéquate, une juste concentration. »

45.1.7. Un moine

Près de Sāvatthi.

Un moine vint trouver le Maître... Une fois bien assis, il lui demanda :

– On parle, Maître, d'éliminer la passion, d'éliminer l'aversion, d'éliminer la confusion. À quoi fait allusion l'élimination de la passion, de l'aversion et de la confusion ?

– Éliminer la passion, l'aversion et la confusion désigne l'élément Dénouement (Nibbānadhātu). On dit aussi destruction des contaminations (āsava).

Puis le moine demanda encore :

– Non-mort (amataṃ), Maître, on dit non-mort. Qu'est-ce donc que la non-mort ? Quel est le chemin qui mène à la non-mort ?

– La destruction de la passion, de l'aversion et de la confusion s'appelle non-mort. Et l'octuple chemin pur est celui qui mène à la non-mort, à savoir : vision juste, dessein juste, parole juste, façon d'agir juste, mode de vie juste, efforts justes, vigilance juste et concentration juste.

45.1.8. Détails

Près de Sāvatthi.

– Je vais vous enseigner, moines, l'octuple chemin immaculé, je vais vous le détailler. Écoutez, faites bien attention, je vais parler.

– Bien, Maître, répondirent les moines.

Le Maître leur dit :

– En quoi consiste, moines, l'octuple chemin immaculé, à savoir vision juste, dessein juste, parole juste, façon d'agir juste, mode de vie juste, efforts justes, vigilance juste et concentration juste.

En quoi consiste, moines, la vision juste ? Connaissance¹ du malheur (dukkha), connaissance de l'origine du malheur, connaissance de l'arrêt du malheur et connaissance du cheminement qui mène à l'arrêt du malheur, voilà ce qu'on appelle vision juste.

Et en quoi consiste, moines, le dessein juste ? Intentions de renoncer (nekkhamma), intentions amicales (abyāpāda) et intentions bienveillantes (avihiṃsā), voilà ce qu'on appelle dessein juste.

En quoi consiste, moines, la parole juste ? S'abstenir de mentir, s'abstenir de paroles démoniaques (qui dressent les gens les uns contre les autres), s'abstenir de mots blessants et s'abstenir de bavardages inutiles, voilà ce qu'on appelle parole juste.

Et en quoi consiste, moines, la façon d'agir juste ? S'abstenir de tuer le vivant, s'abstenir de prendre ce qui n'est pas donné et s'abstenir de mauvaise conduite sexuelle, voilà ce qu'on appelle façon d'agir juste.

En quoi consiste, moines, le mode de vie juste ? Ici, le moine rejette les mauvais modes de vie et vit conformément aux bons modes de vie. Voilà ce qu'on appelle mode de vie juste.

Et en quoi consistent, moines, les efforts justes ? Ici, le moine fait naître une aspiration à ce que n'apparaissent pas les mauvais facteurs pernicioeux qui ne sont pas encore apparus, il s'y efforce, y met toute son énergie, y tend mentalement et s'y exerce. Il fait naître une aspiration pour que disparaissent les mauvais facteurs pernicioeux qui sont apparus... pour qu'apparaissent les facteurs bénéfiques qui ne sont pas encore apparus... pour que persistent les facteurs bénéfiques apparus, pour qu'ils ne soient pas détruits, mais qu'ils s'améliorent, grandissent, se développent et se perfectionnent, il s'y efforce, y met toute son énergie, y tend mentalement et s'y exerce. Voilà ce qu'on appelle efforts justes.

En quoi consiste, moines, la vigilance juste ? Ici, le moine contemple le composé physique (corps : kāya) comme un composé physique, il demeure ardent, pleinement conscient, vigilant, ayant chassé convoitise pour le monde et insatisfaction. Il contemple les ressentis comme des ressentis... l'état d'être comme un état d'être... les facteurs mentaux comme des facteurs mentaux, il demeure ardent, pleinement conscient, vigilant, ayant chassé convoitise pour le monde et insatisfaction. Voilà ce qu'on appelle vigilance juste.

Et en quoi consiste, moines, la concentration juste ? Ici, en s'isolant du sensoriel, en s'isolant des agents pernicioeux, le moine accède au premier jhāna²... au deuxième jhāna... au troisième jhāna... au quatrième jhāna. Voilà ce qu'on appelle concentration juste.

¹ Comprendre ce qu'est le malheur de la vie en écoutant l'enseignement, en y réfléchissant, en le "pénétrant" par l'expérience et en l'approfondissant. Idem pour l'origine du malheur. Mais il n'y a pas de "pénétration" dans les deux autres cas. Pour le détail, voir Visuddhimagga XVI § 13...

² Les formules complètes figurent dans Les Empreintes d'éléphant et sont détaillées en Visuddhimagga chap. IV.

45.2.1. Première attitude

Près de Sāvatti.

– Je désire, moines, m’isoler pendant un demi-mois. Personne ne doit venir me trouver à l’exception de celui qui m’apportera la nourriture des aumônes.

– Bien, Maître.

Les moines acceptèrent, et personne n’alla voir le Maître à l’exception de celui qui lui apportait la nourriture.

Après le demi-mois le Maître sortit de la solitude. Il déclara aux moines :

– Je suis resté dans l’état où je me trouvais dans les premiers temps (les 49 jours) après être devenu Grand Découvreur (abhisambuddho). J’ai connu avec sagacité ce qu’on ressent à cause d’une vision erronée, ce qu’on ressent à cause d’une vision juste... ..ce qu’on ressent à cause d’une concentration aiguë erronée, ce qu’on ressent à cause d’une concentration aiguë juste. Et aussi ce qu’on ressent à cause d’un désir (chanda), ce qu’on ressent à cause d’une prise-ferme (vitakka), ce qu’on ressent à cause d’une perception, ce qu’on ressent quand le désir n’est pas apaisé, quand la prise-ferme n’est pas apaisée, quand la perception n’est pas apaisée, ce qu’on ressent quand le désir est apaisé, quand la prise-ferme est apaisée, quand la perception est apaisée, ce qu’on ressent quand il y a la vigueur nécessaire pour atteindre (l’Accomplissement ultime) qui n’a pas encore été atteint, ou qu’il n’y a pas cette vigueur.

Thème 46

Les composants de la Réalisation

46.1.2. Le corps

Près de Sāvatti.

Le corps, moines, se maintient grâce à la nourriture, dépend de la nourriture et ne subsiste pas sans nourriture. De même, les cinq obstacles (nīvaraṇā) existent par leurs aliments, dépendent de leurs aliments et ne persistent pas sans leurs aliments.

Quel est l’aliment, moines, qui fait naître le désir sensoriel (attrance, passion : kāmachanda) non apparu, qui fait grandir et croître le désir sensoriel apparu ? S’il se présente quelque chose de plaisant et qu’on y prête beaucoup attention sans discernement (ayonisomanasikāra : on ne voit pas son caractère temporaire, donc insatisfaisant), cet aliment fait naître le désir sensoriel non apparu, fait grandir et croître le désir sensoriel apparu.

Et quel est l’aliment, moines, qui fait naître l’aversion (réticence, malveillance, volonté de nuire, agressivité : byāpāda) non apparue, qui fait grandir et croître l’aversion apparue ? S’il se présente quelque chose de repoussant (ou d’hostile : paṭigha) et qu’on y prête beaucoup attention sans discernement, cet aliment fait naître l’aversion non apparue, fait grandir et croître l’aversion apparue.

Quel est l’aliment, moines, qui fait naître l’engourdissement-torpeur (thinamiddha) non apparu, qui fait grandir et croître l’engourdissement-torpeur apparu ? S’il se manifeste de la morosité, de la lassitude, des bâillements, une lourdeur d’après repas ou un ralentissement de l’esprit, et qu’on y prête beaucoup attention sans discernement, cet aliment fait naître l’engourdissement-torpeur non apparue, fait grandir et croître l’engourdissement-torpeur apparue.

Et quel est l’aliment, moines, qui fait naître l’agitation et l’inquiétude (uddhaccakukkucca) non apparues, qui fait grandir et croître l’agitation et l’inquiétude apparues ? S’il y a une absence de paix dans l’esprit et qu’on y prête beaucoup attention sans discernement, cet aliment fait naître l’agitation et l’inquiétude non apparues, fait grandir et croître l’agitation et l’inquiétude apparues.

Quel est l’aliment, moines, qui fait naître l’hésitation (indécision : vicikicchā) non apparue, qui fait grandir et croître l’hésitation apparue ? S’il se présente des facteurs mentaux qui soient source d’hésitation et qu’on y prête beaucoup attention sans discernement, cet aliment fait naître l’hésitation non apparue, fait grandir et croître l’hésitation apparue.

De même que le corps, moines, se maintient grâce à la nourriture, dépend de la nourriture et ne subsiste pas sans nourriture, de même les cinq obstacles existent par leurs aliments, dépendent de leurs aliments et ne persistent pas sans leurs aliments.

De même que le corps, moines, se maintient grâce à la nourriture, dépend de la nourriture et ne subsiste pas sans nourriture, de même les sept composants de la Réalisation (bojjhaṅgā) existent par leurs aliments, dépendent de leurs aliments et ne persistent pas sans leurs aliments.

Quel est l'aliment, moines, qui fait naître le composant de la Réalisation "vigilance" (sati) et qui le fait grandir jusqu'à la perfection ? Il y a les facteurs mentaux sur lesquels porte la vigilance. Si on y prête beaucoup attention avec sagacité, cet aliment fait naître le composant de la Réalisation "vigilance" non apparu et le fait grandir jusqu'à la perfection.

Et quel est l'aliment, moines, qui fait naître le composant de la Réalisation "examen des facteurs" (dhammavicaya) et qui le fait grandir jusqu'à la perfection ? Il y a des facteurs bénéfiques (adéquats, utiles : kusala) et des facteurs pernicieux (inadéquats, nuisibles : akusala), contaminés ou non contaminés, inférieurs ou supérieurs, aux résultats sombres ou clairs selon les cas. Si on y prête beaucoup attention avec sagacité, cet aliment fait naître le composant de la Réalisation "examen des facteurs" non apparu et le fait grandir jusqu'à la perfection.

Quel est l'aliment, moines, qui fait naître le composant de la Réalisation "vigueur" (vīriya) et qui le fait grandir jusqu'à la perfection ? Il y a un niveau débutant, un niveau où l'on surmonte (le laisser-aller) et un niveau qui va au-delà. Si on leur prête beaucoup attention avec sagacité, cet aliment fait naître le composant de la Réalisation "vigueur" non apparu et le fait grandir jusqu'à la perfection.

Et quel est l'aliment, moines, qui fait naître le composant de la Réalisation "ravissement" (exultation, grande joie : pīti) et qui le fait grandir jusqu'à la perfection ? Il y a les facteurs mentaux sur lesquels porte le composant de la Réalisation "ravissement". Si on y prête beaucoup attention avec sagacité, cet aliment fait naître le composant de la Réalisation "ravissement" non apparu et le fait grandir jusqu'à la perfection.

Quel est l'aliment, moines, qui fait naître le composant de la Réalisation "grand calme" (passaddhi) et qui le fait grandir jusqu'à la perfection ? Il y a la tranquillité du corps et la paix de l'esprit. Si on leur prête beaucoup attention avec sagacité, cet aliment fait naître le composant de la Réalisation "grand calme" non apparu et le fait grandir jusqu'à la perfection.

Et quel est l'aliment, moines, qui fait naître le composant de la Réalisation "concentration aiguë" (samādhi) et qui le fait grandir jusqu'à la perfection ? Il y a le signe de la quiétude (samatha), le signe de la non-dispersion. Si on y prête beaucoup attention avec sagacité, cet aliment fait naître le composant de la Réalisation "concentration aiguë" non apparu et le fait grandir jusqu'à la perfection.

Quel est l'aliment, moines, qui fait naître le composant de la Réalisation "regard aigu" (upekkhā) et qui le fait grandir jusqu'à la perfection ? Il y a les facteurs mentaux sur lesquels porte le composant de la Réalisation "regard aigu". Si on y prête beaucoup attention avec sagacité, cet aliment fait naître le composant de la Réalisation "regard aigu" non apparu et le fait grandir jusqu'à la perfection.

De même que le corps, moines, se maintient grâce à la nourriture, dépend de la nourriture et ne subsiste pas sans nourriture, de même les sept composants de la Réalisation existent par leurs aliments, dépendent de leurs aliments et ne persistent pas sans leurs aliments.

46.1.6. Kuṇḍaliya

En ce temps-là le Maître séjournait près de Sāketa dans le Parc aux Daims du bois Añjana.

L'ascète errant Kuṇḍaliya vint trouver le Maître. Ils échangèrent des paroles courtoises puis il conclut leurs salutations aimables et mémorables en s'asseyant convenablement. Quand il fut bien assis, il dit au Maître :

– Je vis dans les parcs, honorable Gotama, je vais dans les assemblées où l'on débat. Après le repas j'ai l'habitude, une fois le repas terminé, de marcher de parc en parc, d'aller de jardin en jardin. J'y vois des ascètes et des brahmanes dont certains font l'éloge de la libre expression de telle ou telle opinion, et d'autres l'éloge de leur réfutation. De quoi l'honorable Gotama fait-il l'éloge ?

– Le Tathāgata, Kuṇḍaliya, fait l'éloge de la totale délivrance par la connaissance (vijjāvimutti).

– Et quels sont, honorable Gotama, les facteurs qu'il faut développer et beaucoup pratiquer pour parfaire la totale délivrance par la connaissance ?

– les sept composants de la Réalisation, Kuṇḍaliya, voilà ce qu'il faut développer et beaucoup pratiquer pour parfaire la totale délivrance par la connaissance.

– Et quels sont, honorable Gotama, les facteurs qu'il faut développer et beaucoup pratiquer pour parfaire les sept composants de la Réalisation ?

– Les quatre vigilances (satipatthāna), Kuṇḍaliya, voilà ce qu'il faut développer et beaucoup pratiquer pour parfaire les sept composants de la Réalisation.

– Et quels sont, honorable Gotama, les facteurs qu'il faut développer et beaucoup pratiquer pour parfaire les quatre vigilances ?

– Les trois bonnes conduites, Kuṇḍaliya, voilà ce qu’il faut développer et beaucoup pratiquer pour parfaire les quatre vigilances.

– Et quels sont, honorable Gotama, les facteurs qu’il faut développer et beaucoup pratiquer pour parfaire les trois bonnes conduites ?

– C’est le contrôle des sens (indriyasamvara), Kuṇḍaliya, qu’il faut développer et beaucoup pratiquer pour parfaire les trois bonnes conduites.

« Comment développe-t-on, Kuṇḍaliya, le contrôle des sens, comment le pratique-t-on beaucoup pour parfaire les trois bonnes conduites ? Quand le moine voit une apparence plaisante, il ne la convoite pas, il ne s’en réjouit pas, il ne fait naître aucun désir. Son composé mental¹ reste stable, son état d’être reste ferme, bien établi intérieurement (sur l’objet de sa pratique) et bien délivré (de tout désir). Quand il voit une apparence déplaisante, il n’en est pas perturbé, ne se fixe pas dessus, n’en est pas affecté, et son esprit n’a pas d’aversion. Son composé mental reste stable, son état d’être reste ferme, bien établi intérieurement et bien délivré.

« De plus, Kuṇḍaliya, quand le moine entend un son plaisant... ..sent une odeur plaisante... ..goûte une saveur plaisante... ..ressent un toucher plaisant... ..est conscient d’un connaissable plaisant, il ne le convoite pas, il ne s’en réjouit pas, il ne fait naître aucun désir. Son composé mental reste stable, son état d’être reste ferme, bien établi intérieurement et bien délivré. Et s’il est conscient d’un connaissable déplaisant, il n’en est pas perturbé, ne se fixe pas dessus, n’en est pas affecté, et son esprit n’a pas d’aversion. Son composé mental reste stable, son état d’être reste ferme, bien établi intérieurement et bien délivré.

« Quand son composé mental reste stable au milieu des apparences plaisantes et déplaisantes... ..au milieu des connaissables plaisants et déplaisants, que son état d’être reste ferme, bien établi intérieurement et bien délivré dans tous les cas, le contrôle des sens ainsi développé et beaucoup pratiqué permet de parfaire les trois bonnes conduites.

« Comment développe-t-on, Kuṇḍaliya, les trois bonnes conduites, comment les pratique-t-on beaucoup pour parfaire les quatre vigilances ? Le moine élimine la mauvaise conduite physique et développe la bonne conduite physique, il élimine la mauvaise conduite verbale et développe la bonne conduite verbale, il élimine la mauvaise conduite mentale et développe la bonne conduite mentale. Ainsi développées et beaucoup pratiquées de cette façon, les trois bonnes conduites permettent de parachever les quatre vigilances.

« Comment développe-t-on, Kuṇḍaliya, les quatre vigilances, comment les pratique-t-on beaucoup pour parfaire les sept composants de la Réalisation ? Le moine contemple le composé physique comme un composé physique, avec ardeur, pleine conscience et vigilance, en chassant la convoitise et l’insatisfaction relatives à ce monde. Il contemple les ressentis comme des ressentis, avec ardeur, pleine conscience et vigilance, en chassant la convoitise et l’insatisfaction relatives à ce monde. Il contemple l’état d’être comme un état d’être, avec ardeur, pleine conscience et vigilance, en chassant la convoitise et l’insatisfaction relatives à ce monde. Il contemple les facteurs connaissables comme des facteurs connaissables, avec ardeur, pleine conscience et vigilance, en chassant la convoitise et l’insatisfaction relatives à ce monde. Ainsi développées et beaucoup pratiquées de cette façon, les quatre vigilances permettent de parachever les sept composants de la Réalisation.

« Comment développe-t-on, Kuṇḍaliya, les sept composants de la Réalisation, comment les pratique-t-on beaucoup pour parachever la totale délivrance par la connaissance ? Le moine développe le facteur de Réalisation “vigilance” qui s’appuie sur l’isolement, qui s’appuie sur le désenchantement, qui s’appuie sur l’arrêt, qui s’appuie sur le renoncement. Il développe le composant de la Réalisation “examen des facteurs”... ..le composant de la Réalisation “regard aigu” qui s’appuie sur l’isolement, qui s’appuie sur le désenchantement, qui s’appuie sur l’arrêt, qui s’appuie sur le renoncement. Ainsi développés et beaucoup pratiqués de cette façon, les sept composants de la Réalisation permettent de parachever la totale délivrance par la connaissance. »

Ces paroles une fois dites, l’ascète errant Kuṇḍaliya déclara au Maître :

– C’est merveilleux, honorable Gotama ! C’est merveilleux, honorable Gotama ! C’est comme si l’honorable Gotama avait redressé ce qui penchait, avait révélé ce qui était caché, avait montré le chemin à l’égaré, et avait apporté une lampe dans l’obscurité pour que ceux qui ont des yeux voient ! C’est ainsi de plusieurs façons que l’honorable Gotama a exposé l’enseignement. Je cherche refuge auprès de l’honorable Gotama, du Dhamma et du Sangha monastique. Que l’honorable Gotama me considère dès à présent comme un fidèle qui gardera le refuge aussi longtemps qu’il lui restera un souffle de vie.

¹ Kāya : ressentis, perceptions et activités mentales.

46.3.4. Prêter attention sans discernement

Si on prête attention sans discernement (ayoniso), moines, le désir sensoriel non apparu apparaît, le désir sensoriel présent grandit et s'intensifie, l'aversion non apparue apparaît, l'aversion présente grandit et s'intensifie, l'engourdissement-torpeur non apparu apparaît, l'engourdissement-torpeur présent grandit et devient profond, l'agitation-inquiétude non apparue apparaît, l'agitation-inquiétude présente devient grandit et s'intensifie, l'hésitation non apparue apparaît, l'hésitation présente grandit et s'amplifie, le composant de la Réalisation "vigilance" non apparu n'apparaît pas, le composant de la Réalisation "vigilance" apparu cesse... ...le composant de la Réalisation "regard aigu" non apparu n'apparaît pas, et le composant de la Réalisation "regard aigu" apparu cesse.

Mais si on prête attention avec discernement (yoniso), moines, le désir sensoriel non apparu n'apparaît pas, le désir sensoriel présent est éliminé, l'aversion non apparue n'apparaît pas, l'aversion présente est éliminée, l'engourdissement-torpeur non apparu n'apparaît pas, l'engourdissement-torpeur présent est éliminé, l'agitation-inquiétude non apparue n'apparaît pas, l'agitation-inquiétude présente est éliminée, l'hésitation non apparue n'apparaît pas, l'hésitation présente est éliminée, le composant de la Réalisation "vigilance" non apparu apparaît, le composant de la Réalisation "vigilance" apparu se développe jusqu'à la perfection... ...le composant de la Réalisation "regard aigu" non apparu apparaît, et le composant de la Réalisation "regard aigu" apparu se développe jusqu'à la perfection.

Thème 47

La vigilance

47.1.10. Un lieu d'ascèse pour les nonnes

S'étant habillé de bon matin et ayant pris son bol et sa robe, le vénérable Ānanda se rendit dans un lieu d'ascèse pour les nonnes. Là, il s'assit sur le siège préparé. Un grand nombre de nonnes vinrent voir le vénérable Ānanda, elles le saluèrent et s'assirent convenablement. Une fois bien assises, elles dirent au vénérable Ānanda :

– Il y a ici, maître Ānanda, beaucoup de nonnes qui, en maintenant leur esprit ancré dans les quatre vigilances, connaissent des états particuliers de plus en plus élevés.

– Oui, mes sœurs, il en est bien ainsi : de ceux, moines ou nonnes, qui maintiennent leur esprit ancré dans les quatre vigilances, on peut s'attendre à ce qu'ils connaissent des états particuliers de plus en plus élevés.

Ensuite le vénérable Ānanda instruisit les nonnes par un enseignement, il les stimula, les incita et les réjouit. Puis il se leva de son siège et alla mendier dans Sāvatti. Après le repas, une fois revenu de sa tournée d'aumônes, il retourna auprès du Maître, le salua et s'assit convenablement. Une fois bien assis, il rendit compte de tout ce qui s'était passé. Le Maître dit :

– Oui, Ānanda, il en est bien ainsi : de ceux, moines ou nonnes, qui maintiennent leur esprit ancré dans les quatre vigilances on peut s'attendre à ce qu'ils connaissent des états particuliers de plus en plus élevés. Quelles vigilances ? Ici, Ānanda, le moine contemple le composé physique comme un composé physique, avec ardeur, pleine conscience et vigilance, en chassant la convoitise et l'insatisfaction relatives au monde. Pendant qu'il contemple le composé physique comme un composé physique, une perturbation à l'endroit du composé physique qu'il a pris pour objet peut se manifester, ou un engourdissement de l'esprit, ou une dispersion de son attention. Le moine doit alors amener son attention sur quelque signe apaisant et réjouissant. Quand il pose ainsi son attention sur un signe apaisant et réjouissant, de la joie naît. La joie fait naître du ravissement. Du fait de ce ravissement, le corps s'apaise complètement. Le corps ainsi apaisé ressent de la félicité, et l'esprit heureux se concentre intensément. Le moine reconnaît : "le but vers lequel j'ai dirigé mon esprit est atteint. Allons, maintenant je me retire (du signe apaisant et réjouissant)". Il s'en retire, reste sans prise-ferme ni maintien-ferme, et reconnaît : "je reste sans prise-ferme ni maintien-ferme, je reste vigilant à l'intérieur, heureux".

Et de plus, Ānanda, le moine contemple les ressentis... l'état d'être... les facteurs connaissables comme des facteurs connaissables, avec ardeur, pleine conscience et vigilance, en chassant la convoitise et l'insatisfaction relatives au monde. Pendant qu'il contemple les facteurs connaissables comme des facteurs connaissables, une perturbation à l'endroit de ces facteurs qu'il a pris pour objet peut se manifester, ou un engourdissement de l'esprit, ou une dispersion de son attention. Le moine doit alors amener son attention sur quelque signe apaisant et réjouissant. Quand il pose ainsi son attention sur un signe apaisant et réjouissant, de

la joie naît. La joie fait naître du ravissement. Du fait de ce ravissement, le corps s'apaise complètement. Le corps ainsi apaisé ressent de la félicité, et l'esprit heureux se concentre intensément. Le moine reconnaît : "le but vers lequel j'ai dirigé mon esprit est atteint. Allons, maintenant je me retire". Il se retire, reste sans prise-ferme ni maintien-ferme, et reconnaît : "je reste sans prise-ferme ni maintien-ferme, je reste vigilant à l'intérieur, heureux". Voici, Ānanda, comment on dirige l'esprit.

Et comment, Ānanda, ne le dirige-t-on pas ? Le moine ne dirige pas son esprit vers l'extérieur et reconnaît avec sagacité que son esprit n'est pas dirigé vers l'extérieur. Puis il reconnaît que son esprit n'est concentré ni sur l'avant (l'objet de sa pratique) ni sur l'après (l'Accomplissement ultime) mais qu'il est délivré, non dirigé.

Ainsi il reconnaît : "je contemple le composé physique comme un composé physique, ardemment, en pleine conscience, vigilant et heureux". Puis il ne dirige plus son esprit vers l'extérieur et reconnaît avec sagacité que son esprit n'est pas dirigé vers l'extérieur. Puis il reconnaît que son esprit n'est concentré ni sur l'avant ni sur l'après mais qu'il est délivré, non dirigé.

Il reconnaît aussi : "je contemple les ressentis comme des ressentis, ardemment, en pleine conscience, vigilant et heureux". Puis il ne dirige plus son esprit vers l'extérieur et reconnaît avec sagacité que son esprit n'est pas dirigé vers l'extérieur. Puis il reconnaît que son esprit n'est concentré ni sur l'avant ni sur l'après mais qu'il est délivré, non dirigé.

Il reconnaît encore : "je contemple l'état d'être comme un état d'être, ardemment, en pleine conscience, vigilant et heureux". Puis il ne dirige plus son esprit vers l'extérieur et reconnaît avec sagacité que son esprit n'est pas dirigé vers l'extérieur. Puis il reconnaît que son esprit n'est concentré ni sur l'avant ni sur l'après mais qu'il est délivré, non dirigé.

Enfin il reconnaît : "je contemple les facteurs connaissables comme des facteurs connaissables, ardemment, en pleine conscience, vigilant et heureux"¹. Voilà, Ānanda, comment on arrive à ne pas diriger.

Tel est mon enseignement pour diriger et pour ne pas diriger. Ce qu'un maître doit faire avec compassion pour le bonheur de ses disciples, par compassion je l'ai fait pour vous. Voici le pied des arbres, Ānanda, voici les solitudes. Pratiquez la contemplation, ne tombez pas dans l'insouciance, n'ayez pas de regrets plus tard. Telles sont les instructions que je vous laisse.

Ainsi parla le Maître. Ānanda fut satisfait des paroles du Seigneur et il s'en réjouit.

47.2.4. Ukkacela

En ce temps-là le Maître séjournait chez les Vajjis, près d'Ukkacela au bord du Gange, avec une grande communauté de moines, peu de temps après le complet Dénouement de Sāriputta et de Moggallāna.

À ce moment il était assis en plein air, entouré par la communauté monastique. Il observa la communauté des moines qui gardait le silence, puis il dit :

– Cette assemblée me paraît comme vide, moines, depuis que Sāriputta et Moggallāna se sont complètement dénoués, alors qu'elle n'était pas vide à mes yeux, quelle que soit la région où demeuraient Sāriputta et Moggallāna. Les Bouddhas parfaitement accomplis dans le passé ont eu une paire de disciples tout aussi éminents que mes Sāriputta et Moggallāna. Les Bouddhas parfaitement accomplis dans le futur auront aussi une paire de disciples tout aussi éminents que mes Sāriputta et Moggallāna, ces merveilles de disciples, ces perles de disciples, qui conféraient l'enseignement du Maître, qui répercutaient ses instructions et qui étaient chers aux quatre assemblées, précieux, respectés.

Quelle merveille pour le Tathāgata, quel miracle pour le Tathāgata qu'il n'éprouve pas de chagrin ni ne se lamente quand de tels disciples se sont complètement dénoués. Comment est-ce possible ? Du fait qu'on ne peut souhaiter que ne soit pas détruit ce qui est né, existant, conditionné et de nature destructible. Cette grande communauté monastique solide et vigoureuse a vu se dénouer Sāriputta et Moggallāna de la même façon qu'un grand arbre solide et vigoureux verrait se détruire ses deux plus gros troncs. Comment est-ce possible ? Du fait qu'on ne peut espérer que ce qui est né, existant, conditionné et de nature destructible ne soit pas détruit. Par conséquent, moines, soyez votre propre abri, votre propre refuge, ne cherchez pas refuge ailleurs, ayez le dhamma comme abri, le dhamma comme refuge et ne cherchez pas refuge ailleurs.

Et comment, moines, un moine est-il son propre abri, son propre refuge et n'a pas d'autre refuge ? Comment a-t-il le dhamma comme abri, le dhamma comme refuge et ne cherche-t-il pas refuge ailleurs ? Voici : le moine contemple le composé physique... les ressentis... l'état d'être... les facteurs connaissables comme des facteurs connaissables avec ardeur, pleine conscience et vigilance, en chassant la convoitise et l'insatisfaction relatives au monde. Quiconque est, à présent ou après mon départ, son propre abri, son propre refuge et n'a pas d'autre refuge, s'il a le dhamma comme abri, le dhamma comme refuge et ne cherche pas refuge ailleurs, ce moine transcendera l'obscurité s'il veut bien s'exercer.

¹ Le texte ne reprend pas ici le reste de la formule.

47.4.10. Analyse

Je vais vous enseigner, moines, la vigilance, le développement de la vigilance et le chemin qui mène au développement de la vigilance. Écoutez.

En quoi consiste la vigilance, moines ? Voici : le moine contemple le composé physique... les ressentis... l'état d'être... les facteurs connaissables comme des facteurs connaissables avec ardeur, pleine conscience et vigilance, en chassant la convoitise et l'insatisfaction relatives au monde. Voilà ce qu'on appelle vigilance.

En quoi consiste, moines, le développement de la vigilance ? Voici : le moine contemple le facteur apparition dans le composé corporel, il contemple le facteur disparition dans le composé corporel, il contemple les facteurs apparition et disparition dans le composé corporel, avec ardeur, pleine conscience et vigilance, en chassant la convoitise et l'insatisfaction relatives au monde. Il contemple le facteur apparition, il contemple le facteur disparition, il contemple les facteurs apparition et disparition dans les ressentis... dans l'état d'être... dans les facteurs connaissables avec ardeur, pleine conscience et vigilance, en chassant la convoitise et l'insatisfaction relatives au monde. Voilà ce qu'on appelle développement de la vigilance.

Et quel est, moines, le chemin qui mène au développement de la vigilance ? L'octuple chemin immaculé. À savoir vision juste, dessein juste, parole juste, façon d'agir juste, mode de vie juste, efforts justes, vigilance juste et concentration juste. Voilà ce qu'on appelle chemin qui mène au développement de la vigilance.

47.5.2. Apparition

Je vais vous enseigner, moines, l'apparition et la disparition des quatre vigilances. Écoutez.

Qu'est donc l'apparition du composé corporel ? Par l'apparition des aliments, l'apparition du composé corporel. Par la disparition des aliments, la disparition du composé corporel. Par l'apparition du contact, l'apparition des ressentis. Par la disparition du contact, la disparition des ressentis. Par l'apparition du composé psycho-physique, l'apparition de l'état d'être. Par la disparition du composé psycho-physique, la disparition de l'état d'être. Par l'apparition de la prise en considération, l'apparition des connaissables. Par la disparition de la prise en considération, la disparition des connaissables.

Thème 48

Les facultés

48.1.10. Analyse

Il y a cinq facultés (indriya), moines. Lesquelles ? La faculté d'être convaincu, la faculté d'être énergique, la faculté d'être vigilant, la faculté d'être intensément concentré et la faculté d'être sagace.

En quoi consiste la faculté d'être convaincu (saddhā), moines ? Ici, un disciple pur est convaincu, il est persuadé de la Réalisation du Tathāgata : "Le Maître est accompli, parfait Bouddha, doué de science et de bonne conduite, bien allé, connaisseur du monde, suprême, cocher des mâles à dresser, guide des dieux et des hommes, Bouddha, Seigneur". Voilà ce qu'on appelle faculté d'être convaincu.

En quoi consiste, moines, la faculté d'être énergique (vīriya) ? Ici, un disciple pur fait naître une aspiration à ce que n'apparaissent pas les mauvais facteurs pernicieux qui ne sont pas encore apparus, il s'y efforce, y met toute son énergie, y tend mentalement et s'y exerce. Il fait naître une aspiration pour que disparaissent les mauvais facteurs pernicieux qui sont apparus... pour qu'apparaissent les facteurs bénéfiques qui ne sont pas encore apparus... pour que persistent les facteurs bénéfiques apparus, pour qu'ils ne soient pas détruits, mais qu'ils s'améliorent, grandissent, se développent et se perfectionnent, il s'y efforce, y met toute son énergie, y tend mentalement et s'y exerce. Voilà ce qu'on appelle faculté d'être énergique.

En quoi consiste, moines, la faculté d'être vigilant (sati) ? Ici, un disciple pur est vigilant, doué d'une vigilance hautement sagace, il agit en prenant son temps, il parle en prenant son temps, il se souvient, il se souvient continuellement. Un disciple pur contemple le composé physique comme un composé physique... les ressentis comme des ressentis... l'état d'être comme un état d'être... les facteurs connaissables comme des facteurs connaissables, avec ardeur, pleine conscience et vigilance, en chassant la convoitise et l'insatisfaction relatives à ce monde. Voilà ce qu'on appelle faculté d'être vigilant.

En quoi consiste, moines, la faculté d'être intensément concentré (samādhi) ? Ici, un disciple pur, ayant pris le renoncement pour objet, acquiert une concentration aiguë, il acquiert l'unicité d'esprit. Mais c'est seulement en s'isolant du sensoriel, en s'isolant des agents pernicieux, qu'il accède au premier jhāna – lequel comporte prise-ferme et maintien-ferme, et consiste en un ravissement-félicité né de l'isolement –, et qu'il y demeure. Puis par la disparition de la prise-ferme et du maintien-ferme, il accède au deuxième jhāna qui consiste en assurance-sereine intérieure et en élévation unique de l'esprit, qui est dépourvu de prise-ferme et de maintien-ferme, et consiste en un ravissement-félicité né de la concentration, et il y demeure. Ensuite, en se détachant aussi du ravissement, il maintient un regard aigu¹. Vigilant et pleinement conscient, il ressent physiquement le bonheur et accède à ce troisième jhāna à propos duquel les Immaculés déclarent : "On reste dans le bonheur, pleinement serein et vigilant", et il y demeure. Enfin, par l'élimination du plaisir et l'élimination de la douleur, par la disparition antérieure des satisfactions et des insatisfactions, il accède au quatrième jhāna, ni désagréable ni agréable, qui consiste en pureté de la vigilance avec un regard aigu, et il y demeure. Voilà ce qu'on appelle faculté d'être intensément concentré.

Et en quoi consiste, moines, la faculté d'être sagace (paññā) ? Ici, le pur disciple a de la sagacité, il est muni de la sagacité qui saisit l'apparition et la disparition, qui pénètre supérieurement et qui conduit à l'exacte destruction du malheur. Il reconnaît avec sagacité, tel que c'est : "ceci est malheur", il reconnaît avec sagacité, tel que c'est : "cela est à l'origine du malheur", il reconnaît avec sagacité, tel que c'est : "cela est l'arrêt du malheur", il reconnaît avec sagacité, tel que c'est : "cela est le cheminement qui mène à l'arrêt du malheur". Voilà ce qu'on appelle faculté d'être sagace.

¹ Upekkhā : un regard aigu que n'entache ni attirance ni aversion.

48.3.4. Une seule graine

Il y a cinq facultés (indriya), moines. Lesquelles ? La faculté d'être convaincu, la faculté d'être énergique, la faculté d'être vigilant, la faculté d'être intensément concentré et la faculté d'être sagace. Telles sont les cinq facultés. Si ces cinq facultés sont entières et complètes, on est un Accompli (arahant). Si elles sont plus faibles, on se dénoue complètement à mi-temps (antarā). Encore plus faibles, on se dénoue complètement après réduction du temps (upahacca). Encore plus faibles, on se dénoue complètement sans préparation (asankhāra). Encore plus faibles, avec préparation. Encore plus faibles, on se trouve dans le courant supérieur, on va dans Akaniṭṭha (dont on ne reviendra pas). Encore plus faibles, on reviendra une seule fois. Encore plus faibles, on est une-seule-graine (une seule vie). Encore plus faibles, on ira de famille en famille (deux ou trois). Encore plus faibles, on cessera après sept fois (dans des mondes humains ou divins). Encore plus faibles, on est un suivant du Dhamma (dhammānūsārī). Encore plus faibles, un suivant de la conviction (saddhānūsārī).

48.3.6. Entré dans le courant

Il y a six facultés (indriya), moines. Lesquelles ? La faculté de voir, la faculté d'entendre, la faculté de sentir (les odeurs), la faculté de goûter (les saveurs), la faculté de ressentir (le toucher) et la faculté de connaître. Dans la mesure où le pur disciple connaît avec sagacité (pañānāti), tel que c'est, l'apparition de ces six facultés, leur disparition, leurs avantages, leurs inconvénients et la façon d'en sortir, on l'appelle pur disciple entré dans le courant (sotāpanna), dont la nature est de ne plus tomber (dans les états inférieurs), qui est assuré (de son sort), qui ira jusqu'à la pleine Réalisation.

48.3.7. Accompli

Il y a six facultés (indriya), moines. Lesquelles ? La faculté de voir, la faculté d'entendre, la faculté de sentir (les odeurs), la faculté de goûter (les saveurs), la faculté de ressentir (le toucher) et la faculté de connaître. Dans la mesure où le moine est délivré sans aucun reste parce qu'il a connu (viditvā), tel que c'est, l'apparition de ces six facultés, leur disparition, leurs avantages, leurs inconvénients et la façon d'en sortir, on l'appelle moine accompli qui a éliminé les contaminations, franchi les étapes, fait ce qui était à faire, déposé le fardeau, atteint son but, détruit les chaînes de l'existence et obtenu la Délivrance grâce à la connaissance parfaite.

48.7.7. L'arbre

Le jambosier, moines, est considéré comme le meilleur de tous les arbres de l'Inde. De même, la faculté d'être sagace est reconnue comme le meilleur de tous les facteurs de Réalisation (bodhipakkhiyā dhammā), c'est-à-dire qui mènent à la Réalisation. Et quels sont, moines, les facteurs de Réalisation ? La faculté d'être convaincu est un facteur de Réalisation, elle mène à la Réalisation. La faculté d'être énergique... la faculté d'être vigilant... la faculté d'être intensément concentré... la faculté d'être sagace est un facteur de Réalisation, elle mène à la Réalisation.

De même que le jambosier, moines, est considéré comme le meilleur de tous les arbres de l'Inde, de même, la faculté d'être sagace est reconnue comme le meilleur de tous les facteurs de Réalisation, c'est-à-dire qui mènent à la Réalisation.

Thème 55

L'entrée dans le courant

55.1.5. Sāriputta

Le vénérable Sāriputta alla voir le Maître. Il le salua et s'assit convenablement. Quand il fut bien assis, le Maître lui demanda :

– Facteur de l'entrée dans le courant (sotāpattiyaṅga), Sāriputta, on parle de facteur de l'entrée dans le courant. Qu'est-ce qui est facteur de l'entrée dans le courant ?

– Révéler le Grand Homme (sappurisa), Maître, est un facteur de l'entrée dans le courant. Écouter le bon enseignement (saddhamma) est un facteur de l'entrée dans le courant. Y bien prêter attention est un facteur de l'entrée dans le courant. Cheminer en suivant le Dhamma est un facteur de l'entrée dans le courant.

– Bien, Sāriputta, bien. Révéler le Grand Homme est en effet un facteur de l'entrée dans le courant. Écouter le bon enseignement est aussi un facteur de l'entrée dans le courant. Y bien prêter attention est encore un facteur de l'entrée dans le courant. Cheminer en suivant le Dhamma est bien un facteur de l'entrée dans le courant.

« Courant (sota), Sāriputta, on parle de courant. Quel est ce courant ?

– C'est l'octuple chemin immaculé, Maître, qui représente ce courant, à savoir vision juste, dessein juste, parole juste, action juste, subsistance juste, effort juste, vigilance juste et concentration juste.

– Bien, Sāriputta, bien. C'est en effet l'octuple chemin immaculé qui constitue ce courant, à savoir vision juste, dessein juste, parole juste, action juste, subsistance juste, effort juste, vigilance juste et concentration juste.

« Entré dans le courant (sotāpanna), Sāriputta, on dit entré dans le courant. Qui est entré dans le courant ?

– Celui qui suit cet octuple chemin immaculé, on le dit entré dans le courant, ce vénérable qui a tel prénom et tel nom.

– Bien, Sāriputta, bien. C'est vraiment celui qui suit cet octuple chemin immaculé qu'on dit entré dans le courant, ce vénérable qui a tel prénom et tel nom.

55.3.1. Mahānāma

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Maître séjournait chez les Sakkas, près de Kapilavatthu, dans le Parc aux Banians. Mahānāma le Sakka vint trouver le Maître, le salua et s'assit convenablement. Quand il fut bien assis, il dit au Maître :

– Cette ville de Kapilavatthu est opulente, prospère, peuplée, riche en hommes, encombrée. Lorsque j'entre le soir dans Kapilavatthu après avoir rendu visite au Maître ou à des moines à l'esprit bien cultivé, je rencontre un éléphant allant de travers, un cheval zigzagant, un char dérapant, une charrette qui se déporte ou un homme titubant, et à ce moment, Maître, ma vigilance fixée sur le Maître se perd, ma vigilance fixée sur le Dhamma se perd, ma vigilance fixée sur le Saṅgha se perd, et je me demande : "si je mourrais à ce moment, quelle serait ma destinée, où irais-je ?"

– N'aie pas peur, Mahānāma, ne crains rien. La mort ne te sera pas mauvaise, le trépas ne te fera pas de mal. En effet, même si on a longtemps cultivé un esprit de conviction, cultivé un esprit de discipline, cultivé un esprit d'écoute, cultivé un esprit de renoncement, cultivé un esprit de sagacité, le corps visible, qui est formé des quatre grands éléments, engendré par une mère et un père, dépendant du riz bouilli et des céréales, est temporaire par nature, s'use, est écrasé, brisé, détruit. Quand bien même il serait dévoré par les corbeaux, dépecé par les vautours, mangé par les milans, déchiqueté par les chiens, rongé par les chacals ou grignoté par diverses espèces d'animaux, grâce à l'esprit de conviction longtemps cultivé, à l'esprit de discipline bien cultivé, à l'esprit d'écoute bien cultivé, à l'esprit de renoncement bien cultivé, à l'esprit de sagacité bien cultivé, on s'élève, on accède à un état excellent.

« Imagine, Mahānāma, qu'un homme plonge un pot de beurre clarifié ou un pot d'huile dans un étang profond et le casse. Les débris du pot tomberaient au fond alors que le beurre clarifié ou l'huile monterait jusqu'à la surface. De la même façon, même si on a longtemps cultivé un esprit de conviction... le corps visible, qui est temporaire... grâce à l'esprit de conviction longtemps cultivé... on s'élève, on accède à un état excellent. N'aie pas peur, Mahānāma, ne crains rien. La mort ne te sera pas mauvaise, le trépas ne te fera pas de mal. »

55.6.4. Le malade

Ainsi ai-je entendu.

En ce temps-là le Maître séjournait chez les Sakkas, près de Kapilavatthu, dans le Parc aux Banians. À ce moment un grand nombre de moines faisaient des robes pour le Maître en pensant : “Quand les robes seront prêtes, à la fin des trois mois (de mousson) le Maître reprendra la route”.

Mahānāma le Sakka entendit dire qu’un grand nombre de moines faisaient des robes pour le Maître en pensant : “Quand les robes seront prêtes, à la fin des trois mois le Maître reprendra la route”. Il alla voir le Maître, le salua et s’assit convenablement. Quand il fut bien assis, il dit au Maître :

– J’ai entendu dire qu’un grand nombre de moines faisaient des robes pour le Maître en pensant : “Quand les robes seront prêtes, à la fin des trois mois le Maître reprendra la route”. Or, Maître, je n’ai pas entendu en présence du Maître, je n’ai pas retenu en sa présence ce qu’un fidèle sagace (sappañña) doit dire à un autre fidèle sagace qui est malade, au plus mal, gravement atteint.

– Un fidèle sagace, Mahānāma, doit rassurer le fidèle sagace malade, au plus mal, gravement atteint, de quatre façons qui le réconforteront : “Rassure-toi, vénérable ; il y a chez le vénérable une confiance extrême dans le Bouddha... dans le Dhamma... dans le Saṅgha... et les disciplines chères aux Immaculés, non brisées... qui mènent à la concentration aiguë”.

« Quand il a rassuré ce fidèle sagace de ces quatre façons qui le réconfortent, le fidèle sagace doit encore demander : “Le vénérable a-t-il de l’affection (apekkhā) pour ses parents ?” S’il répond qu’il a de l’affection pour ses parents, il faut lui dire : “Le vénérable est voué à mourir, il est mortel ; même s’il a de l’affection pour ses parents, il mourra ; s’il n’en a pas, il mourra aussi ; il serait bon que le vénérable abandonne l’affection qu’il a pour ses parents”.

« S’il répond qu’il a abandonné toute affection pour ses parents, il faut lui demander : “Le vénérable a-t-il de l’affection pour ses fils et filles ?” S’il répond qu’il a de l’affection pour ses fils et filles, il faut lui dire : “Le vénérable est voué à mourir, il est mortel ; même s’il a de l’affection pour ses fils et filles, il mourra ; s’il n’en a pas, il mourra aussi ; il serait bon que le vénérable abandonne l’affection qu’il a pour ses fils et filles”.

« S’il répond qu’il a abandonné toute affection pour ses fils et filles, il faut lui demander : “Le vénérable a-t-il du désir (apekkhā) pour les cinq sortes de plaisirs sensoriels humains ?” S’il répond qu’il désire les plaisirs sensoriels humains, il faut lui dire : “Les plaisirs divins sont meilleurs que les plaisirs sensoriels humains et les dépassent ; il serait bon que le vénérable détourne son esprit des plaisirs sensoriels humains et le dirige fermement vers les quatre grands rois divins”.

« S’il répond qu’il s’est détourné des plaisirs sensoriels humains et qu’il dirige fermement son attention vers les quatre grands rois divins, il faut lui dire : “Les dieux Trente-Trois valent mieux que les quatre grands rois divins et les dépassent ; il serait bon que le vénérable détourne son esprit des quatre grands rois divins et le dirige fermement vers les dieux Trente-Trois”. S’il répond qu’il a détourné son esprit des quatre grands rois divins et le dirige fermement vers les dieux Trente-Trois, il faut lui dire : “Mieux que les dieux Trente-Trois, il y a les dieux Yāma... les dieux du paradis Tusita... les dieux qui aiment créer... les dieux qui ont pouvoir sur les créations des autres... le monde de Brahma qui est mieux que les dieux qui ont pouvoir sur les créations des autres et les dépasse ; il serait bon que le vénérable détourne son esprit des dieux qui ont pouvoir sur les créations des autres et le dirige fermement vers le monde de Brahma”. S’il répond qu’il a détourné son esprit des dieux qui ont pouvoir sur les créations des autres et le dirige fermement vers le monde de Brahma, il faut lui dire : “Le monde de Brahma, mon ami, est temporaire, impermanent, enfermé dans le composé personnel (sakkāya) ; il serait bon que tu détournes ton esprit du monde de Brahma et le fixe sur l’arrêt du composé personnel”.

« S’il répond qu’il a détourné son esprit et le fixe sur l’arrêt du composé personnel, alors, Mahānāma, je dis qu’il n’y a aucune différence entre ce fidèle à l’esprit totalement délivré de cette façon et un moine à l’esprit totalement délivré des contaminations, entre une délivrance et l’autre. »

Thème 56

Les vérités

56.1.1. Concentration aiguë

Près de Sāvatti.

Cultivez la concentration aiguë, moines. Un moine intensément concentré connaît avec sagacité conformément à ce qui est. Que connaît-il avec sagacité tel que c'est ? Il reconnaît avec sagacité, tel que c'est : "ceci est malheur", il reconnaît avec sagacité, tel que c'est : "cela est à l'origine du malheur", il reconnaît avec sagacité, tel que c'est : "cela est l'arrêt du malheur", il reconnaît avec sagacité, tel que c'est : "cela est le cheminement qui mène à l'arrêt du malheur". Un moine intensément concentré connaît avec sagacité conformément à ce qui est.

Par conséquent, moines, il faut faire effort pour voir : "ceci est malheur", il faut faire effort pour voir : "cela est à l'origine du malheur", il faut faire effort pour voir : "cela est l'arrêt du malheur", il faut faire effort pour voir : "cela est le cheminement qui mène à l'arrêt du malheur".

56.3.9. À pleinement connaître

Il y a quatre vérités pures, moines. Lesquelles ? La vérité pure du malheur, la vérité pure de l'origine du malheur, la vérité pure de l'arrêt du malheur et la vérité pure du chemin qui mène à l'arrêt du malheur. Telles sont les quatre vérités pures. Parmi ces vérités pures, il y en a une qui doit être pleinement connue, une qui doit être éliminée, une qu'il faut voir par soi-même et une qu'il faut cultiver. Laquelle doit être pleinement connue ? La pure vérité du malheur doit être pleinement connue. La pure vérité de l'origine du malheur doit être éliminée, la pure vérité de l'arrêt du malheur doit être vue par soi-même, et la pure vérité du chemin qui mène à l'arrêt du malheur doit être cultivée.

Par conséquent, moines, il faut faire effort pour voir : "ceci est malheur", il faut faire effort pour voir : "cela est à l'origine du malheur", il faut faire effort pour voir : "cela est l'arrêt du malheur", il faut faire effort pour voir : "cela est le cheminement qui mène à l'arrêt du malheur".

56.3.10. Gavampati

En ce temps-là un grand nombre de moines confirmés demeuraient chez les Cétis près de Sahajani. En cette occasion, un grand nombre de moines confirmés, après leur repas, étant revenus de leur tournée d'aumônes, se rassemblèrent dans le hall circulaire, se réunirent, et ils eurent cette discussion :

– Celui qui voit le malheur, mes amis, voit-il aussi l'origine du malheur, voit-il aussi l'arrêt du malheur, voit-il aussi le chemin qui mène à l'arrêt du malheur ?

Le vénérable moine confirmé Gavampati leur dit :

– J'ai entendu de la bouche du Maître, mes amis, j'ai retenu en présence du Maître : "Celui qui voit le malheur, moines, voit aussi l'origine du malheur, voit aussi l'arrêt du malheur, voit aussi le chemin qui mène à l'arrêt du malheur ; celui qui voit l'origine du malheur voit aussi le malheur, voit aussi l'arrêt du malheur, voit aussi le chemin qui mène à l'arrêt du malheur ; celui qui voit l'arrêt du malheur voit aussi le malheur, voit aussi l'origine du malheur, voit aussi le chemin qui mène à l'arrêt du malheur ; celui qui voit le chemin qui mène à l'arrêt du malheur, voit aussi le malheur, voit aussi l'origine du malheur, voit aussi l'arrêt du malheur".

56.4.1. le bois de sissoos

En ce temps-là le Maître séjournait près de Kosambi dans le bois des arbres sissoos.

Le Maître prit dans sa main quelques feuilles de sissoo et demanda aux moines :

– Qu'en pensez-vous, moines, quelle quantité est la plus grande, les quelques feuilles de sissoos que je tiens dans ma main ou celles, au-dessus de nous, des arbres de ce bois ?

– Peu nombreuses, Maître, sont les feuilles que le Maître tient dans sa main, beaucoup plus nombreuses celles, au-dessus de nous, des arbres de ce bois.

– De même, moines, il y a beaucoup plus de choses que je ne vous ai pas dites alors que je les connais directement. Pourquoi ne vous les ai-je pas dites ? Parce qu'elles ne sont pas liées au but, qu'elles ne relèvent pas de la vie sainte et qu'elles ne mènent pas au dégoût (de la vie), au désenchantement, à l'arrêt, à l'apaisement, à la connaissance directe, à la Réalisation, au Dénouement. Voilà pourquoi je ne les ai pas dites.

Et qu'est-ce que je vous ai dit, moines ? Je vous ai dit : “ceci est malheur”, je vous ai dit : “cela est à l'origine du malheur”, je vous ai dit : “cela est l'arrêt du malheur”, je vous ai dit : “cela est le cheminement qui mène à l'arrêt du malheur”. Pourquoi vous l'ai-je dit ? Parce que cela est lié au but, relève de la vie sainte et mène au dégoût, au désenchantement, à l'arrêt, à l'apaisement, à la connaissance directe, à la Réalisation, au Dénouement. Voilà pourquoi je l'ai dit.

Par conséquent, moines, il faut faire effort pour voir : “ceci est malheur”, il faut faire effort pour voir : “cela est à l'origine du malheur”, il faut faire effort pour voir : “cela est l'arrêt du malheur”, il faut faire effort pour voir : “cela est le cheminement qui mène à l'arrêt du malheur”.